3 1761 07988686 7

This volume has been purchased from the
fund bequeathed by
Mrs. Catherine Renwick Hamilton,
and applied to this purpose by her husband,
Dr. Alexander Hamilton M.A. (Tor.),
in memory of their only son
Alexander Edwin Hamilton,
B.A. (Tor.),
who was Lecturer in French in University
College during the year 1910-1911, and
who died on the 26th of March, 1912,
in his thirty-fourth year.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/croirehistoiredu00frib

N. O. E
14/2/19

CROIRE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour ous pays.

Copyright. by Payot & Cie.

P.E. Collins

394 c

ANDRÉ FRIBOURG

CROIRE

HISTOIRE D'UN SOLDAT

FRONTISPICE DE PAUL-ÉMILE COLIN

166499.
25. 10. 21

PAYOT ET CIE, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

1918

A LA Ire COMPAGNIE DU
106me RÉGIMENT D'INFANTERIE

PQ
2611
R45C7
1918

AVANT-PROPOS

Ce livre, né des hasards de la guerre et de la paix, forme cependant une œuvre une. *Le hasard est parfois le meilleur des metteurs en scène, car on ne peut lutter de naturel avec lui. Il a pris soin de fournir à l'auteur le prélude et les quatre parties de ce « roman psychologique » : En* 1911, *ou Le réveil, — Le départ de* 1914, *ou L'enthousiasme, — La guerre dans les bois, ou La souffrance, — La guerre dans les Flandres, ou L'attente, — Le retour, ou La vie reconquise.*

En plein coup d'Agadir, l'auteur de cette histoire fut convoqué à la caserne Chanzy, à Châlons-sur-Marne, pour y accomplir une période d'exercices. Le 1er *et le* 6e *Corps, devaient, cette année-là, donner la représentation des grandes manœuvres. A la fin d'août, la situation internationale devint si grave, la France et l'Allemagne parurent si bien sur le point d'entrer en lutte, que les manœuvres de corps d'armée furent*

supprimées sous un prétexte de fièvre aphteuse, transformées en manœuvres de division, et qu'on envoya les régiments de la 12e *division jouer à la guerre dans les lieux mêmes où ils allaient se battre trois ans plus tard.*

La tentation était grande pour un amateur d'histoire de noter ce qu'il voyait et entendait au régiment, en 1911. *C'était l'époque où l'antimilitarisme fleurissait. Chacun s'accordait à dire qu'en cas de conflit armé les socialistes ne « marcheraient » pas. Le gouvernement préparait le fameux* Carnet B, *index de tous les militants dangereux, qu'il n'eut pas à consulter lors de la mobilisation. Beaucoup d'hommes, à leur arrivée à la caserne, faisaient nettement profession de pacifisme, et affirmaient sans crainte, sans honte : « Plutôt que de nous battre, nous déserterions ! »*

Mais heureusement l'Allemagne « charria », comme on dit ; elle poussa si loin l'impertinence et fit tant de bruit avec son grand sabre que tous les révoltés du 106e *devinrent rapidement d'excellents soldats. L'auteur vit cette transformation miraculeuse, prélude de la grande surprise d'août* 1914, *s'opérer en quelques semaines ; il nota, sur-le-champ, tout ce qui lui parut notable, et ces observations, écrites pendant des manœuvres du temps de paix, au cantonnement, sur des tables d'auberges de Lorraine, forment aujourd'hui le Prélude de son œuvre.*

Quand la guerre éclata, il partit dès le 4 août.

Ce fut l'heure des enthousiasmes sublimes, où l'on souffrait à peine des déchirements, où la douleur et les angoisses du départ fondaient dans une splendeur morale et dans un immense espoir. Chacun fut élevé au-dessus de lui-même et se sentit une parcelle de l'âme unique de la nation. L'historien quitta ses livres, rejoignit son 106e, *reprit sa place de simple soldat, son sac, son fusil, ses cartouches, et retrouva ses camarades de* 1911. *Ainsi se déroula pour lui le premier acte.*

Attente, retraite, premiers abattements, angoisses, minutes brèves de désespoir et sursauts d'espérances tenaces, batailles, souffrances terribles dans les bois des Hauts-de-Meuse, bouleversement de l'esprit, et du cœur, et blessure — voilà le second acte, cruel et bref encore que plein d'événements.

Hôpital, dépôt, départ pour les Flandres, longs mois passés dans une région désolée, en pleine attente ; période de guerre morne, où l'évolution de l'individu commencée en août, décisive en octobre, s'achève et se grave. Un autre homme est né au moral ; un homme nouveau apparaît peu à peu au physique par l'atténuation de la vie, suite des coups reçus, — et c'est le troisième acte.

Le quatrième enfin figure le retour après la réforme : l'être débordant de force et de vie, qui, seize

mois plus tôt, plein d'enthousiasme et de joie grave, quittait sa maison, ses amis, son travail, revient lentement. A vrai dire il n'est plus lui-même et c'est un autre qui paraît. Ame nouvelle dans un corps ruiné, il ne peut détacher son esprit de ceux qu'il a laissés au front non plus que de ses amis morts ; leur souvenir l'investit et commande sa vie présente.

Il a changé ; mais les autres hommes et les choses aussi. Leur évolution s'est faite à l'arrière, pendant de longs mois, dans une atmosphère différente, et il ne les reconnaît plus. Enfin sa blessure a atténué ou détruit sa vue, son goût, son odorat, et des rapports nouveaux s'établissent entre le monde extérieur et lui.

Il coule d'abord des heures douloureuses, épuisé, isolé, replié sur soi, se sentant différent des autres et de l'homme qu'il a été. Insociable, il revise les jugements de son cœur, s'écarte de plusieurs êtres qu'il aimait, parce que l'absence triomphant de l'habitude permet à l'individu renouvelé d'entendre au retour ce qu'il ne voyait, ni n'entendait plus au départ.

Puis, peu à peu, une réadaptation progressive s'opère : l'ouïe s'essaye à combler la lacune de la vue ; afin d'échapper aux souvenirs cruels, à l'appel des morts et des vivants restés au front, le blessé se replonge dans la vie ; une fureur d'activité l'anime ; il veut entreprendre à la fois toutes les tâches qui lui paraissent nécessaires, car il estime qu'en ces jours

le privilège de vivre impose des devoirs ; il se sent un peu comme un prêtre des tués, comme le gardien du feu de leur souvenir et le mainteneur de leurs droits.

Lentement s'achève en lui l'ultime métamorphose. Au lieu de rester isolé, loin des hommes, il se retrempe au sein de la foule anonyme, prend conscience plus nettement des mille liens qui l'attachent à elle et, sûr de sa voie, ayant appris à espérer et à souffrir, à attendre et à croire, paisible, il trace son sillon quotidien.

Et, dès lors, ce sentiment va dominer sa vie qu'on n'aboutit à rien lorsqu'on ne sait pas croire ; qu'il faut croire dans le sens le plus large du terme « comme ont cru les martyrs de toutes les causes », et le premier critique qui ait rendu compte de ces pages (1) *a pu dire : « Toute la beauté de cette existence c'est dans le titre de ce livre qu'il la faut trouver. Croire ! Croire en soi, à l'efficacité de son effort, croire au noble destin des hommes de bonne volonté, croire de toutes ses forces en l'esprit qui ne meurt pas. »*

(1) Jean de Pierrefeu, *L'Opinion*, 8 décembre 1917.

PRÉLUDE

PRÉLUDE

AUX MANŒUVRES D'ARGONNE PENDANT LE COUP D'AGADIR

LES RÉSERVISTES

Septembre 1911.

Ils sont de tous les types, de toutes les classes ; l'assemblage est divers à souhait : ouvriers, instituteurs, paysans, « intellectuels », gens des villes, de la Ville et des champs, rien n'y manque. Un paysan champenois, rusé, joyeux et prudent compagnon, rit, s'amuse mais ne dit rien des sentiments que lui inspire son séjour à la caserne ; — un cordonnier de village, fervent braconnier, vante ses coups de fusils, ses coups d'épervier, et songe mélancoliquement aux nuits claires qu'il eût passées à l'affût immobile, le souffle bref, attentif aux oreilles noires d'un lièvre dressées au-dessus de l'herbe

noire ; — un marchand ambulant, retour des « bat' d'Af », m'explique des « maquignes » infaillibles ; comme nous nous sommes « accrochés » instantanément, il pense qu'il doit, en ami sincère, me révéler les trucs dont il usait à Foum-Tataouine pour être « reconnu » et évacué sur l'hôpital du Belvédère de Tunis ; il me permet d'admirer les tatouages qui le couvrent, et me conte ses démêlés tragi-comiques avec les gradés ; il est évidemment peu militariste ; — un ouvrier brasseur, ancien dragon versé dans l'infanterie, déconcerte par son entrain, son goût de la vie militaire ; on sent qu'il est heureux de son « état » ; les mauvaises langues affirment qu'il rengagera ; — l'instituteur qui est sergent fait exactement son service, mais ne dit mot ; — un armurier de Reims, gai « débrouillard », marche par goût sinon par conviction, tandis que les gens de la Ville, les Parisiens, arrivent sans le moindre enthousiasme : Un commis-voyageur voit trop nettement la perte matérielle que lui cause sa « période » ; un vendeur de grand magasin de nouveautés songe aux centaines de francs de « guelte » que lui eussent valus les grandes journées de soldes ; un « bistro » de Montmartre « râle » au souvenir du zinc ; enfin les « mécanos », conducteurs d'autos, monte-sm ajusteurs, ne dissimulent pas leur agacement, leur dédain du métier qu'on leur fait faire. A chaque

ennui ce sont des protestations bruyantes : « Ah ! *Ils* ne me reverront pas ! Jamais ! Jamais ! — Je file à Londres faire une déclaration de domicile ! — J'en ai plein le... dos ! » — La vie de caserne ne vaut rien pour ces hommes ; il est temps que la vie de campagne commence.

LE DÉPART

3 *heures du matin.*

L'immense cour de la caserne est pleine du bruit sourd des compagnies invisibles qui prennent leurs formations dans la nuit. On se rassemble ; on s'aligne ; on repose sur les armes ; tout se passe automatiquement, sans heurt, sans à-coup, malgré l'ombre épaisse ; quelques jours ont suffi pour rendre aux réservistes leurs habitudes de l' « active » ; j'admire la rapidité de cette réaccoutumance. — Un coup de sifflet du chef ; le régiment est au garde-à-vous ; un second coup de sifflet : « Par la gauche en avant par quatre !... Marche !... » et, dans l'ordre fixé, du même pas lourd et rythmé, nous franchissons la grille, et martelons la route obscure.

LES MARCHES DE CONCENTRATION

Premier jour.

Nous marchons sans parler. La nouvelle tenue, le

nouveau sac nous gênent un peu (1) ; mais surtout une appréhension confuse pèse sur nous. Ce départ dans la nuit, le silence de notre marche, je ne sais quelle vague inquiétude qui flotte dans l'air, cette idée imprécise chez la plupart que les choses se passeraient de la sorte si « c'était pour de bon », tout nous rend graves, presque tristes. Au fond du cœur, nous souhaitons l'aurore.

Elle apparaît. La colonne cependant ne s'anime guère ; la marche automatique et monotone continue ; les bornes kilométriques défilent au bord de la route trop droite ; le soleil monte dans le ciel et la chaleur ruisselante tombe sur nos épaules comme du plomb liquide ; personne ne chante ; tous, nous attendons, angoissés, l'assaut de cet irrésistible ennemi, l'étouffement sous le feu du soleil.

Un homme d'une des compagnies de tête vient de tomber ; nous arrivons à sa hauteur ; il est couché sur le talus brûlé de la route, très pâle, les dents serrées ; un caporal est debout, près de lui, l'arme au pied. Nous passons sans un mot.

(1) En 1911, on expérimenta sur le 106e régiment d'infanterie une tenue nouvelle, de couleur réséda, et comportant le casque. Je me souviens d'une attaque menée au cours des manœuvres par le 2e bataillon que nous ne parvînmes à voir que lorsqu'il fut sur nous. L'expérience réussit parfaitement ; aussi laissa-t-on nos pantalons rouges et notre képi.

Le sac me semble plus lourd ; la bretelle du fusil me scie l'épaule ; je vois la sueur tomber goutte à goutte de mes tempes dans la poussière du chemin ; nous avançons dans un nuage de poudre blonde et blanche ; nos barbes sont blanches ou grises ; nos traits sont tirés ; nous paraissons vieillis de trente ans.

Les défaillances se multiplient. Maintenant, c'est par groupe de deux, de trois que les malheureux sont étendus ; une odeur d'éther nous frappe au passage ; les infirmiers vont de l'un à l'autre, le bidon d'eau fraîche à la main...

Second jour.

Presque tous les malades d'hier ont repris leur place dans le rang. Le régiment paraît plus alerte et plus gai ; la terrible épreuve de la veille l'a trempé. Au jour, nous passons devant Valmy et nous faisons halte ; les hommes sont indifférents ; ils ne savent pas ; parmi les centaines d'individus assis derrière les faisceaux, qui donc se souvient que, sur cette terre qu'il foule, une ère nouvelle s'est ouverte dans l'histoire du monde ?

Vers 7 heures, on commence à chanter. Peu à peu toutes les voix se mettent de la partie. C'est bon signe. Les vieilles chansons des grenadiers de Louis XIV ou des gardes-françaises se mêlent au « dernier

succès du jour ». La chaleur est toujours aussi forte et le sac aussi lourd, mais voici qu'apparaît la gaieté française.

Nous sommes habillés et casqués de bleu, tandis que le bataillon qui nous précède l'est de « réséda » ; or, les pauvres « résédas » sont très éprouvés par la chaleur ; ils tombent... par grappes et les « bleus » de s'étonner, de rire, puis de chanter cette mauvaise strophe qu'ils improvisent sans fatigue cérébrale :

Les résédas sont des coch...,
La faridondon, la faridondaine,
Les résédas sont des coch...,
La faridondaine, la faridondon...

Un second Rouget de l'Isle affirme vigoureusement :

Ils ne marchent qu'à reculons,
La faridondon, la faridondaine,

Un troisième déclare :

Il faut les f... dans les fourgons,
La faridondon, la faridondaine,
Il faut les f... dans les fourgons,
La faridondaine, la faridondon...

Le bataillon tout entier reprend en chœur, et je songe à la docte et inutile commission qui se réunit voici quelques mois au ministère de la guerre pour doter notre armée de chansons pudiques et saines.

Hélas ! que diraient ses membres s'ils assistaient à l'éclosion soudaine de cette triviale littérature, à son succès prodigieux, tandis que, contre toute justice, leurs lentes élucubrations, revues, corrigées, amendées n'ont jamais connu le feu de la route ?

Troisième jour.

On nous a prévenus que l'étape serait rude. Nous quittons les Islettes à 2 heures ; nous passons Clermont-en-Argonne ; le jour se lève ; le soleil tape plus fort que jamais. Quand nous traversons Aubreville, au pas cadencé, j'ai la sensation nette que les derniers rangs de la compagnie vont se détacher ; nous montons une côte très raide, moi-même je sens que mes jambes me trahissent. Brusquement éclate la charge :

La monteras-tu la côte, là-haut ?
La monteras-tu la côte...

Jamais je n'aurais imaginé une action aussi rapide et décisive ; les rangs se serrent instantanément ; je crois sentir une main empoigner le devant de ma capote et m'attirer à elle irrésistiblement ; j'avance, le corps penché, aspiré par la sonnerie des clairons...

Il est midi. De Malancourt à Septsarges où nous cantonnerons, la route grimpe, sans un arbre. Les

hommes étaient si fatigués à la grand'halte qu'on a dû les forcer à se lever et à préparer le repas. Nous démarrons lentement, en silence. Les capotes sont ouvertes jusqu'au ceinturon, les manches relevées jusqu'au coude ; le rythme des respirations s'accélère ; tous les regards se tendent vers le sommet de cette côte toujours proche et jamais atteint. Au bout d'une demi-heure, on nous laisse souffler ; nous repartons ; les yeux éblouis par la blancheur aveuglante de la route se ferment ; les gorges sont sèches ; nous montons encore ; je ne sais pourquoi une immense volonté d'arriver quand même s'est emparée de la colonne, on veut passionnément ne pas faiblir ; presque personne ne tombe ; c'est du sport et du meilleur que cette âpre lutte de milliers d'hommes contre la nature ; une lueur étrange brille dans les yeux des Parisiens « râleurs » ; j'en sais dont les pieds sont en sang, mais qui se traîneraient sur les genoux plutôt que de « caner » ; il me semble pour moi que toute ma force s'est réfugiée dans mes mâchoires serrées et que je marche sur les dents.

Encore une halte, en pleins champs cette fois ; mon voisin se couche à plat ventre et respire longuement, harassé...

Nous repartons... La descente commence. Brusquement, à nos pieds apparaît Septsarges... Une

immense clameur s'élève : « Septsarges ! Septsarges ! » Officiers, réservistes, soldats de l'active, tous crient, chantent, hurlent de joie ; mon voisin, le mécanicien de chez Brasier, me crie railleur : « Eh, dis donc ! Est-ce que j'ai toujours mon sac dans l'dos ? — J'le sens plus ! ». Comme les compagnies sont en ligne de sections par quatre, c'est à travers les terres labourées une ruée folle ; sans qu'on sache d'où l'ordre est venu, nous prenons le pas gymnastique ; je me demande si nous ne devenons pas tous fous... Heureusement, un coup de sifflet nous arrête... Le drapeau, la musique sont allés se placer à l'entrée du village... Mon capitaine (1) nous dit : « Fermez les capotes, baissez les manches, mais ne secouez pas votre poussière », et je me souviens que lorsque j'étais enfant, en rentrant de promenade, je traînais mes souliers dans la poussière des bas-côtés de la route pour les rendre plus blancs et faire croire que je venais de très loin.

Dix minutes après, nous défilons devant le drapeau : les hommes anéantis de tout à l'heure, empoignés par la musique, marchent comme à la parade, légers, souples, solides ; le régiment est définitivement trempé, moralement et physiquement, mais je renonce à dire la limite des forces humaines.

(1) Le capitaine Manoncourt, tué en août 1914.

LE JOUR DE REPOS

Nous lisons les journaux, nous discutons le conflit franco-allemand. Comme les sentiments des Parisiens ont déjà changé ! A la caserne on déclarait péremptoirement : «Le Maroc je m'en f...» — «Bien sûr que j'irai pas me cogner avec les Allemands pour ça ! » — « Que les mecs de la finance se rentrent dans l'lard s'ils veulent ! » — Maintenant, le souvenir de l'effort triomphant, le sentiment de sa force font tomber l'indifférence. On commence à trouver qu'*ils* finissent par nous em...bêter, que la plaisanterie a assez duré, qu'après tout *ils* pourraient avoir à faire à plus forte partie qu'ils ne l'imaginent. On n'est pas encore très rassuré sur l'issue d'une guerre, mais on sent mieux sa puissance et l'on est calme.

LA MANŒUVRE

Les manœuvres proprement dites ont commencé. Ce matin, vers 6 heures, pour la première fois, un aéroplane paraît. Il vient de Verdun. Nos yeux l'aperçoivent, volant dans la gloire radieuse du soleil levant. Il monte de l'horizon, s'approche, passe au-dessus de nos têtes, rapide, sûr, et, muets, nous admirons. Quand il a disparu, les commentaires vont leur train : « C'est un Farman, c'est un Blé-

riot, c'est un Morane ». On discute ; on se passionne ; mon mécano m'interpelle : « Dis donc, mon poteau, quoi qu'on aurait pris s'il nous avait lâché quelques kilos de mélinite su' la fiole ! » Et il ajoute : « Ça fait rien, on est bougrement content d'avoir des trucs comme ça avec soi. » Pour moi, je ne puis chasser de mes yeux la vision de ce point noir trouant la lumière éclatante du matin et je marche en répétant machinalement ce vers qui m'obsède :

J'irai m'asseoir parmi les dieux dans le soleil...

L'artillerie passe au grand trot près de nous, à travers champs. Rien ne paraît l'arrêter, ni les fossés, ni les pentes, ni les haies ; elle nous dépasse, stoppe à notre gauche, met en batterie instantanément, et déclanche un tir progressif fauchant. Mes camarades rient de joie ; l'un se penche et me dit à l'oreille : « Tu sais, mon vieux, y a rien à faire contre ; la première artillerie du monde ! ».

Là-dessus, le long corps jaune du dirigeable *Le Temps* paraît à l'ouest ; les mitrailleuses claquent, et c'est encore de l'inattendu pour nous autres réservistes qui ne les avons pas connues... Je sens que les têtes commencent à tourner ; toutes ces nouveautés redoutables excitent les hommes ; ils suent par tous les pores la confiance joyeuse ; l'odeur de la poudre les grise ; le tir s'accélère ; on

commande « Baïonnette au canon ! », puis « Debout ! » puis « En avant ! ». Nous bondissons l'arme haute, tête baissée, en hurlant je ne sais quoi ; nous tombons sur une compagnie de chasseurs à pied qui, un peu ahurie, a juste le temps de mettre baïonnette au canon. — Les arbitres les déclarent « nettoyés ».

La claire sonnerie du rassemblement annonce la fin de la manœuvre.

MARCHE DE NUIT

Rarécourt.

L'alerte sonne à 9 heures 1/2 du soir ; à 10 heures tout le monde est rassemblé ; à 10 heures 1/4 nous sommes en marche. Les hommes mal éveillés vont lourdement dans l'ombre épaisse ; on n'entend que le bruit des pas, le tintement des chaînettes des gamelles et des croisières de baïonnettes ; au loin, à droite, l'éclair des projecteurs des forts de Verdun blanchit l'horizon, puis s'apaise et meurt. A minuit moins vingt nous traversons Clermont ; toutes les cinquante minutes nous arrêtons dix minutes comme il est prescrit, et notre marche reprend qui semble ne plus devoir finir. Peu à peu le sommeil m'envahit ; mes yeux se ferment et je marche toujours ; automatiquement, à la halte, je m'arrête, je

mets sac à terre, je m'asseois, je reprends le sac, je repars ; nous traversons des villages déserts ; les chiens hurlent à notre passage, je les entends à peine ; je marche du même pas, ou mieux de la même chute en avant égale et régulière ; nous traversons des bois et l'ombre s'y fait plus dense ; je ne puis voir qui me précède, je ne sais pas qui me suit ; j'éprouve l'impression redoutable d'être entouré de milliers d'êtres qui grouillent à l'entour et que je ne vois pas, qui marchent les yeux clos et les membres raidis, et qu'une volonté supérieure conduit vers un but qu'ils ignorent puisqu'ils ne vivent qu'à demi. Je n'ai pas peur, mais je rêve que les choses se passeront ainsi quand dans la vallée de Josaphat nous nous réveillerons d'entre les morts.

Le jour paraît et nous marchons encore. Il fait froid ce matin ; un vent violent souffle par rafales, courbant les arbres, chassant la poussière ; nous grelottons, les mains bleues ; nous marchons ; nos doigts sont raidis et gonflés par le froid et la marche ; nous marchons.

...Mais tous les yeux se lèvent. A notre droite, secoués par les rafales, avançant « en crâbe », deux monoplans paraissent. Ils viennent vers nous ; ils vont atterrir. L'angoisse nous prend à la gorge ; on crie : « Ils sont fous ! » puis brusquement, quand ils

passent sur nos têtes, tous, oubliant la fatigue, vraiment transfigurés par l'héroïsme qui nous domine, empoignés jusqu'aux moelles, nous poussons une clameur immense d'admiration et de *reconnaissance* ; notre cri d'enthousiasme roule entre les collines qui bordent la route, se prolonge, s'étale et grandit encore quand l'un des aviateurs, un grand gars de lieutenant, passe dans nos rangs sur un cheval d'artillerie, nous saluant de la main, le sourire aux lèvres. Paraphrasant sans s'en douter Guillaume d'Orange et son exclamation célèbre : « Oh ! l'insolente nation », mon mécano ravi laisse tomber ces simples mots : « Quel culot ! »

A une heure de l'après-midi nous marchons encore ; nous avons « abattu » nos cinquante kilomètres. Mais qui donc, parmi nous, oserait maintenant se plaindre ?

LA RENAISSANCE MORALE

Au cantonnement de Rarécourt, un habitant dit à un cycliste : « Tu as l'air d'un Prussien avec ton casque ! » — Machinalement, le cycliste répond : « Autant Prussien que Français. » Le villageois prévient l'adjudant du cycliste, qui prévient son capitaine, qui prévient le colonel (1). Sur-le-champ, la

(1) Le colonel Maistre, depuis général commandant d'armée.

compagnie est rassemblée, en tenue de campagne, en carré ; le cycliste est amené entre deux hommes, baïonnette au canon ; il fait à haute voix des excuses à ses camarades, dit qu'on l'a mal compris, assure que, s'il le faut, il sera le premier à se faire tuer. — Les Parisiens écoutent impassibles.

C'est qu'ils ne sont plus les mêmes. Ils étaient arrivés, indifférents, découragés, inquiets ; ils sont maintenant très calmes, très sûrs d'eux et très pleins de leurs « droits ». En fait, je viens d'assister à un splendide mouvement de renaissance morale. Sous l'action de provocations extérieures maladroites, sous l'action d'inventions grandioses et du perfectionnement du matériel de guerre, sous l'impression un peu « glorieuse » de leur force personnelle et de la puissance de leur groupe ethnique, la confiance leur est revenue avec la foi en eux-mêmes. Mais ce que j'admire par-dessus tout, c'est le calme de cette foi. Dans les heures troubles des derniers jours, je n'ai pas entendu un cri inutile, pas une bravade, pas une menace. Mes camarades, si nerveux, si impressionnables, disaient simplement : « Il y a des bornes aux concessions qu'on ne peut dépasser. S'il le faut, nous nous battrons. Nous sommes prêts. » Je crois qu'il faudrait remonter loin dans notre histoire pour trouver tant de calme, de confiance, de sang-froid dans le conseil, unis à un tel

enthousiasme dans la lutte, à une telle soif de vaincre. Je reconnais mal l'armée et le pays. Depuis trois mois quelque chose a changé en France.

LE DÉPART

LE DÉPART

EMBARQUEMENT

Mardi, 4 *août* 1914, 14 *heures* 30.

La porte de la Villette. Sur l'horizon plat, sali d'usines, le décor morne et pelé des « fortifs » détache à peine les bosses de ses talus fripés, les murs des abattoirs, la caserne trapue d'un bastion coupé par le zigzag des fossés aux escarpes brun verdâtre tachés de jaune et de gris.

Le long de la petite barrière de bois qui clôt le terrain militaire, une foule d'enfants, de femmes en cheveux et de bourgeoises entoure des jeunes hommes. Ils parlent lentement, à deux ou par groupes, et, vers les soldats de demain, des regards montent, si lourds d'amour et d'angoisse fière, que ceux qu'ils baignent en semblent grandis et plus clairs.

Sur ce trottoir, dans cette poussière misérable de la « zone », dans cette laideur sinistre et gouape de faubourg, la guerre a fait fleurir d'un coup une

vie si intense, si profonde, une source d'amour si puissante, qu'on s'en effraye. Toute l'activité de ces gens immobiles paraît être concentrée dans les yeux. Les enfants étonnés regardent, sans comprendre, et les petites filles qui devinent un départ et peut-être quelque chose de plus grave, s'inquiètent, écoutent de toutes leurs oreilles et regardent leurs parents, qui se regardent comme s'ils ne devaient plus jamais se revoir. Elles se pressent contre eux pour qu'on ne les oublie pas ; l'homme les contemple ; elles tendent leurs bras ; des larmes perlent au coin des paupières, et nul poème n'atteindra jamais à la splendeur de ces mains qui se lèvent et de ces yeux qui se voilent.

Brusquement, l'homme se décide :

— Allons, dit-il, il faut partir !

La femme devient un peu plus pâle ; toute sa façade de courage se lézarde et la douleur crispe son pauvre visage qui ne veut pas pleurer. Il la prend dans ses bras et la serre d'une lente étreinte absorbante ; il l'écarte, la contemple et l'étreint à nouveau sans souci des centaines d'êtres qui les entourent et leur ressemblent si parfaitement à cette minute qu'ils se sentent seuls ; puis, d'un coup, il s'éloigne, sans tourner la tête, et droit, marche vers les agents et l'entrée du glacis qu'une fois franchie on ne repasse plus.

Le geste irréparable est fait... Maintenant il se retourne, dit encore adieu de la main, puis, à pas lents, avance vers les groupes de soldats couchés dans l'herbe et la femme tremblante, rivée au sol, libre enfin de souffrir tout son soûl, suit des yeux, à travers ses larmes, son homme qui va vers la mort.

* * *

14 *heures* 45.

Je suis passé à mon tour.

J'ai franchi la barrière, d'un trait, mais conscient du symbole. Je sais qu'un obstacle insurmontable se dresse maintenant entre mon passé et moi et ne sens en mon cœur qu'une grande espérance.

L'herbe des talus est fine et lisse sous le pied, et me porte bienveillamment vers les groupes d'hommes semés sur le sol. J'erre au milieu d'eux en quête de figures connues ; je voudrais parler, agir, ne pas penser à ceux et ce que je laisse. D'autres cherchent comme moi, pour les mêmes raisons et par curiosité ; de temps en temps, des appels se croisent dans l'air ; deux camarades se retrouvent, s'exclament joyeusement, et se sentent plus forts parce que réunis. — Hasard ? Malchance ? Je ne rencontre personne. J'abandonne ma vaine promenade, m'étends dans l'herbe, le dos contre mon sac, et note

ces menus faits, au crayon à encre, sur le carnet aux feuilles minces que des mains bienfaisantes me remirent au dernier moment

Le dernier moment... C'était il y a deux heures... Je revis ces minutes qui me semblent lointaines et vraiment périmées... Je revois la maison, le sac qu'on apprête, et les paquets épars dans la salle à manger, sucre, conserves, permanganate et philopode, pansements et alcool, le livret militaire, les lacets de souliers, le linge, les médailles, et autour de ce tas, les housses sur les sièges, les journaux sur les meubles, l'enveloppe grise fermée de cinq cachets rouges qu'on brisera si je ne reviens pas, et, dans l'air obscur un peu funèbre, que font les volets clos, l'odeur du camphre qui monte des tapis accueillants...

***

Assez !... Je n'ai plus le droit de penser à cela... Je pars... la bataille, peut-être, a déjà commencé dans les lieux où l'on va me conduire... Je ne m'appartiens plus ; j'en ai le sentiment profond ; j'en ressens une belle joie calme.

Ce qui domine en moi, c'est une impression de solidité et de sécurité. Je goûte l'attrait du jeu, l'enchantement du risque ; j'ai confiance en mon corps assoupli : mes muscles entraînés ne me tra-

hiront pas ; j'ai foi en mon esprit qui ne s'est pas laissé leurrer par la paix au faux visage.

Je suis très sûr de nous, de notre cause juste, et, devant ces soldats assemblés, je prends clairement conscience de mon rôle : je serai un homme dans le rang ; je vivrai la vie et courrai les risques des humbles que j'ai connus au régiment et aux manœuvres ; je sais leurs goûts, leurs habitudes et leurs manies ; je sais comme il faut prendre ces grands enfants, joyeux, moqueurs, sensibles, mes frères, qui, plus que jamais seront proches de moi dans la bataille. Plus nettement qu'eux, je sais où nous allons, pourquoi nous marchons. Ma tâche est donc toute tracée : simple soldat comme eux, mais leur chef par l'esprit, je serai celui qu'on regarde, — et qu'on suit.

15 *heures.*

Comme ils sont calmes et résolus ! Ils parlent simplement, et, dans l'air chaud, on n'entend pas un homme ivre, pas un révolté, pas un hableur... Les vieilles habitudes de caserne reviennent automatiquement, et d'abord la plus coutumière, la plus enracinée, l'habitude d'attendre. On attend sans en parler, car on sait que l'attente est la grande vertu militaire.

15 *heures* 30.

L'embarquement est terminé. A 15 heures 5, sur un signe, tous les hommes du talus, ramassés par une main invisible, sont allés à gauche, vers une rampe montante et descendante, où un capitaine de la garde municipale, assis sur un pliant, et deux pompiers, les ont filtrés, par paquets de quarante. Pas un heurt ; pas un cri. En quinze minutes, les douze cents mobilisés étaient installés dans leurs trente wagons ; on eût dit que chacun s'ingéniait à faciliter l'œuvre commune ; une bonne volonté inconnue anime tous ces êtres, souriants dans le vent frais qui se lève.

ON CHANTE

17 *heures.*

Depuis plus d'une heure et demie, nous sommes entassés dans la longue boîte de notre wagon, et mes camarades ne sont plus les mêmes. Que la couleur de leurs âmes change donc vite ! L'homme fier, douloureux, isolé parmi les siens, qui piétinait la route devant la barrière redoutable a presque disparu sur le talus au contact des camarades retrouvés. L'homme distrait, calmé, égayé, étendu au grand air sur l'herbe du talus a disparu à son tour depuis l'encaquement dans les wagons de mar-

chandises chauffés par le soleil dès son lever ; et maintenant, dans toutes les voitures, on parle, on s'anime si bien, que les voix emplissent l'espace étroit et qu'on s'y entend à peine. Les réservistes isolés d'abord, puis rassemblés en une troupe amorphe, forment enfin des groupes égaux et précis où la vie devient plus intense ; un lien s'établit entre les quarante hommes qui montent chaque véhicule ; ils forment un tout provisoire, échangent des vivres, disputent pour tromper l'attente et d'instants en instants le ton des voix se hausse, et le train démarre et va vers l'Est à l'allure d'un cheval au pas.

Bondy, 18 *heures* 30.

J'écoute, et parle, et m'étonne de trouver tant de grandeur dans l'âme de ceux qui m'entourent. Aucun instinct bas, aucun désir de violence et de cruauté ne tourmentent ces gens mécaniques ; ils ne songent pas aux émotions, à l'ivresse de la bataille, aux pilleries, à la joie de tuer ; mais, chez tous, l'*idée* domine. Ils sentent nettement qu'ils partent pour la guerre de la justice et de la liberté contre la force injuste et despotique, qu'ils vont se battre pour l'avenir, et que le conflit qui éclate, terrible, rapide, sera le dernier des grands crimes ; tous, ils sentent que la guerre a été voulue, imposée par l'Allemagne ; chacun la considère à part soi

comme une injure personnelle, et pense : « Ils m'ont cherché ; me voici ! »

Je dis à mes voisins :

— Voyez-vous, c'est la Révolution qui continue. Nous allons faire une guerre de principes comme les vieux d'il y a cent vingt ans, qui coururent l'Europe pour y semer l'idée française ; la France, une fois de plus, va souffrir pour le monde.

Et eux de répondre, déjà grisés par l'enthousiasme, qui nous élève :

— Oui, on va se battre pour nos gosses, pour la paix et la joie de milliards d'hommes à naître, pour le pays et pour la gloire. On va souffrir. On va mourir. Tant mieux... On s'en fout... La mort ne fait pas de mal quand on meurt dans la joie, dans l'espoir, dans la certitude radieuse du salut...

***

L'enthousiasme grandit en nos cœurs, profond, instinctif, irréfléchi, presque sauvage ; une ivresse véritable s'empare de nous, et dans mes muscles et mes artères bondit une force joyeuse, immense.

Cent éléments divers activent cette ardeur ; tout s'y mêle ; et la griserie des mots et du tumulte, et la suggestion réciproque des hommes, le geste des vieux garde-voies qui nous présentent les armes des femmes qui, de leurs deux bras, tendent vers

nous leurs enfants. L'acclamation du pays nous entraîne, comme le mystère de l'avenir, le danger qu'on imagine mal, le goût de l'aventure glorieuse, la fierté d'être élu pour y participer, l'espoir, un espoir sans bornes, sans raisons précises, une confiance totale en sa chance comme en celle du pays, un désir d'obéir, de se soumettre aux ordres. La certitude d'être dans le droit, dans la grandeur, d'être purs de tout désir suspect nous exalte ; nous avons la sensation d'une délivrance, d'une revanche prochaine ; le lourd passé funèbre qui, depuis quarante ans, pesait sur nos épaules est tombé à nos pieds, et les chants des hommes me semblent un beau réveil, l'aube d'une vie splendide qui s'ouvre.

***

Car maintenant ils chantent.

Ils chantent tous, sauf un pauvre être trop blessé qui souffre et pleure dans un coin du wagon en pensant à ceux dont il s'éloigne. Contre sa douleur toutes les consolations s'émoussent. Les autres chantent gravement, religieusement, sur un ton d'invocation fervente secoué par instant de sursauts de violence. Et je chante avec eux l'hymne méconnaissable, vrai chant nouveau qui empoigne jusqu'au fond de l'être : « ... Le jour de gloire est

arrivé... Contre nous, de la tyrannie, l'étendard sanglant est levé... Aux armes, citoyens... » C'est bien le chant du jour. Toutes les phrases portent, les vers qu'on « blaguait » un mois plus tôt secouent les corps d'un long frisson brûlant. Les mots de l'autre siècle, hier vieux mannequins défraîchis, momies séchées et ridicules, revivent aujourd'hui sous l'effort d'un sang jeune qui les ranime, les fouette et les lance bondissants de nos lèvres.

Dans le soir tout plein encore de clarté montent les belles strophes sereines du *Chant du Départ.* Elles nous disent : « La victoire en chantant, vous ouvre la barrière ; la liberté dirige vos pas... » Mais nous le savons bien ! Nous savons qu'à cette minute, du Nord au Midi, la France appelle à l'aide et que nous devons mourir pour elle.

***

Nous chantons tous, même celui qui pleurait tout à l'heure et dont les larmes ne sont pas encore séchées. Un grand souffle balaye toutes les faiblesses, nous courbe, nous unit, nous élève. Je sens la splendeur du « coup d'aile », la joie d'être emporté avec les autres, roulé par une même vague d'enthousiasme, par l'héroïque symphonie de nos chants, par la communion de nos cœurs qui nous grise.

Tout notre passé sombre. Les différences indi-

viduelles de vie, de métier, de rang social fondent à la chaleur de notre joie qui flambe, et monte droite, et nous brûle en flambant. Nous nous sentons unis, mêlés, pareils ; nous nous parlons avec douceur et j'imagine que si j'avais ici, près de moi, mon plus grand ennemi, je lui pardonnerais sans peine le mal qu'il a pu me faire. Lui pardonnerais-je, vraiment ?... Mais non, car, dès l'abord, j'aurais tout oublié.

Minutes uniques... Je sais que je vis une aventure énorme, d'une rareté infinie, un éclair qui illumine la vie et la sanctifie jusqu'au dernier soupir ; je sais qu'on ne ressent jamais deux fois de telles émotions, et tout à coup, cependant, en pleine joie, une angoisse imprévue m'étreint, brève et fuyante, car j'ai songé subitement que nos chants enthousiastes qui passent sur les moissons annoncent aussi que la belle paix est morte et qu'on l'étend dans son linceul.

AU BOIS DES CHEVALIERS

AU BOIS DES CHEVALIERS

EN RETRAITE

... Longue marche dans la poussière aveuglante. Le soleil d'août tape comme une masse sur l'immense route de Champagne rectiligne et blanche, sans pitié. Derrière nous, le canon gronde.

Nous allons comme un troupeau de brutes obstinées, front baissé, col ouvert, manches relevées, le corps penché en avant, suant sous le poids du sac, du fusil, des deux cents cartouches qui scient les épaules, des lourds et rudes vêtements de drap encore trop neuf. Nous marchons dans un air embrasé ; au contact de la route brûlante, nos pieds s'enflamment ; nos gorges sont sèches ; les cils alourdis par la poussière et la sueur abattent les paupières sur les yeux vides d'images.

Peu ou pas de traînards ; on va jusqu'à l'extrême limite des forces, car on sait l'ennemi derrière soi ; on ne veut pas faiblir ; on ne tombe qu'à demi mort.

De temps à autre en traversant un village nous plongeons nos quarts dans les seaux d'eau fraîche que les femmes nous ont apportés. Pour moi je n'ose boire; mais cette eau, que j'étends sur mon visage et passe sur mon palais brûlant, me donne une impression délicieuse. Peu à peu, elle s'efface ; la chaleur me reconquiert ; la poussière encrasse mes traits plus que jamais, et la soif à nouveau m'accable...

***

Une voie ferrée... Un passage à niveau que nous traversons... Nous tournons à gauche et débouchons sur un quai d'embarquement devant une longue file de wagons à bestiaux. On nous répartit devant chaque voiture, par groupes de quarante hommes, puis on nous laisse là. Nous attendons résignés, sans parler. Personne n'en ayant donné l'ordre, on ne forme pas de faisceaux ; les uns mettent sac à terre devant eux et déposent leur fusil sur le sac ; les autres, écrasés, tombent d'une masse sur le quai, sac au dos. Ils gisent là, étendus, en plein soleil, inertes, le fusil allongé entre leurs genoux et l'on entend le claquement de leur langue dans leur bouche sèche...

Nous attendons des heures devant les portes ouvertes des wagons. Insensiblement nos membres

se délassent ; les hommes commencent à bouger ; l'un cherche dans sa musette un morceau de sucre ; l'autre déroule ses bandes molletières et se déchausse ; celui-là fait manœuvrer le mécanisme de son fusil, tandis que son voisin qui meurt de soif jure en crachant l'eau chaude et fade que le soleil a chauffée dans son bidon.

« Embarquez ! » — On s'installe. On empile les sacs contre le fond de la voiture. Les hommes s'assoient sur les huit bancs disposés en long... Appels... Sifflements... Manœuvres... Le soleil descend vers l'ouest, incendie les nuages à l'horizon, les teinte de pourpre et d'orange ; une fraîcheur monte de la terre vers l'immense ciel vert d'eau ; une étoile s'allume ; le vert pâle de l'air se fonce, bleuit, tourne à l'outre-mer et donne à ce soir d'été une grandeur suave et souveraine. Nous démarrons enfin, lentement, avec des heurts, des à-coups, puis le long convoi prend une allure régulière. Quarante corps affalés dans l'ombre, sur les bancs, étendus au hasard, près des portes à coulisses, sur le plancher, entre les pieds des camarades, quarante pauvres machines brisées par leur marche épuisante, bercées par le bruit du canon, par la trépidation circulaire des roues, s'endorment d'un sommeil sans rêve.

***

Grincements des freins. Arrêt brutal. Réveils.

Les dormeurs s'étirent et se retournent. La fraîcheur de la nuit pénètre dans le wagon ; le train siffle longuement dans la campagne, et son appel finit en soubresauts légers ; silence total qui permet d'entendre les ronflements et les souffles profonds des soldats et le cri d'un grillon qui chante dans les blés mûrs. Nouveau sifflement plaintif, allongé, qui parcourt toute la plaine, et implore notre passage aux portes des aiguilleurs...

Le train repart doucement, roule un tantet, freine, grince et s'arrête encore en secouant ses tampons... Des minutes passent qui semblent sans fin ; l'air froid filtre entre les lattes du plancher ; on sent au dehors le vide formidable des champs ; très loin un coq chante et les ondes immenses de son cri reculent à l'instant pour moi les bornes de l'horizon invisible.

Nouveau démarrage à pistons ralentis... De temps à autre la lueur d'une lanterne de gare entre dans notre boîte roulante par les contrevents restés ouverts et promène sans hâte sa traînée de lumière jaune et huileuse sur les hautes parois noircies ; au passage des stations dont j'imagine en demi-songe les petits jardins, les puits et les tournesols, le grelot d'une sonnerie électrique s'approche, grandit, éclate, s'éloigne et meurt dans le bruit de notre ferraille.

. . . . . .

Etendu à même le plancher, secoué par la trépidation des essieux, la tête entre les pieds des dormeurs restés assis sur leurs bancs, je songe à la lutte des derniers jours, à la masse irrésistible qui nous presse, à sa puissance numérique et matérielle, à sa rapidité, à sa préparation, à notre retraite accablante... Pourquoi ce repli vers le sud, sans vraie bataille ? Pourquoi ne nous dit-on rien ? Pourquoi marchons-nous en aveugles ? Pourquoi n'avoir pas confiance en nous... et je cède à mon tour au demi-sommeil haché que dorment mes camarades...

* * *

Voilà longtemps que nous sommes arrêtés... Où pouvons-nous bien être ?... Le ciel blanchit... Un peu de jour éclaire notre prison et des têtes émergent de l'ombre. « Où qu'on est ? » — « Qu'est-ce qu'on fait ? » — « J'en peux plus ; mes pieds gonflent !... » — « Regarde où qu'on est Paris-Midi », et Mikelidi penche sa longue barbe blonde par le volet à coulisse et crie : « C'est Troyes ! ». Un convoi d'artillerie vient stopper à nos côtés. On se parle de train à train : « De quel corps que vous êtes les gars ? » — « Du neuvième... » — « Où c'est que vous allez ? » — « On sait pas ; et vous ?... » — « On sait pas non plus... »

Nous repartons une fois encore ; nous roulons lentement à petits tours de roues au milieu de la Champagne monotone ; et puis après des heurts, des hésitations, un ralentissement progressif de pendule, nous nous arrêtons quelque part dans une tranchée longue et haute. Le canon gronde à notre droite ; une heure passe, la chaleur nous étouffe dans le four des wagons ; un à un les hommes descendent, sautent les fils des signaux et s'installent sur le talus. Le soleil commence à baisser ; les heures coulent et c'est toujours la même attente vaine. Des hommes grimpent la pente de la tranchée et malgré les ordres s'égayent dans la campagne en quête de vivres et de « boire » ; d'autres jouent, se battent comme des enfants ; d'autres attendent muets, mélancoliques. Lemercier dont les yeux regardent en dedans, soupire un peu et me dit : « Ça va mal, ça sent la pagaye » ; et pour la première fois depuis le départ un doute m'effleure une inquiétude m'étreint et durant un instant j'ai peur.

LE VOYAGE

I. *Le jour.*

Je m'éveille... Nous roulons depuis quatorze heures dans notre nouveau wagon... Il fait grand jour.

Je décroche la musette pendue au filet et qui me servit d'oreiller cette nuit ; de ma manche, j'essuie la buée dont la chaleur de nos dix corps enduisit les vitres de la vieille voiture, et, à travers les stries humides, je reconnais Saint-Cyr, ses voies de garages, et ses innombrables wagons parqués.

Lent démarrage... A notre gauche un champ d'aviation, puis des petites maisons coquettes ; de la verdure ; Noisy-le-Roi ; la Forêt de Marly. Mareil passe lentement... Saint-Germain. Long arrêt. On boit. Les hommes flânent sur le quai. On repart... Toujours des arbres... Ah ! voici la Seine... Son eau bienheureuse a reflété Paris ; l'allons-nous voir ?...

. . . . . .

Le supplice de Tantale commence... A droite, vers l'horizon, proche et lointaine à la fois, la Ville s'étend sous la lumière dorée de septembre. Au-dessus d'elle, repères mobiles, le Sacré-Cœur et la Tour se déplacent, et, d'abord, s'écartent lentement l'un de l'autre ; la voie qui va du sud au nord, puis au nord-est, puis à l'est, tourne en une courbe régulière ; le wagon penche presque toujours à droite, et, quoiqu'ils en aient, pousse les hommes vers *elle*.

Tous la regardent. Dans chaque compartiment, dix paires d'yeux cherchent à voir par l'étroite portière. Tous se pressent, muets. Pour ceux qui jamais

ne l'aperçurent, elle a l'attrait d'une immense énigme éclatante ; en ceux dont elle contint la vie, elle fait naître une émotion profonde, bienfaisante et douloureuse à la fois.

Des Parisiens la montrent aux provinciaux avec orgueil. Ernest Herbin, grisé de joie, le regard vissé sur la masse des maisons, lui crie comme à une amie : « Eh ! Pantruche ! C'est moi ! Nénesse ! », et personne ne songe à rire.

Nous sommes là, un millier, dont les yeux agrandis contemplent. Les yeux picards et flamands s'étonnent et admirent les vagues innombrables des toits luisants ; les yeux champenois, plus avertis, reconnaissent et s'amusent ; les yeux parisiens brillent, s'émeuvent et s'attristent... Je te comprends bien, toi, mon voisin muet dont le regard s'attache âprement sur la Basilique. J'entends le battement de ton cœur attendri et le souffle des pensées haletantes qui passent derrière ton front plissé... Tu te dis : « C'est là que je suis né ; c'est là que j'ai vécu ; c'est là que sont les miens... Au flanc de la colline, vers les longs escaliers, une rue monte toute raide, dont les cochers redoutent le pavé glissant. Elle est triste, je le sais. Ses hautes baraques, grises, sales, sont des boîtes où l'on vit entassés et misérables, où l'on entend les gens soupirer d'un étage à l'autre... Mais c'est là que je rentrais le soir.

Les soirs d'été, quand le jour s'atténuait un peu, les enfants jouaient devant la porte et me grimpaient aux jambes dès qu'ils m'apercevaient. Et le hasard m'approche d'eux à les frôler ; et, tandis qu'ils l'ignorent, tout mon cœur m'emporte vers la rue montante et ma maison et mon bonheur passé. »

***

Le train va vers l'est, décrivant lentement son immense courbe, et la Tour et la Butte se déplaçant à l'horizon l'une par rapport à l'autre nous donnent l'impression que nous sommes immobiles tandis que la Ville tourne sur elle-même pour nous voir plus longtemps et se faire mieux voir.

Blonde de soleil, elle paraît plus précieuse de tout le risque qu'elle vient de courir. Source de vie nerveuse et forte vers laquelle l'ennemi s'est rué, elle semble plus belle et plus chère d'avoir failli mourir. Pierres baignées d'un air subtil, milliers d'êtres qui animez ce décor, qui souffrez, attendez et espérez en nous, rues, livres, choses innombrables que les siècles ont imprégnées de notre esprit et faites nôtres, nous savons notre devoir et que nous sommes comptables de votre salut.

La ville si humaine est calme dans l'air doux du dimanche. Sa beauté vient à nous teinte de lumière chaude. Aux stations, le long des voies, aux barrières

et sur les ponts, une foule endimanchée mais frissonnante nous jette son merci ; les enfants tendent les bras vers nous ; des femmes émues nous regardent, agitent un mouchoir, une écharpe, des hommes se découvrent ; et nous, en hâte, lançons par la portière, dans les gares, des cartes griffonnées pour ceux que nous aimons, qui furent là si près de nous, et dont maintenant chaque tour de roue nous éloigne... Le soleil descend à l'horizon ; les teintes du ciel s'adoucissent, s'attendrissent et semblent un dernier sourire de la Ville à ceux qui vont mourir pour elle.

II. *Le soir.*

Noisy-le-Sec. Long arrêt sur une voie de garage, près d'un talus, au milieu de sales odeurs ; des boîtes de conserves brillent dans l'herbe de tout leur fer-blanc.

Nous décidons de dîner ; on ouvre du « singe » ; le « Chti-mi » fournit de l'huile, Herbin du vinaigre, Maillard des oignons qu'on coupe menu ; on mêle tout cela dans une gamelle ; on distribue les parts ; on mange, mais du bout des lèvres.

Attente nouvelle... Attendre... Il faut attendre toujours et pour tout. Contrainte odieuse à laquelle je n'ai pu jusqu'ici me plier complètement. Nous sommes si peu de chose que nous ne valons même pas un ordre. On ne nous dit pas : « Attendez, une

heure, deux heures ». Mais on nous laisse là, sans autres formes ; on nous y laisserait aussi bien un jour, deux jours... Des hommes ! — Cela compte si peu...

Démarrage lent... Arrêt en gare de Noisy. Immédiatement un vol de nouvelles étranges s'abat sur nous : « Les Allemands battus... Trois corps d'armée encerclés... Soixante trains de prisonniers sont annoncés et vont passer d'un instant à l'autre. » Mais nous apercevons les tramways jaunes qui vont à l'Opéra... Tentation... En rusant pour ne pas être vus, nous glissons vers la sortie... Nous y touchons, et le clairon, à la même minute, sonne l'embarquement.

Sifflement et départ. Imprécations et menaces des soldats qui confièrent leurs bidons à des enfants qui ne reviennent pas... Jurons, appels désespérés aux petits qui courent de toutes leurs jambes vers le train qui s'éloigne... Un pont, puis encore et toujours des talus, des barrières, des maisonnettes gaiement peintes, des poteaux télégraphiques et la guirlande perpétuelle des fils, et les heureux qui vont paisiblement vers le repas du soir.

. . . . . .

Rosny. Nogent. La Marne où nous venions canoter autrefois. Long viaduc courbe... Notre allure s'accélère... Voici la nuit.

III. *La nuit.*

Elle couvre toute la campagne. — Dans le wagon, sous la clarté fumeuse de la lampe à huile, accotés aux parois, aux épaules voisines, les jambes allongées, emmêlées ou ramenées sous eux, les hommes dorment d'un sommeil lourd.

Quelle vision terrible que celle de ces masques alignés. Les uns ronflent la tête haute, renversée contre le capitonnage du vieux wagon de seconde ; la lumière tombe en plein sur leurs paupières closes, sur leur front, leur nez, sur leurs pommettes qui paraissent luisantes près du trou d'ombre de la bouche ; d'autres penchent en avant leurs faces plaquées d'énormes taches de nuit et l'énigme de ces figures aux traits tirés en paraît plus douloureuse...

De ces dix êtres, qui va mourir ?... De ceux qui sont marqués, qui mourra le premier ? Quels seront les blessés ? Que seront leurs souffrances ?... Notre sort est déjà réglé... Je sens que rien ne le modifiera ; tous efforts et précautions demeureront également vains, car nous avons été pesés; et, passant à travers la grille de mes cils pesants, mon regard incertain glisse sur les joues des dormeurs et guette la lueur furtive qui lui révélera les sacrifiés.

L'APPROCHE

Une clarté rose sous un grand hall vide. C'est

Troyes... Nous refermons les yeux et le train rentre dans la nuit. Les heures s'égrènent... Une lueur fade sous un grand ciel terne. C'est un jour d'automne triste qui pointe à travers les arbres... Nous suivons la vallée de la Marne au fond plat, frôlons le Bassigny, le Barrois, courons les teintes roussâtres de la zone du fer qui va de Joinville à Saint-Dizier ; la verdure jamais lasse encadre la belle rivière qui frissonne au vent du matin, mais les feuilles et l'eau, sans la lumière, sont impuissantes à créer la joie ; le vert des feuilles est devenu gris sombre, le bleu d'acier de l'eau est noir et glauque, et plus fermé que nos cœurs taciturnes. Chacun s'isole en lui-même et descend lentement dans son âme couleur du temps...

Tristesse grise qui nous enveloppe et nous éteint comme elle éteint les feuilles et l'eau scintillante, tristesse insidieuse, irrésistible parce que sans prise, tristesse faite de mille riens et de lentes douleurs : de la pluie éparse dans l'air, de la belle vision d'hier, des souvenirs d'autrefois, des fatigues de la nuit, de l'approche du combat et de la mort.

Tristesse calme. Pas de fièvre. Pas d'enthousiasme fou comme deux mois plus tôt, mais un apaisement plus magnifique encore. Nous savons maintenant ce que c'est que la guerre et qu'on y voit autre chose que de belles charges et de grands ex-

ploits. Nous devinons une guerre mécanique, redoutable, monotone, et sinistre, qui nous abaisse dans notre chair, mais doit exalter notre esprit.

Pour vaincre, il faut accumuler les moyens de puissance, mais aussi, croire, se battre avec foi, sans espoir pour soi-même, et songer que les forces mises en œuvre sont si grandes que les souffrances et la vie d'un homme comptent autant dans la lutte actuelle, que la vie d'une fourmi dans la marche des astres.

Et cependant le jour passe et nous allons droit au nord, et nous entrons dans la zone de guerre. Voici le bord extrême jusqu'où le flot d'invasion monta ; voici les premiers trous d'obus dans les champs et les premières tombes ; voici des longues pistes d'herbe foulée sortant des boqueteaux ; voici des clôtures arrachées et des granges détruites ; et l'on parle et l'on s'anime.

Lentement, nous passons sur des ponts qui sautèrent et sont à peine rétablis ; à nos côtés des longs fils électriques emmêlés pendent à leurs poteaux brisés ; aux arrêts qui se multiplient nous entendons le canon, puis, après Sainte-Menehould, les feux de mitrailleuses, et notre tristesse s'envole... Tout intéresse maintenant, et la longue file des trains devant le tunnel des Islettes éventré, et les alpins qui nous précèdent, et les ornières fraîches des lourds

canons allemands, et Clermont-en Argonne, carcasse noircie, et Verdun, ses tranchées, ses vallées barrée de clayonnages et le soir qui tombe sur les Hauts-de-Meuse, noirs d'encre, tandis que les rayons des projecteurs fendent l'espace et que la canonnade secoue les bois retentissants.

L'ARRIVÉE

Vers sept heures, nous débarquons à Villers-Benoitevaux, petite gare de la ligne Verdun-Lérouville, nous faisons le café, nous dinons en hâte d'une tranche de boule trempée dans le quart et à la nuit close, nous partons vers l'Est.

Dans un long charriot à foin, on a entassé des sacs de malades ; des éclopés ont été hissés sur les sacs ; avec quelques camarades, je garde cette voiture qui, derrière le bataillon, va au pas incertain d'un cheval endormi à moitié. Une vague clarté éparse dans le ciel immense clouté d'étoiles annonce la lune prochaine ; des bandes de brume, légères et laiteuses, flottent sur la Meuse au ras de l'eau ; de petites vagues viennent battre les piles écroulées du pont ; tout est calme dans la vallée largement ouverte ; la route sonne sous le pied, ferme et dure, et, par instant, quelques projecteurs balancent dans le ciel leur gerbe hésitante. Le canon tonne devant nous et dans les bois à notre gauche.

Les hommes marchent en silence, écrasés un peu par l'indicible beauté de l'heure, par la grandeur imprécise de leur tâche qu'ils perçoivent confusément, par l'inquiétude et l'attrait que font toujours naître dans l'esprit l'annonce d'une besogne nouvelle. Qu'ils forment un étrange assemblage ! Jeunes gens de l'active et réservistes, Parisiens et paysans, gens de l'Aisne et de la Marne, ouvriers du 18e arrondissement, coiffeurs, tailleurs, quincaillers, clercs de notaire, intellectuels, hommes de peine ou camelots, ont été fondus peu à peu en un corps solide...

« On va dans les bois ! » me dit à voix basse mon ami Herbin, le cuistot, en remontant son sac d'un bref coup d'épaule... « On va dans les bois !... Sale boulot !... Faudra se tenir peinard : ... pas fumer, pas parler, pas rigoler, pas roupiller, sans ça : « Bing ! Bing ! » — T'y vois pas à cinquante mètres en plein jour ! T'as rien à bouffer. Tu reçois des marrons sur la gueule et c'est macache pour savoir d'où que c'est qui t'viennent... Sale boulot que j'te dis. — Heureusement qu'on est ensemble ! » Et tous d'approuver, Rigollet, le Châlonnais subtil, et Caron, et Coutellier, mon bon et brave camarade, et Chaumette l'adjudant, et Froment, et Aurillac postier et sergent sans peur, et Batier et Lorenzo, et Thévenier et Plubel le gai sergent , et Langinier, et Jour-

naux, et Gricourt le patrouilleur, et les autres que je tutoie sans savoir leurs noms.

Nous approchons d'un village. C'est Rupt-en-Woevre. Une lanterne rouge signale le poste de secours ; des sentinelles veillent aux barricades d'entrée et de sortie ; un régiment au repos dort dans les granges et les greniers. Nous marchons toujours et Herbin qui suit son idée reprend entre ses dents : « Sale boulot !... Demain, mon poteau, tu m'écriras une babillarde pour ma poule et puis une autre pour ma frangine... Pas fière, ma frangine !... C'est pas parce qu'elle roule en auto et que j'suis plombier-zingueur qu'elle m'oublie... J'te ferai faire sa connaissance quand on reviendra... Elle m'a envoyé un louis, mais à quoi qu'ça servira ?... Rien à faire dans les bois... Que t'aies de l'argent ou que t'en aies pas, c'est kif-kif... Tu peux te mettre la tringle pour acheter à bouffer... » — Herbin, mon vieux cuistot, comme tu dis vrai. C'en est fini maintenant des différences de fortune qui séparent les hommes. Rien ne comptera plus dans ces bois sanglants que leur valeur propre, leur habileté, leur force, leur courage et leur chance ; l'amitié vaudra plus que tous les trésors du monde et je n'oublie pas que tu m'as dit un jour : « Où tu iras, j'irai ».

La route monte. Le sac s'alourdit. A gauche

dorment des bivouacs d'artillerie. On entend des chevaux baisser et relever la tête ; des feux achèvent de mourir ; la flamme d'une bougie filtre à travers une hutte de feuillage. Nous croisons des cavaliers porteurs d'ordres, des gendarmes en patrouille, des convois de ravitaillement, des caissons de munitions ; une auto aux phares puissants fait reluire au passage nos boutons, nos baïonnettes et nos yeux ; un cycliste, ombre légère, muette et rapide nous dépasse et fond dans la nuit ; de hauts artilleurs semblent dormir à cheval, drapés dans leur ample manteau noir. Nous buttons par instant dans de larges ornières ouvertes par les charrois incessants et dont les dernières nuits sèches et froides ont durci et gercé les lèvres ; et, soudain, au haut de la côte, paraît un cortège plus lent : Une fourragère aux roues grinçantes descend la route ; sur la paille gisent des corps meurtris et derrière elle, avec effort, s'avance une troupe de malades, d'éclopés, de blessés capables de marcher. Ils sont une quinzaine et passent lentement, sans un mot, les vêtements déchirés, couverts de boue séchée ; leur ombre s'allonge devant eux et l'extrémité du bâton sur lequel ils s'appuient racle et frappe à chaque pas le chemin blême bleui de lune.

***

Les bois se rapprochent de nous. De toutes

parts, leur masse sombre dévalle vers la route. Notre bataillon prend une voie de traverse et gagne une vaste ferme dont les masses confuses s'estompent en contre-bas. C'est Amblonville, où nous couchons.

Avant la guerre un Allemand vivait ici. Quelques années plus tôt il avait acheté ce grand domaine, au prix fort, sans marchander. Ne regardant pas à la dépense, il fit venir d'Allemagne un bon matériel de culture : il savait mettre le sol en valeur ; son train était l'un des plus importants de la région.

On considéra tout d'abord avec étonnement et défiance l'étranger qui venait s'enfouir dans ce coin perdu des Hauts-de-Meuse ; on jasa ; il laissa dire ; on se tut. Il était poli et aimait la promenade. On le voyait souvent arpenter les bois, suivre les petits sentiers non portés sur la carte, visiter les carrières, courir les « raccourcis », et, peu de temps avant la déclaration de guerre, plantant là sa ferme, ses machines, son bétail, il disparut... Et depuis que nous nous battons autour d'Amblonville nous n'usons ni des routes ni des chemins pour nous déplacer en présence de l'ennemi ; nous suivons en file indienne de petits sentiers perdus connus des seuls gens du pays, et par un singulier hasard ces petits sentiers sont arrosés de mitraille allemande et les arbustes qui les bordent se dressent de place en

place, squelettiques et blancs, dépouillés par le souffle terrible des obus de leur écorce et de leurs feuilles.

Notre section gagne une grange dont une « marmite » éventra le toit... On s'étend sur la paille, tout équipé. La nuit est si froide que nous nous tassons les uns contre les autres, grelottant. Le bruit du canon éclate. La fusillade claque sous les bois. Des hommes transis se lèvent et font les cent pas devant la grange pour essayer de se réchauffer. La tête sur le sac, je sommeille jusqu'au petit jour. Je m'éveille engourdi ; je vais jusqu'au seuil de la porte ; des cuisiniers allument leurs feux ; des corvées descendent au ruisseau chercher l'eau du café ; des groupes se forment autour des flambées ; des mains glacées se tendent vers les flammes fumeuses ; des teintes rouges fugitives passent et dansent au gré du vent sur les faces tirées qui émergent de l'ombre... Le jour paraît, très pâle, très clair, et comme je regarde vers le ruisseau j'aperçois deux tombes et deux petites croix de bois qui se découpent nettement sur la gelée blanche de la prairie (1).

EN SECONDE LIGNE

Mouilly. Le village s'étend sur le flanc nord de

(1) Les noms des deux morts sont inscrits au crayon sur la branche droite de la croix ; l'un fut soldat au 106e, l'autre au 54e d'infanterie.

la vallée criblée de trous d'obus. A droite, à gauche, des bois escaladent les pentes, et comme le ruisseau tourne, devant nous, derrière nous, des bois encore bouchent l'horizon.

La troupe des maisons s'aligne au bord de la route. Beaucoup sont vides. Plus d'une a été crevée par les projectiles lourds de l'ennemi. Les fenêtres, les portes arrachées ont servi à chauffer la soupe et le café et par les ouvertures béantes on voit la literie éparse à terre.

Quelques vieux sont restés, qui se chauffent au soleil sur le pas de leur porte. Rien n'a pu les décider au départ, ni la ruine, ni le mal, ni la mort. Leurs yeux déserts nous regardent sans nous voir. Immobiles, la main sur leur bâton noueux, ils semblent faire corps avec leur maison qu'ils n'ont peut-être jamais quittée. Je serais plus étonné de voir la Vierge blanche de chaux qui niche dans le mur relever sa robe et son manteau bleu et descendre de son piédestal, que de voir ces vieux abandonner la chambre où leurs pères se sont endormis de l'éternel sommeil.

. . . . . .

« Cachez-vous ! ».

Au commandement bref nous nous sommes blottis dans la haie qui borde la route au sortir du village. Là-bas, à l'est, au dessus de la crête verte em-

panachée de hautes colonnes de fumée noire, un ballon allemand a paru. La « saucisse » captive au bout de son fil semble immobile dans l'air, mais, curieuse, elle se hausse peu à peu. Qu'un observavateur nous aperçoive dans ses jumelles puissantes et nous signale par téléphone aux batteries lourdes, nous serons vite « arrosés ».

Nous attendons... Le danger passe... Une heure après nous sommes sous bois.

Soupe. Repos. Dans l'après-midi nous partons vers les tranchées de première ligne, l'un derrière l'autre, en une interminable colonne. Les obus tombent à nos côtés en cassant des branches. Nos pièces tirent près de nous sans que nous puissions les voir. Nous arrivons au front. La relève s'opère à moins de deux cents mètres de l'ennemi. La forêt est épaisse. Nous nous terrons dans la tranchée, étroit sillon de quatre-vingts centimètres ouvert dans le sol pierreux...

L'ATTAQUE DE NUIT

Il est neuf heures. Une nuit épaisse nous entoure et la lune ne paraîtra que dans une heure. Les cuisiniers, se glissant dans les ténèbres du bois, nous ont apporté le riz au gras, les biftecks presque crus et le café, le « jus » qu'on aime à boire en se chauffant les doigts aux parois du quart. Les

sentinelles sont à leur poste, derrière les arbres. Un homme sur deux veille dans la tranchée sous le couvert du toit de feuilles. Quelques corvées cheminent avec précaution sans faire craquer les branches mortes.

Tout est calme ; nos ennemis doivent attendre et veiller comme nous. La nuit sera paisible.

« Essaye de dormir, » m'a dit Rigollet dont c'est le tour de veille ; et je m'assieds au fond de la tranchée, les genoux au menton, le sac au dos, le fusil au bras droit.

Presque aussitôt, je m'assoupis. Voilà plus de vingt-quatre heures que pareille aubaine ne m'est advenue... Les délicats prétendront qu'il est inconfortable de dormir recroquevillé en momie péruvienne, qu'il est gênant de sentir les cartouchières gonflées vous entrer dans les cuisses... mais ne les croyez pas, car rien à la guerre ne vaut un somme à l'abri...

On m'a touché le bras. Je m'éveille. Rigollet se penche vers moi et me dit en étendant la main vers l'ennemi : « Mon vieux, ça grouille par là. » J'écoute. Un, deux craquements frappent mon oreille affinée par la vie sylvestre. Est-ce un lièvre qui passe ou des branches qui tombent ? J'essaye de voir, mais il fait aussi noir que dans un four. On ne distingue rien à deux mètres ; nous n'avons débroussaille

devant nos tranchées que jusqu'à trente mètres et, plus loin, c'est la forêt et le fourré. Je rassure le veilleur ; je me réinstalle ; je ferme l'œil ; je m'assoupis...

Nouvel appel. — « Je te dis qu'ça grouille ! Sûr qu'ils préparent quelque chose... Tiens... T'entends ?... V'là un flingue qu'a touché une poignée de baïonnette. » — Ah ! mais il a raison, le camarade Cette fois je perçois un faible grouillement dans l'ombre redoutable. C'est comme un immense et vague murmure anonyme, fait de frôlements de bottes sur le sol, de frôlements de coudes, de frôlements de feuilles, de frôlements de drap, de petits chocs d'armes, de mots étouffés, des respirations contenues, d'ordres donnés d'une voix ouatée... « Il y a quelque chose, dis-je à Rigollet. Réveille le chef ».

***

« Clac... » un coup de Lebel éclate assez loin sur notre gauche et résonne sous les arbres. Une de nos sentinelles a vu. — « Clac... Clac... » Nouvelles détonations de Lebel toujours à gauche. — Un long silence et brusquement une terrible fusillade se déclenche. La gauche est attaquée. Les sentinelles rentrent ; chacun saute à son poste de combat. Le sergent-major qui commande notre tranchée donne

l'ordre de vérifier l'approvisionnement. Le crépitement du tir et la lueur des salves se rapprochent de plus en plus à gauche, comme une rampe de gaz qu'on allume. La fusillade commence à droite. L'artillerie s'en mêle. Les obus passent en rafales au-dessus de nos têtes et éclatent à cent mètres de nous. Fusées, bombes éclairantes. La nuit est plus dense que jamais. Herbin et moi nous échangeons nos impressions : je lui dis sur le ton le plus aimable : « Charmante soirée, chère madame ». — Il me répond par cette insidieuse question : « Penses-tu qu'on aura la guerre ? »

Jusqu'alors je n'avais pas eu peur et, dans le fond de mon cœur, j'en tirais quelque suffisance. Mais la soudaineté, l'inconnu redoutable de cette attaque de nuit me surprennent. Se battre le jour, même contre un ennemi qu'on ne voit pas, est aisément supportable ; mais il faut une rare maîtrise de ses nerfs pour attendre de sang-froid, dans la nuit totale, un ennemi dont on ignore et la force et le nombre et l'emplacement. Sont-ils dans leurs tranchées ? Sont-ils à vingt mètres ou à cent ? — Qui peut le dire ? — Vont-ils surgir brusquement contre notre seul fil de fer, ou rampent-ils encore derrière les buissons ? Attaquent-ils de front, de face, ou essayeront-ils de nous tourner par la gauche ? La gauche tiendra-t-elle ou serons-nous pris à revers ?

— Ces questions se posent toutes ensemble à l'esprit inquiet. Un vent d'angoisse passe sur nous pendant que les balles sifflent à nos oreilles et soudain, bien que mon cerveau soit resté très lucide et relativement calme, bien que, froidement, je calcule l'échec presque certain de cette attaque, mes nerfs trop tendus secouent mon corps vaincu, mes dents claquent, mes jambes, mon torse, mes bras, mes mains, mes doigts tremblent d'un long tremblement régulier ; ma volonté concentrée ne peut venir à bout de ma carcasse rebelle, et, en approvisionnant de cartouches le magasin de mon fusil, j'enraye l'arme.

. . . . . .

C'est trop bête !... Je vais donc me trouver désarmé en pleine attaque et ces brutes auront ma peau sans bataille !... Le choc de ce danger suprême, l'imminence du ridicule réussissent là où toute ma volonté tendue s'était affaissée, impuissante. Les ondes nerveuses qui secouaient mon corps cessent d'un coup ; en trente secondes ma main sûre désenraye mon fusil ; la cartouche saute dans l'auget ; l'auget bondit ; la culasse mobile, libérée, lance la cartouche dans le canon, et j'épaule...

Il était temps... Le son rauque du clairon allemand monte jusqu'à nous ; on entend des cris, des appels, des bruits de pas lourds noyés dans le déchi-

rement de notre feu de salve... « Feu de trois cartouches !... » « Feu de huit cartouches !... » — « Feu à volonté !... » et je tire avec frénésie, devant moi au jugé, sans rien voir ; les canons des fusils sont brûlants ; l'air est lourd et chaud de poudre explosée ; et je tire encore, pris d'une sorte d'ivresse et de rage contre ma faiblesse de tout à l'heure...

***

Ils sont tombés ou ont fui. La fusillade peu à peu s'est éteinte. La lune se lève lentement et baigne le ciel et la terre. Un silence de mort pèse sur la forêt glacée de lumière. Un vent peureux agite les feuilles blanches, argentées ou noir d'encre. La lente clarté froide coule de branche en branche jusqu'au sol, vernit les troncs humides de rosée, glisse insensiblement au fond de la tranchée tandis que l'astre monte.

Sac au dos, appuyé contre le bord de la fosse, les mains jointes sur la grenadière du fusil, le menton appuyé sur les mains, j'attends l'attaque prochaine. Mes yeux machinalement regardent devant eux et s'étonnent des points lumineux qui tachent à hauteur de ma poitrine l'ombre du remblai... Des balles ont traversé ce rempart humide, y ont creusé de petits tunnels et la clarté lunaire découpe leur forme orciulaire sur l'écran sombre de la terre tassée.

Mes yeux s'hypnotisent sur ces taches claires. Comme la coupure est nette. Par quel miracle ai-je échappé tandis que Rigollet, mon pauvre voisin, gît la tempe trouée ? Et mon esprit s'égare au gré de ces points lumineux qui l'entraînent. Les associations d'idées s'organisent involontairement ; les souvenirs s'accrochent ; je me revois enfant, porteur de livres, revenant de la classe, le sac au dos, et m'attardant à forer des tunnels dans les tas de sable de la rue. Mon plumier était ma perforatrice. La pluie en rendant le sable compact facilitait mon jeu sur les trottoirs luisants.

Mes yeux, à rôder dans le rêve de ma jeunesse, ont oublié la lumière coupante de cette lune de Lorraine. Je ne vois plus, mais par un étrange dédoublement mes oreilles veillent attentives.

Harassés, les voisins s'endorment debout, les mains crispées sur le fusil. L'un respire longuement ; l'autre murmure un mot, un nom ; une branche à demi coupée par les balles craque et tombe sous un souffle d'air ; quelques grains de sable s'éboulent dans le fond de la tranchée ; une chaînette de gamelle tinte ; un genou d'arthritique craque ; une capote frôle la terre ; une plainte étouffée de blessé traîne basse et douloureuse ; le silence entre temps est si grand que sa vibration emplit mon oreille et que je m'imagine entendre glisser la lune sur les

feuilles... Tout paraît mort après l'effroyable vacarme. Je tombe à l'engourdissement, au sommeil, à l'oubli... quand soudain, dans ce silence écrasant et glacé, éclate un chant triomphal. Un rossignol, au-dessus de nos têtes, lance ses trilles à pleine gorge. Elles montent et descendent, chaudes et prenantes, invraisemblables en ce lieu, à cette heure. Des hommes tressaillent, se dressent, ouvrent leurs yeux noyés, écoutent, stupides, tandis qu'ahuri comme eux par cette fantastique sérénade, je ne puis que leur dire à voix basse : « Il est fou ».

EN SENTINELLE

1er *octobre.*

Debout ! — Voici mon heure de garde. Je sors lentement de la tranchée et rampe vers l'arbre où Coutellier m'attend. J'approche sans bruit. A voix basse, nous parlons un instant dans l'ombre du chêne :

— Rien de neuf ?

— Non ; mais ils travaillent toujours, car, malgré leurs précautions, on entend le choc des pioches sur les cailloux.

J'écoute. Le bruit des pics frappe mon oreille : ils doivent amorcer une sape.

— On a donné du cric, dis-je à Coutellier, le

tien est dans mon quart, tu le demanderas à Moulin.

Nous nous serrons la main ; il part en rampant comme je suis venu et s'efface dans les feuilles et la nuit... Je reste seul.

Brève inspection circulaire... La nuit est sombre. Bien que les yeux soient faits au guet dans l'ombre, on voit mal. Le bois descend devant moi en pente douce. Une fois encore l'œil servira moins que l'oreille... Tiens ! le bruit des pioches cesse ; ils en ont assez pour ce soir... Le silence est complet... De longues minutes passent. Une toux brève et contenue filtre, amortie, entre les phalanges d'une main prudente : la sentinelle allemande qui me fait face a froid... A nouveau, le silence règne.

Heure merveilleuse... Les sensations que j'éprouve sont d'une richesse et d'une force intraduisibles. Je ne suis qu'un « homme », donc une pauvre cellule d'un organisme immense. qui, peut-être, dans l'instant d'après, sera morte. Un camarade viendra bientôt prendre ma place, et s'il me voit étendu au pied du chêne, il dira seulement : « Pauvre vieux ! » et pensera à autre chose. Que mon corps le gêne, il le poussera un peu de côté et continuera sa faction, comme j'ai fait moi-même en pareille occurence. Mais si je ne compte pas plus qu'une goutte d'eau dans cette mer d'hommes dont les

vagues déferlent et se brisent l'une l'autre, je ressens cependant de toute mon âme la grandeur surhumaine de ma tâche nocturne... Je suis la première poitrine que l'ennemi trouvera devant lui s'il avance, Derrière moi, comptant sur moi, mes camarades sommeillent ; derrière eux, comptant sur nous, les troupes de seconde ligne reposent dans les bois ; derrière elles, comptant sur elles, les réserves goûtent le calme des granges ; plus loin encore, des régiments sont au repos qui veillèrent les nuits précédentes, et, par delà l' « arrière », par delà la zone ardente des armées, toute la France dort. Dans le bois de la Marche de Lorraine, je suis la sentinelle qui garde le sol, qui garde ses frères ; mais par une « grâce » spéciale, par une illusion délicieuse et dont je souris, j'ai le sentiment d'être la pointe extrême de l'esprit, l'avant-garde de l'antique, tenace et féconde vie latine qui, voilà deux mille ans, pénétra profondément les âmes et la terre pour lesquelles je me bats... Pendant une heure, je vais être la première âme française que la machine à penser allemande trouvera devant elle. Derrière moi, comptant sur moi, mes élèves que j'ai formés, mes amis qui pensent, sentent, croient, espèrent comme moi, et derrière eux, comptant sur nous, la foule pensive et lointaine de tous les grands morts qui, par leurs œuvres et leurs actes, pétrirent nos yeux

et nos oreilles, modelèrent notre goût, notre cœur. notre esprit... Un souffle de vent s'élève et passe; les branches s'agitent faiblement ; un léger froissement trouble le silence ; des feuilles tombent, et minute à minute l'heure s'effeuille, heure précieuse tissée de grandeur et d'orgueil, heure de joie totale, noble et puissante.

Des coups de feu éclatent... On tire sur nous. J'entends un long cri. J'apprendrai en rentrant que, par hasard, Thévenier a reçu une balle dans le ventre. Il va souffrir et crier jusqu'au jour. Je concentre toute ma force d'attention sur la zone ennemie.

Etrange contradiction. Voilà des gens dont tout me sépare, que je hais, non seulement parce qu'ils nous tuent et que je les tue, mais parce que, entre eux et moi, je sens un abîme moral et la masse énorme et pesante du passé. Leur brutalité foncière, leur grossièreté de parvenus leur insolence d'esprit que je connais si bien me font horreur. Le souvenir me revient de ce carnet de contrôle prussien que j'ai trouvé quand j'étais enfant dans le grenier de notre vieille maison. Que de fois j'ai parcouru cette liste de noms calligraphiés par le feldwebel. Je connaissais l'âge, la classe, les enfants, la religion, la ville, le numéro du fusil de tous ces « Karl », de tous ces « Otto » qui s'étaient installés chez nous. Aujourd'hui, leurs fils sont revenus plus violents

et plus sauvages. Peut-être, parmi ceux qui sont terrés là-bas, s'en trouve-t-il qui achevèrent tel d'entre nous à coups de talon, qui brûlèrent des villes de Belgique et de France toutes peuplées pour moi de souvenirs aimés, qui brûlèrent la maison où vécut mon père, où mourut mon grand-père, où je jouais enfant... Comme dans l'ivresse de la lutte je les tuerais avec une âpre volupté... Mais à cette minute, dans le calme de cette nuit d'automne, j'ai l'impression de les haïr moins violemment qu'au moment de leur ruée d'août. Cette idée s'impose à mon esprit qu'ils vivent la même vie que moi, qu'ils supportent les mêmes souffrances, qu'ils sont braves, que la mort les guette comme elle guette chacun de nous et qu'à plus d'un s'applique la parole du Christ : « Pardonnez-leur, mon Dieu! car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Une vie parallèle quotidienne finit, quoi qu'on en dise, par créer d'invisibles liens ; on en veut moins à l'homme qui a souffert comme vous, en même temps que vous, lorsqu'on se sent plus grand et meilleur que lui... Un bruit léger ; des feuilles s'écartent : c'est la relève ; l'heure s'achève ; heure sereine et sublime, heure précieuse, tissée d'orgueil et de pitié.

LA CORVÉE DE CARTOUCHES

Les hommes ont tiré comme des fous : certains

énergumènes ont brûlé deux cents cartouches en trois quarts d'heure. On a téléphoné du P. C. dès le combat engagé pour demander des munitions ; elles sont arrivées — : « Quatre hommes et l'adjudant aux cartouches !... »

. . . . . .

Je rôde un temps au bord des tranchées en quête d'un sac à distribution. Recherches vaines. J'en remarque un enfin sur le dos d'un « type » qui en use comme d'une pèlerine-couverture. — « Prête-le-moi pour aller aux cartouches ? — Jamais. — Je te le rendrai. — Des fois !... — Comment veux-tu que je ramène mes deux mille cartouches ? — Tiens ; prends-le ; mais rapporte-le. — C'est promis. »

On se rassemble. On part. Il est une heure et demie. La lune cachée par les nuages fait la forêt plus dense et lugubre. L'ombre nous enveloppe si étroitement que nous voyons à peine le chemin que nos pieds foulent. Il monte vers la Tranchée de Calonne, en pente douce, à travers la masse des arbres et du silence.

***

Soudain des balles sifflent et passent, régulières, et derrière nous éclate la voix d'une mitrailleuse. Dans toute sa longueur maintenant, à environ un

mètre du sol, la route est balayée par des balles qui filent avec une régularité machinale, aveugle... Sans souci de savoir si des hommes marchent ou non sur le chemin, elles passent, elles passent...

« Halte-là !... qui-vive ?... », dit une voix étouffée qui monte du sol. — « France !... 106... » On nous reconnaît (1). Nous repartons. Nous hâtons le pas. Nous marchons longtemps. Nous tournons à gauche... C'est la lisière du bois... On entend des voix basses, le bruit de l'air dans les naseaux d'un cheval... Voici le fourgon de la section de munitions d'infanterie ; l'adjudant et le maréchal des logis parlent un instant et, dans l'obscurité, le papier des trousses, les sacs, les mains et les figures plus claires font des taches diffuses.

***

Un homme se charge des fusils, les autres du tas de cartouches, et nous revenons sur nos pas, lentement, courbés sous notre lourde charge... De nouvelles mitrailleuses s'allument de l'autre côté du ravin et balayent le chemin, au hasard...

Que faire ?... S'abriter ?... Mais les camarades attendent les cartouches... Quitter la route pour

(1) L'avant-veille les Allemands ont tenté une surprise, en répondant au « qui-vive » des sentinelles : « Relève du 106, 132, ne tirez pas ! ! »

le bois ?... Pour s'y perdre et décupler notre fatigue... Se hâter ?... A quoi bon...

Une voix alors s'élève en moi et me dit : « Sois calme ; *tu as été pesé*... Quelque effort que tu fasses, tu ne changeras pas ton sort... Cherche plutôt à atteindre au rythme de l'âme paisible, aux battements isochrones du cœur... » — « Tu as été pesé... » Je ne sais quelle bizarre association d'idées a fait renaître en mon esprit la phrase de l'Ancien Testament, mais j'en perçois profondément le sens et me redis à moi-même : « Sois calme. » Pourquoi d'ailleurs avancerais-je plus vite ? Si je me hâte, je recevrai la balle qui allait passer devant moi ; si je m'attarde, je recevrai celle qui serait passée derrière moi et, de toute façon, je m'épuiserai plus tôt... « Sois calme et sans crainte... Pourquoi tremblerais-tu ? La peur te prendrait ta force... Accoutume-toi à ignorer le danger dans la mesure où il n'est pas souhaitable que tu agisses autrement. Le vrai soldat est celui qui s'abrite le mieux quand il est inutile, qui s'abrite le moins quand il se doit totalement ; le vrai chef est celui qui ménage le plus ses hommes, et le moins suivant la nécessité. — Sache attendre. Sache encore oublier à propos la guerre où tu vis ; sache l'appliquer à la « révélation » de ton âme... Quoique tu fasses, ton sang va battre un peu plus vite durant ta promenade nocturne et ces

minutes qui s'écoulent et dont chacune est peut-être la dernière de ton existence sont précieuses infiniment pour toi. Chaque balle qui t'effleure t'éclaire sur toi-même et te montre ta voie, car, à son souffle mortel, les complaisances et les illusions s'envolent ; on voit net quand on va mourir. »

***

Nous sommes arrivés enfin au bord de la tranchée de Gérard. — « Mon capitaine, voilà les cartouches !... ». Elles tombent lourdement sur le sol. Un silence : « Mon capitaine !... Les cartouches ! » Un grognement monte du trou sombre. Une bougie s'allume au creux de la ghitoune qu'une main sortie de l'ombre pose à terre, la tête de Gérard s'estompe à fleur du sol... et, bondissant de la nuit, une balle coupe net la bougie... Juron et rires...

. . . . . .

J'ai rendu le « sac à distributions » à son propriétaire et ai regagné ma tranchée .. Les sentinelles veillent... Quelques hommes écrasés de fatigue dorment tassés... Le bois est noir, mais du côté de l'ennemi, derrière la haute colline, une pâle lueur frange l'horizon et monte imperceptiblement vers le zénith ; la nuit faiblit, mais reste toujours belle ; le ciel et la terre sont d'une indicible et funèbre grandeur, et mon âme, déjà purifiée par les épreuves

de la nuit, attendrie par la splendeur du jour qu'elle pressent, s'ennoblit, s'élargit, et s'élève comme si toute la nature entrait en elle.

LA TOMBE

Nous venons d'enterrer Thévenier. Sa tombe a été creusée un peu en arrière de la tranchée. Un tas de terre, la croix de bois, la signaleront quelque temps à la vue des hommes ; puis le sol se tassera, l'humble croix pourrira, le souvenir même s'estompera et mon pauvre ami se perdra dans la troupe anonyme innombrable des « morts pour la patrie ».

Hier encore nous devisions dans la tranchée silencieuse. C'était un esprit simple et droit, un exact employé aimant sa femme et son petit. Il venait de me lire une lettre où la malheureuse qui l'aimait lui disait son angoisse et ses larmes : « ...Je n'ai que toi ; garde-toi pour nous qui t'attendons... Paul embrasse son papa et demande quand il viendra lui apporter un casque de Prussien... »

Thévenier assis sur son sac tournait vers moi ses yeux humides : « Mon vieux, ça me fout le cafard de penser qu'ils souffrent parce que je ne suis pas là... Pauvre gosse, je ne le ferai plus jamais sauter sur mes genoux, et quant à elle, elle pourra bientôt signer « Veuve Thévenier ». Mais non ! Mais non ! Tu te bourres le crâne... Je t'ai dit cent fois

que nous reviendrions ensemble, comme nous sommes partis. Nous serons boueux, amaigris, blessés, si tu y tiens; nos barbes hirsutes, nos longs cheveux nous défigureront ; mais ta femme t'embrassera tout de même et ton gosse s'écriera en fourrageant dans ta tignasse, sans crainte des poux : « Tiens papa. T'étais donc dans un vrai régiment de poilus ? » — C'est idiot, mais il a souri d'un bon sourire un peu navré et, comme pour achever de le sauver, il faut que je l'amène à me plaindre, je lui dis : « Personne ne m'écrit, à moi » (1).

Humble scène de tranchée, mais scène éternelle qui, depuis des milliers d'années, s'est répétée des millions de fois... Fallait-il donc que je vinsse échouer dans ces fossés boueux pour comprendre la vérité, l'inaltérable beauté de l'Iliade ? L'identité des sentiments est telle que le souvenir homérique s'impose à ma mémoire. La lettre de la pauvre bourgeoise amoureuse n'est qu'une traduction involontaire du discours d'Andromaque à Hector lorsqu'il va combattre sous les murs de la ville assiégée... « Daimonié phtisei se to son menos... » Le texte me revient par bribes : « Garde-toi, ô Hector et crains le divin Achille, crains les Achéens impé-

(1) Le hasard a fait qu'à cette date je n'ai pas encore reçu de lettre depuis mon arrivée au front.

tueux. Que deviendrais-je si tu meurs ? Que deviendra ce petit enfant qui dort, une goutte de lait aux lèvres ? Que deviendrais-je malheureuse ; car tu es pour moi à la fois mon père et ma mère vénérée, et mon frère et plus encore .. » et je vois le geste d'Hector enlevant dans ses bras l'enfant que lui présente la nourrice. Astyanax pleure et s'effraye et le héros le console...

Ce soir quand nous eûmes jeté sur la tombe de l'humble héros mort la dernière pelletée de terre mon cœur m'emporta vers la jeune femme inconnue dont j'avais lu la lettre douloureuse ; une prière me monta aux lèvres à laquelle se mêlait obstinément le souvenir des mères grecques: «Pourquoi es-tu mort, toi qui étais pour moi mon père, et ma mère vénérée, et mon frère, et plus encore ?... »

LA PLUIE

Pluie, boue, froid, insomnie, faim et soif, isolement, balle, obus, voilà nos ennemis rangés par ordre de valeur décroissante.

La pluie, sournoise et lentement cruelle, approche. Je la sens rôder dans l'air : sa robe grise de nuages traîne sur la forêt ; on dirait qu'elle hésite, cherche une place où se poser, joue avec nos craintes.

Un grand silence ; un léger tintement ; c'est elle qui tombe... J'entends son premier bruissement net

sur les feuilles des arbres, sur les feuilles mortes, sur le toit de branchages à demi séchés dont nous avons recouvert nos tranchées... Elle tombe à petit bruit, régulière, faussement timide, comme versée d'une lente inclinaison par une main prudente... Cela ne sera rien.

Une demi-heure plus tard. — A petit bruit, tenacement, les gouttes tombent. Elles ne sont ni plus ni moins nombreuses que tout à l'heure, mais le bruit qu'elles font, en touchant terre, est moins sec, car elles ont progressivement pénétré les feuilles vives, amolli les feuilles mortes, imbibé nos toits de branches. Elles coulent en un long pleur le long des troncs des arbres, avivent leurs couleurs, dégagent les verts et les noirs...

Après une heure. — Maintenant le bruit est plus mou et plus large. La goutte qui tombe perd aussitôt sa forme ; elle s'étale et disparaît, bue à l'instant par le sol et les plantes, que ses sœurs, peu à peu, ont mis en goût. De temps à autre une petite masse d'eau ronde et brillante se détache d'une tige, choit avec la lourdeur d'un plomb, et vient éclater sur une feuille.

Accroupis dans le fond de la tranchée, sous notre toit jaune et vert, nous attendons. Les minutes mouillées passent plus lentement ; l'air est lourd ; nous avons la sensation de respirer avec plus de

peine ; on dirait que la forêt gagne de volume et que, par un étrange enchantement, toutes les choses sont en proie à une sorte de gonflement humide. L'humidité espionne flotte dans l'air qu'elle sature ; le drap de l'uniforme imprégné brin à brin lui cède insensiblement ; la vapeur prépare l'attaque de la pluie, condense sous l'étoffe la chaleur moite du corps, amollit les cuirs, comme elle imprègne la terre.

Après deux heures. — Nous sommes immobiles, inquiets. Notre abri résistera-t-il ?. . Une première goutte filtrant à travers le « toit » tombe sur la visière de mon képi et reste suspendue en partie sur le bord ; autre choc léger à l'épaule ; nouvelle goutte; la capote « préparée » l'absorbe aussitôt. La pluie redouble sous le bois. et c'est l'averse interminable; par moments le vent souffle et secoue les arbres ruisselants qui nous aspergent de gerbes rageuses.

Après trois heures. — Maintenant, il pleut dans la tranchée. De longs filets d'eau qui s'égrènent au bas de leur course, filtrent en des points changeants des branchages coupés... Défendons-nous... Il est presque trop tard... Deux sacs de morts traînent près de moi. Je m'asseois sur l'un, j'ouvre l'autre, je défais toutes ses courroies, l'étale et m en recouvre la tête et les épaules... La même pluie tombe toujours, monotone, sur les hommes muets.

Des obus passent en sifflant ou viennent éclater dans les arbres.

Je frissonne. Je sens comme un doigt froid sur ma chair. C'est l'eau qui pénètre. Je me croyais à 'abri tandis qu'elle ruisselait sur la toile du sac, mais, sournoise, elle venait se rassembler au bout d'une mince courroie qui touchait à mon dos. C'est par là qu'elle a fait brèche. Capote, veste, deux chandails, la chemise, ont été traversés lentement, par traîtrise. Je suis vaincu : toute défense serait vaine... Jetons le sac inutile... « Coutellier, Moulin, sortons de la tranchée sans nous soucier des balles ; démolissons notre abri de feuilles qui s'affaisse et rétablissons-le solidement sur ses quatre supports... »

Après quinze heures. — Il pleut. La nuit froide glace l'eau dont nous sommes revêtus. Les étoffes plaquent aux corps tremblants. Les dents se serrent.

Après vingt-quatre heures. — Il pleut. La canonnade redouble. Je m'étends au fond de la tranchée ; les obus qui tombent sur ses bords éclatent dans l'ombre humide et je m'amuse à suivre de l'œil l'éclaboussure visqueuse de leurs lueurs verdâtres. Je m'endors. Il pleut.

Une longue douleur à la jambe m'éveille. J'abaisse la main... Je suis couché dans l'eau. La tranchée n'est plus qu'un long fossé bourbeux : « Coutellier, Moulin... Voici le jour... Prenons nos pelles, nos

pioches et travaillons ». Nous creusons au milieu de notre « baignoire » un trou profond où l'eau vient en suivant la pente, et disparaît dans le sous-sol moins saturé. Nous piochons et draguons deux heures, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, sous la pluie... Des toux rauques s'élèvent...

Après deux jours. — Il pleut.

LA BALLE

2 octobre.

Je m'ennuie. Les heures, aujourd'hui, s'attardent en chemin. Pour sortir de l'inaction énervante, pour occuper mon esprit, pour « faire quelque chose », je joué à écouter le bruit des balles.

J'allais écrire le « sifflement » des balles, car enfin c'est là le terme propre et il est entendu que la balle siffle, comme le cheval hennit, comme le lion rugit, comme la chèvre bêle, comme la pie jacasse... Mais que le mot est pauvre! Qu'il est pâle et mesquin et rend mal l'extraordinaire richesse de la musique des balles. Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'il n'y a pas deux balles qui chantent de la même sorte, mais les variations de distance, de vitesse, de calibre, de stabilité, de direction, de groupement des projectiles, les variations atmosphériques, l'humidité, la chaleur, le froid, le vent, les variations du « milieu » de la bataille, plaine ou colline, vallon, forêt,

clairière, les variations d'intensité du feu sont telles, qu'elles donnent une gamme de sons aux combinaisons infinies.

La balle part, passe et touche, et voilà cent accords différents.

Très vite, vous distinguez le son du Mannlicher du son du Lebel. La balle S part sèchement, sur un ton pointu ; le cri de la balle D est plus large, plus grave, d'un écho plus nombreux. Aux courtes distances le bruit du coup de fusil et le bruit de la balle dans l'air se confondent ; mais avec l'éloignement les deux bruits se dissocient et s'altèrent et le vent qui change, emporte ou concentre, amoindrit ou renforce les sons.

Et je note au hasard de l'heure les « apparences » suivantes :

Claquement : balles de Mannlicher tirées très près de nous ; le bruit sec perce le tympan et mange le sifflement du projectile .. On dirait d'un coup de fouet lancé à toute volée par un charretier robuste, manieur d'une longue lanière cinglante... Je vois la mèche du fouet blanche assouplie, floconneuse...

Tacquement : une mitrailleuse assez lointaine, tirant coup par coup, lance son « tac-tac... » régulier... Je crois entendre un moteur à ratés, une règle de bois qui frappe sur une table... Le rythme s'accélère et cette fois on moud du café dans un

moulin à manivelle ; les grains bondissent afin d'échapper à l'engrenage du broyeur et l'on n'a pas pris soin de fermer le couvercle de cuivre arrondi.

Ecrasement : un feu de salve éloigné; une mitrailleuse tirant à la cadence de 400; un fracas dont l'écho s'allonge... Des hommes vêtus d'un pantalon flottant de velours à côtes, usé aux poches, le torse nu et rougi, jettent sur les quais pavés de la Seine les poutrelles d'acier et les barres de fer qu'ils débarquent des péniches. Elles tombent les unes sur les autres avec un fracas qui s'évase...

Déchirement : un feu de salve vient d'être tiré à notre gauche par la seconde section de la compagnie: On déchire des milliers de mètres de toile, au même instant ; l'air vibre et le déchirement se prolonge, par à coups, au gré des tireurs attardés.

Eclatement : Pourquoi ces balles éclatent-elles comme des petits obus au-dessus de nous ? Est-ce au contact des arbres ? Sont-ce des balles explosibles comme l'affirment mes voisins ? S'agit-il d'un simple phénomène d'acoustique ?... On a l'impression qu'il faut se garer des éclats.

Ronflement, vrombissement : un groupe de projectiles passe à dix mètres dans les arbres... Bruit de moteur lancé : bruit métallique frôlant qui provoque l'immédiate vision de libellules volant sur l'eau.

Bourdonnement : une salve ennemie passe plus bas, près du sol... C'est un passage d'abeilles rapides et bruyantes.

Sifflement : d'épaisses aiguilles à repriser percent l'air... Les balles rasent le talus de la tranchée.

Miaulement : « Djiaou... ou... ou... ou... » — « Djiaou... ou... ou... ou... ». Une longue plainte modulée sur un ton d'abord très aigu et qui descend en s'apaisant... en s'éloignant... Des balles bavaroises ont ricoché sur les troncs des arbres et chantent au gré de leur déviation.

Bruissement : une nappe de balles lointaines passant de compagnie à travers les feuilles donne la vision immédiate de grands sapins sombres traversés par le vent...

Arrêtons le jeu... Cette musique est mauvaise pour les nerfs : elle est trop éparse, trop permanente, trop aiguë, mais elle a l'étrange vertu de se transposer presque instantanément en visions nettes : elle est riche, colorée, imprévue et précieuse, puisqu'elle distrait une heure.

L'INSOMNIE

2 octobre.

Dormir... Quand pourrai-je goûter pleinement cette joie si rare ? Aurai-je jamais imaginé, jadis,

au cours de ma vie de civilisé, qu'il pût être si difficile de s'étendre et de dormir paisiblement ?

Voilà près d'un mois que je ne me suis déshabillé, ni déchaussé ; je me suis lavé deux fois : dans une fontaine et dans un ruisseau, près d'un cheval mort ; je n'ai jamais approché d'un matelas ; j'ai sommeillé à deux ou trois reprises dans une grange, sur la paille et j'ai passé toutes mes autres nuits sur la terre ou dans la terre.

L'étrange état. On se cache pour dormir et le sommeil est parfois un crime si grand que la mort seule peut l'expier. Ici, harassé, on dort un quart d'heure en fraude, comme à la ville, affamé, on vole un pain d'un sou. On dort debout, à genoux, assis, accroupi et même couché ; on dort au hasard de l'aubaine, le jour ou la nuit, à midi ou le soir ; on dort sur les chemins, dans les taillis, dans les tranchées, dans les arbres, dans la boue ; on dort d'un sommeil haché dont le dormeur paraît s'excuser par une attitude craintive ; on dort instantanément, automatiquement aussitôt allongé parce qu'il est exceptionnel qu'on ait le droit ou l'occasion de dormir. Dans une attaque récente nous avons été contraints de nous coucher pour attendre qu'une accalmie du feu de l'adversaire nous permît de bondir à nouveau, mais après trois minutes tels d'entre nous ronflaient déjà, le nez au sol, car on dort sous

la fusillade comme dans le vent, sous la pluie comme sous les bombes... Le silence seul réveille.

Qu'elles sont rares ces nuits où l'on peut se saoûler d'un sommeil lourd et sans rêves. Je voudrais dormir, sous un toit étanche, tandis que la pluie tombe ; je voudrais dormir vingt heures, inerte, dans du foin épais, doux et chaud.

Au début, l'insomnie exaspéra nos nerfs. Nous fûmes irritables, violents, douloureux, abattus, enthousiastes. Maintenant, les nerfs trop tendus sont comme débandés ; nous glissons peu à peu à une sorte d'état second qui tient du rêve, de la vie ralentie ; nous agissons par habitude, par réflexe, par automatisme ; la discipline d'airain qui nous courbe, l'obéissance passive nous deviennent aisées, car l'esprit est assoupi ; on nous mène un peu comme on mène des enfants dont le cerveau est peu actif, dont la pensée flotte dans une brume vague, dont les sensations, les paroles, les actes n'ont trait qu'à l'organisme... Nous ne sommes pas des hallucinés, mais notre personnalité n'est plus entière ; l'engourdissement du sommeil, au lieu d'être restreint aux heures nocturnes, s'est étendu plus dilué, sur toute l'existence ; une parcelle de notre volonté s'éteint à chaque minute tuée par le poison lent de l'insomnie.

L'ISOLEMENT

3 octobre.

Nous sommes séparés du monde.

Nous sommes isolés dans le temps et dans l'espace. Nous menons une vie « en cercle ». La terre se borne pour nous aux bois que nous défendons, aux tranchées de première, de seconde, de troisième ligne, au village où nous cantonnons, aux chemins, aux sentiers qui vont d'un point à l'autre. La notion de mois et même de semaine nous est devenue étrangère. Qui dira si le jour qui passe est un mercredi ou un dimanche ? Au surplus il importe peu. Nous savons et disons seulement : « Voilà notre premier, notre second jour d'avant-postes, de première, de seconde ligne, de repos. »

Tous, plus ou moins, avons été arrachés à la vie régulière du civilisé. D'un coup nous sommes passés de l'extrême complication à l'extrême simplicité, de l'extrême confort à l'extrême gêne, de l'extrême bien-être physique à l'extrême souffrance, de l'extrême activité morale et spirituelle à l'extrême anéantissement de l'esprit.

Que de fois n'a-t-on pas conté l'aventure du sauvage transporté subitement en pleine vie parisienne : Huron, Ouoloff, Bambara ou Thibétain ? Voici réalisée méthodiquement et en grand l'expérience

inverse. Des Parisiens, des bourgeois, des paysans, des intellectuels, qui n'eurent jamais pour ainsi dire le souci de leur nourriture, de leur sommeil, de leur abri, des hommes habitués à l'extrême perfection du travail, habitués à la puissance de l'argent et au luxe superflu de l'effort physique, des hommes dont beaucoup ne connaissaient des bois que les gazons pelés et les papiers graisseux épars les dimanches soirs de Vincennes à Boulogne, sont brusquement rejetés à dix ou cent mille ans en arrière et doivent vivre une vie d'hommes de l'âge de pierre, mais sans posséder la richesse d'expérience ni l'adaptation de l'ancêtre, ni sa force, ni ses sens.

Ici, c'est l'isolement presque absolu. Le combattant est loin de sa maison, loin de son pays. La vie civilisée correspond à un maximum de relations, de contacts entre les individus, et notre vie sylvestre à un isolement total. Nous étions accoutumés à savoir chaque matin ce qui s'était passé la veille ou dans la nuit à vingt mille kilomètres de nous ; de Paris nous pouvions parler à nos amis de Rome ou de Londres, et nous ignorons maintenant tout ce qui est hors du cadre de notre compagnie. Dans un coin secret de la forêt primitive, à l'abri du vent, du froid, des fauves, des hommes, le préhistorique avait son foyer, sa femme, ses petits qu'il retrouvait chaque soir. Le soldat d'aujourd'hui a

perdu les siens. A la longue, il s'habitue tant bien que mal à cette existence vidée, mais au début et de temps à autre par la suite, une douleur aux dents longues le ronge.

« Que font-ils ? Que fait-elle ? »

Et les muettes tragédies du doute se jouent ; un pli amer se dessine autour de certaines bouches :

« Que fait-elle ? »

***

Les lettres sont nos seuls liens avec le pays et la famille. Elles arrivent au hasard, au bout d'une semaine ou de deux mois ; on les donne au bivouac : à l'arrière, le jour quand les rais de soleil traversent obliquement la fumée bleue des cuisines qui monte droit entre les arbres, le soir quand les flammes rouges craquent, dansent, oscillent, filent et s'amincissent en une fumée noire et jaune, lisse et sinueuse. Mais qu'elles sont rares ! La plupart doivent dormir oubliées, Dieu sait où, et, pour moi, je suis las d'espérer, las d'attendre.

***

Coutellier a reçu un colis. Je me jette sur les journaux déchirés et froissés qui l'enveloppent. J'y lis que Péguy est mort. Je songe à notre amitié, aux heures de causerie vécues ensemble, à son fils que j'aimais à instruire. Je vois brusquement s'allumer

ses yeux derrière son lorgnon ; je vois son front, entends sa voix ; j'imagine ce qu'eût été notre première rencontre, au retour, après la victoire. Et il est mort.

***

Nous sommes non seulement isolés du monde, du pays, de la famille, mais encore du reste de l'armée. J'ignore tout de la guerre J'ignore l'armée à laquelle j'appartiens. J'ignore tout de mon corps, à peu près tout de ma division et de ma brigade, beaucoup de mon régiment, de mon bataillon et même de ma compagnie. Mon groupe est l'escouade c'est par escouade que nous occupons et que nous défendons les tranchées. Mais chacun de nous ne vit guère qu'avec une dizaine, une vingtaine de camarades. Dans les gigantesques armées composées de centaines de milliers de soldats qui luttent dans ces bois, l'homme est aussi isolé que jadis quand il marchait en bande autour d'un totem. Notre isolement paraît presque organisé. On nous a réduits à l'état de cellule guerrière et j'ai l'impression d'une armée émiettée. Nous ne savons rien, pas même le nom du général qui commande notre brigade..; Qu'elles sont loin les armées d'autrefois où le chef jouait un tel rôle. La nature nouvelle de cette guerre rend à l'individu toute sa valeur.

Isolés, nous continuons à mener notre vie circulaire. Chez nos ennemis comme chez nous, sur tout le front, les régiments passent deux jours dans les tranchées, deux jours au repos, deux jours en troisième ligne, deux jours en seconde ligne, deux jours dans les tranchées, deux jours au repos, en troisième ligne... Lorsque j'y songe, je ressens une impression vraiment « infernale ». Ces deux armées qui se meuvent circulairement et tangentiellement m'apparaissent comme deux gigantesques machines tuer, composées d'innombrables roues dentées qui viennent régulièrement s'engrener les unes dans les autres et broyer les corps. Celle dont le métal sera le plus fin, le plus pur, celle dont on pourra le plus longtemps remplacer les organes usera la machine ennemie, et nous, les atomes du métal, nous nous sentons emportés par un irrésistible mouvement dont nous n'entrevoyons pas la fin ; tout en marchant nous détournons la tête pour suivre des yeux, entre les arbres, la longue théorie des heures pâles, lentes et voilées de crêpe ; le corps dompté tourne comme dans un manège, tandis qu'étourdi, isolé, l'esprit s'endort bercé par l'éternelle attente.

L'ATTENTE

« Ils nous laisseront donc crever ici ! » soupire une voix douloureuse... Le silence enveloppe

la tranchée, et les hommes affalés dans la boue sont si las qu'ils semblent déjà faire corps avec la terre.

Devant eux la pente du bois dévale vers le mystère hostile ; derrière eux, c'est la foule infinie des troncs sur lesquels les balles ricochent ; au-dessus d'eux les feuilles encore nombreuses cachent le ciel ; et tout à l'entour les buissons denses dressent leurs embuscades.

Au fond de la tranchée brillent les douilles des balles tirées pendant la dernière attaque ; des bouts de ficelle, des morceaux de papier brun qui emballaient les paquets de cartouches, des chiffons, des boîtes de conserves vides gisent pêle-mêle. Le silence morne est coupé de temps à autre par un bruit de feuilles froissées, le craquement d'une branche qu'une balle a fendue et qui se détache lentement, l'éboulement sur le bord d'une tranchée ennemie très proche de quelques pelletées de terre.

Sur cette masse de misère plane une odeur écœurante : tout s'y mêle : odeur de graillon, qui vient des bouthéons mal lavés, odeur de cuir qui sort des équipements, odeur de graisse qui vient des armes, odeur de poudre, odeur de crasse, odeur de dyssenterie qui tourmente les hommes vingt fois par jour et les vide jusqu'au sang, odeur de pourriture fade qui sort des grands quartiers de bœuf qu'on nous a livrés par morceaux de trente kilos, à nous

qui ne pouvons pas faire de feu, odeur de chevaux crevés, odeur de feuilles vives et mortes et du sol humide, odeur du sang séché et des cadavres jeunes dont la terre est farcie.

***

Le grand silence qui nous étreint est lourd de menaces : Pas un coup de canon, pas un coup de feu, mais, sous le bois la respiration de cent mille hommes terrés qui se glissent, s'épient s'enfouissent travaillent bouches closes ou ne parlent qu'à voix basse...

— « Cinq heures ! annonce Coutellier ; nous ne serons pas relevés aujourd'hui. Encore une journée pareille et la compagnie sera fraîche !

— J'en ai marre, répond âprement Mikélidi du fond de sa grande barbe jaune ; je ne tiens plus ; regarde mes mains qui tremblent... Ah ! ils m'évacueront demain, et vivement le 18 rue Marbœuf !

— Ils attigent, les mecs du six-sept ! Y a pas, ils attigent !...

— Ah ! le cent-six, il est toujours bon comme la romaine pour s'y coller pour les autres... C'est toujours le même coup ! On relève les autres un jour plus tôt, et nous on s'envoie du rabiot.

— Eh ! c'tami, passe-mi em' musette.

— T'as toujours faim !...

Le silence retombe.

Langinier, le sergent, pour s'occuper, fignole son bout de tranchée, et avec trois pierres plates, se ménage dans le remblai une élégante meurtrière. Moulin, Garnier, le « Chti-Mi », Hergaland, muets, prostrés, attendent le fusil dans les bras; Journaux, accroupi dans son trou essuye ses lorgnons, les remet, les enlève, pose ses mains sur ses yeux, replace ses verres puis regarde le mur de terre, devant lui, sans un mot.

C'est l'heure où les âmes vaincues désespèrent.

La lutte contre la matière toute puissante déprime, mais la désillusion d'une attente vaine achève... N'avions-nous pas assez souffert pendant les jours prescrits ? Pourquoi prolonge-t-on comme à plaisir notre présence dans ce bois maudit déjà gavé des corps des nôtres ?

Comme les arbres sont tristes dans ce demi-jour gris et que la guerre nous semble vaine ! Viendrons-nous jamais à bout de ces réseaux de fils de fer traîtres qu'un ennemi fécond en ruses tend au travers de nos attaques ? Ferons-nous jamais taire ces pièces formidables qui nous pilent sous leurs obus ? Nous sommes si peu de chose...

On nous oublie... Pourquoi se plaindre pourquoi lutter puisque tous ici nous sommes marqués pour la mort... N'y pensons plus... Ne pensons pas.

Sauf les guetteurs, tous les hommes tassés dans la terre s'isolent dans leur misère boueuse, et sans courage, écrasés d'ennui, les yeux au sol, ou clos, ou vagues, ils attendent...

***

Les heures passent... Un léger bruit de pas et de fer-blanc s'élève à droite vers le bout de la tranchée et presque au même moment, de bouche en bouche, on se transmet l'ordre : « Défaites les bouthéons ».

Un à un les hommes bougent ; l'un se soulève ; l'autre déboucle les courroies de son sac et retire le « bouteillon », comme on prononce. Coutellier cherche son quart dans sa musette, et j'entends le heurt du quart contre sa cuiller, et des cartouches ; le « Chti-Mi » grogne de satisfaction, sort son couteau, l'ouvre et d'un geste large l'essuie doublement sur son pantalon ; Mikelidi secoue Hergaland et lui glisse à l'oreille : « Grouille-toi, c'est la soupe ! » ; Moulin, Garnier, qui d'abord s'attardaient, se hâtent ; quel spectacle sauvage offrent tous ces hommes tapis dans l'ombre de leur fosse, derrière les gamelles posées à terre sur le bord de la tranchée et qui attendent leur pitance...

Les cuistots approchent, et leurs pieds sont maintenant à la hauteur de nos yeux : le premier porte un grand seau rempli de riz au gras, s'arrête

devant les gamelles, plonge sa poche dans le seau, se penche et donne à chacun sa part ; le second tient une marmite pleine de « beefsteacks » demi-crus ; devant chaque groupe d'hommes, il la pose sur le sol, y plonge les mains, saisit une poignée de morceaux de viande et les distribue... comme des cartes à jouer ; les soldats les attrapent au vol, les regardent, les retournent, lorgnent la part de leur voisin, murmurent, et les plus hardis demandent « C'est tout ? Y a pas de rab' ce soir ?. »

Le riz poisseux est froid, la viande est dure ; le « Ĉhti-mi » qui n'a pu la couper y mord à pleines dents et tire sur son morceau de toutes les forces de sa rude poigne.

***

La nuit est venue. Les cuistots, les hommes de corvée sont partis vers l'arrière ; ceux qui ont fini de manger, nettoient leur « bouteillon » d'un morceau de pain qu'ils jettent, replacent la gamelle et son couvercle et remontent leur sac ; j'entends dans l'ombre un heureux qui croque du chocolat ; un homme sur trois veille dans la tranchée et observe la masse confuse du feuillage ; les sentinelles sont à leur poste, en avant, derrière les arbres, et se relèvent d'heure en heure. .

Le froid tombe... En hâte je prends dans mon sac

le chandail de réserve ; d'un coup je me déséquipe, et j'enlève ma capote, j'enfile le vêtement de laine, et me rhabille et reboucle mon ceinturon avec une incroyable vitesse, car j'ai l'impression que l'ennemi va justement choisir pour attaquer ces secondes où je ne suis pas « paré ».

Et c'est de nouveau le grand silence. Couteilier et moi, étendus dans le fond de notre trou, sommes serrés l'un contre l'autre. A deux pas, Garnier, les épaules enfouies sous un grand sac à distribution, tremble de froid ; puis c'est le vide noir... Mikelidi est en sentinelle, le « Chti-mi » et Moulin sont à la corvée de cartouches, Hergaland doit veiller...

Coutellier et moi parlons paisiblement : « Depuis que je me connais, me dit-il, j'ai toujours voulu être quincaillier. Tu ne sais pas combien mon métier est passionnant, et comme je l'aime... On dit toujours : « La quincaillerie !... La quincaillerie !... » Mais il y a quincaillerie et quincaillerie... Il y a la petite, mais il y a aussi la moyenne et la grosse... La quincaillerie, vois-tu, touche à tout... On n'imagine pas ce qu'il faut savoir pour être quincaillier... Chaque jour on apprend une chose nouvelle... A Paris, les grandes maisons sont spécialisées, mais en province, on doit tout tenir ; alors le mieux est de faire son apprentissage à Paris en passant six mois dans une grande boîte et six mois dans une autre... Après des

années, on est au point ; alors on crée ou on achète un fond... Moi, vois-tu, je ne retournerai pas à Soissons, mais à la paix... »

Une grande clarté. Un tonnerre. La terre tremble et coule sur nous des bords de la tranchée ; des éclats filent en ronflant dans l'air, coupent des branches, heurtent des troncs, piaulent, chantent au gré de leur forme, de leur vitesse, de leur distance ; des cailloux retombent ; nous entendons un pas de course et une forme sombre s'abat dans notre fosse... Les quelques hommes surpris dehors par la rafale d'obus se jettent au hasard dans le premier abri venu...

Bruits lointains de départ, sifflements, explosions, tourbillonnement des éclats et des balles se mêlent dans l'air nocturne. D'immenses lueurs vertes nées au bord de notre tranchée montent obliquement à travers la nuit, et leur souffle nous plaque contre terre. J'ai mis sac au dos et ma pelle-pioche sur ma nuque. Courbés sur le sol, accroupis, faisant tortue avec nos sacs, Coutellier Garnier et moi, attendons la fin du péril et je pense à Gérard, le capitaine qui, dès son arrivée, fit travailler quarante d'entre nous pour lui creuser un abri profond et confortable... 77, 105 fusants, gros 210 fouillent le bois alentour, brisent, arrachent, crèvent les parapets esquissés, criblent les feuilles

tombées de balles rondes et d'éclats brûlants, déterrent les morts, les retuent et les réenterrent à demi ... Quelques instants d'accalmie... On se soulève lentement ; on secoue la terre qui vous couvre ; on se redresse; on détend son corps ankylosé, ses genoux meurtris et glacés par la boue gluante ; mais une rafale nouvelle vous rejette dans le sol comme une loque frissonnante au vent de la mort.

***

Les obus ne tombent plus. Un silence formidable et glacé règne seul... Ecrasés de fatigue et racornis de froid, les hommes dorment d'un sommeil de plomb, et leurs masses éparses forment dans le boyau des petits tas sombres. D'heure en heure, l'un d'eux se secoue, se relève, examine son fusil, vérifie l'approvisionnement du magasin ; sort péniblement de la tranchée, vacille un instant, puis, se glissant d'arbre en arbre, va relever une sentinelle.

Et l'aube paraît enfin, comme à regret... Voilée, funèbre, elle monte derrière l'ennemi ; elle est froide, humide, sans force, et donne bien plus l'impression de la nuit qui dure que du jour qui paraît...

Que nous réserve cette journée nouvelle et la vivrai-je jusqu'au soir ?... Quel jour sommes-nous et quel quantième ? Depuis combien de temps souffrons-nous dans ce coin de terre ? Et combien de temps y souffrirons-nous encore ?..

Mais voici l'eau-de-vie et le café tiède... Chacun se lève en hâte, cherche son quart dans sa poche ou sa musette, et du fond de la tranchée toutes les figures tachées, creusées de fatigue, meurtries par le sac ou la manche qui servirent d'oreiller, tous les yeux brûlés de fièvre, lourds de sommeil, ou pleins d'angoisse résignée, se tendent vers le porteur de marmite qui va leur couler un peu de chaleur dans les veines.

LES « VOLONTAIRES »

Il est quatre heures. La nuit semble proche, qui paraît à vrai dire n'avoir jamais complètement disparu pendant cette journée sinistre. Nous sommes terrés dans la tranchée, car les obus et les balles sillonnent l'air. Nous ne parlons pas.

Entre notre extrême-droite et le premier boyau occupé par la seconde compagnie s'ouvre un vide d'environ quatre cents mètres ; le capitaine prescrit à notre section d'envoyer trois hommes à cent cinquante, deux cents et trois cents mètres à droite pour amorcer un retranchement.

« Qui veut marcher ? » demande Journaux, le chef, en nous apportant l'ordre... Personne ne répond. Aucun des cinquante hommes assemblés là, le fusil à la main, accroupis dans l'abri relatif de

leur trou, n'éprouve le besoin d'aller s'exposer au dehors...

Il serait faux de dire qu'ils ont peur ; leurs sentiments sont infiniment plus complexes et plus vagues... Tout d'abord leurs souffrances physiques ont été si cruelles depuis des jours et des nuits, ils ont si peu dormi, si peu, si mal mangé et fourni un tel effort, que leurs muscles sont amollis, et leurs nerfs inertes ; une immense torpeur les écrase.... Ils « en ont marre » ; ils sont « crevés » ; l'attente vaine de la relève a grandi leur dégoût. Et puis, c'est bientôt l'heure de la soupe et des distributions ; une corvée est partie à l'eau avec tous les bidons de la section, et personne ne veut risquer de perdre « l'outil » si précieux. Joignez à cela l'angoisse de la nuit qui approche, la crainte d'abandonner les autres, de se trouver seul, exposé à tous les dangers, sans pouvoir compter sur une aide rapide ; joignez-y l'égoïsme qui vous fait dire : « Après tout, pourquoi irai-je, moi, plutôt qu'un autre ? Ma santé, mes membres, ma vie ne valent-ils pas ceux des camarades ? » joignez-y encore le sentiment de la justice qui vous pousse à déclarer : « Ce n'est pas mon tour de marcher ! » joignez-y enfin l'obscur et tenace instinct de la vie, toujours présent, toujours puissant, qui vous souffle tout bas à l'oreille : « N'y va pas ! Reste ici ! Tu vas risquer ta peau

pour rien, sans raison... Au moins attends encore un peu avant de te décider ; un autre va marcher peut-être... »

Tous les hommes se regardent dans l'ombre du toit de feuilles... Quoiqu'ils en aient, l'inquiétude trouble la plupart des visages ; chez d'aucuns la la bête l'emporte; on voit de mauvais plis à quelques lèvres, des lueurs bizarres dans certaines prunelles ; sur un ou deux fronts passe presque un reflet de haine...

« Allons ! Dépêchons-nous ! Trois volontaires ! dit violemment Journaux, si personne ne demande à marcher, je vais désigner d'office !... »

***

Brusquement, j'empoigne mon sac, mon fusil et je saute hors de la tranchée... Encore quelques secondes d'hésitation pendant lesquelles je mets sac au dos, puis deux camarades me suivent... Involontairement les autres respirent plus librement, mais beaucoup sont gênés et j'en devine qui voudraient maintenant partir.

Nous longeons la tranchée. Journaux nous distribue trois sacs à remplir de terre qui pourront nous abriter un peu, puis nous filons vers la droite, l'un après l'autre, à une minute d'intervalle, courbés, rapides, bondissant de tronc en tronc.

Parti le premier, je vais le plus loin ; je m'arrête derrière un gros arbre, m'allonge sur le sol et commence à gratter avec ma petite pelle-pioche... Des balles passent, tirées trop haut... Quelques sifflements de shrapnels assez proches... Je garde sac au dos, c'est moins commode mais plus prudent... Journaux nous a dit : « Faites du bruit pour qu'ils croient que vous êtes beaucoup à travailler ». Le heurt de nos pioches sur les cailloux résonne dans le bois, et je m'amuse un instant à ce jeu, sans réfléchir que nous signalons ainsi notre présence et allons être « arrosés ». Le sol est rempli de pierres ; je ne trouve pas assez de terre pour remplir mon sac ; je m'agenouille ; je manie de mon mieux l'incommode pelle-pioche, mais le trou n'avance pas vite ; je fais plus de bruit que de besogne ; mon front se couvre de sueur ; la nuit tombe de plus en plus dense ; des balles sifflent ; j'entends toujours, assez loin sur ma gauche, là où sont mes camarades, le martellement clair du fer sur les cailloux.

***

Soudain, je m'avise que je suis seul, que j'ai quitté la tranchée où la section est à l'abri, que je n'ai plus de bidon, que là-bas on apporte la soupe et des lettres, que la nuit arrive, que je travaille pendant

que les autres se reposent, que je risque... et je me demande : « Pourquoi es-tu parti ? »

Sifflement bref... Craquement déchirant ; un percutant éclate dans l'arbre au pied duquel je creuse. Les éclats tombent en pluie alentour, hachent les branches, broient les feuilles, émiettent le sol, l'un d'eux m'érafle la tempe droite et vient se ficher en terre contre mon genou : « Un souvenir !... » Je le ramasse pour le mettre dans ma musette, mais il est si chaud qu'il me brûle le pouce...

Pourquoi suis-je parti ? Pourquoi ai-je quitté la tranchée à l'appel de Journaux ? Pourquoi ai-je mis sac au dos, ai-je pris ma pelle et mon fusil ? Le sais-je ?... Parce qu'une voix me disait : « C'est ton devoir ? » Non pas... Parce que c'était « chic », parce que j'ai voulu donner l'exemple aux autres ? Je ne crois pas y avoir songé... Par curiosité, amour du risque, par jeu peut-être ? Je ne le pense pas... Je suis sorti mécaniquement, sans réflexion aucune, parce que j'étais attiré au dehors, comme le fer va à l'aimant, parce qu'il fallait que je sorte ; et tandis que je creuse mon trou tant bien que mal, arrêté à chaque coup de pioche par les pierres et les racines, tandis que je trie consciencieusement un peu de terre meuble et la jette dans mon sac de toile, tandis que je lance les cailloux aussi loin que possible pour éviter leurs éclats en

cas de chute d'un projectile, je me dis à moi-même : « Je ne sais pas pourquoi je suis venu ici, — et je suis... un volontaire. »

LA RELÈVE

On nous relève enfin... Les hommes du soixante-septième viennent s'aligner derrière la tranchée sans mot dire ; nous en sortons ; ils prennent notre place ; les commandants de compagnies vont ensemble reconnaître le secteur, les gradés font la relève des sentinelles et se passent les consignes particulières.

Journaux commande à voix basse : « L'arme... à la bretelle !... » Puis : « Par la gauche en avant par un... Marche ! » Nous longeons un instant la première ligne, nous atteignons les tranchées de la deuxième compagnie... L'une d'elles a disparu sous les obus du dernier bombardement ; l'escouade qui l'occupait a été ensevelie ; on a creusé pour la dégager ; on a sauvé un certain nombre d'hommes, mais dix sont restés dans cette terre éventrée... Pendant vingt heures les camarades se sont acharnés à fouiller les entonnoirs mais ils n'ont pas trouvé trace des disparus. Le soir, désespérés, ils ont abandonné leur tâche ; la terre gardera son secret, et

rien ne rappellera le drame de l'autre nuit que cet écriteau cloué sur un tronc d'arbre :

ICI REPOSENT :
UN SERGENT
DEUX CAPORAUX
ET SEPT SOLDATS FRANÇAIS.

***

Nous obliquons à droite, vers l'arrière ; nous traversons la deuxième, puis la troisième ligne, à la file indienne, a travers bois. Ce serait folie que de suivre les chemins battus d'obus et balayés par les mitrailleuses ; notre colonne s'engage dans un petit sentier presque invisible sous le couvert et précisé en l'air par un fil téléphonique. Bientôt la pente s'accélère : le sentier dévale vers le fond d'une cuve et nous glissons dans la terre grasse.

La chaleur gonflée d'humidité nous pénètre et nous épuise ; les corps affaiblis par l'excès de souffrances semblent mous ; les muscles enervés pendent le long des os et j'ai l'impression d'être maintenu debout par ma capote que la boue raidit en séchant.

De temps en temps, une halte. La tête de la colonne ralentit sa marche, car elle grimpe maintenant le long de l'autre versant. Nous-mêmes atteignons le fond du vallon : la pente s'atténue ; une petite clairière s'ouvre entre les deux collines ; devant nous

le sentier se relève, monte raide et tout droit sous les arbres, et semble une longue ligne, noire, bleue, et mouvante, de képis, de sacs et de capotes.

Allons-y à notre tour... Devant moi, m'entraînant car je ne quitte pas son ceinturon des yeux, monte Giesecke, soldat de l'active, l'un des rares « jeunes » de la compagnie qui partirent de Châlons le dernier vendredi de juillet et sont encore debout. Grand, un peu voûté, il va de son même pas allongé et j'imagine sa figure douce, fine, blonde, si maigre que les os pointent sous la peau, et ses yeux qui, perdus au fond de ses orbites creuses, regardent sans voir. Un obus lui a pris son képi ; son bonnet de police posé de travers et transformé en casquette lui fait une coiffure sauvage ; son sac presque vide se balance sur ses épaules ; à de longs intervalles il parle doucement, tristement, comme quelqu'un qui sait qu'il doit bientôt mourir. Je n'ai vu personne qui soit plus simplement persuadé qu'il ne sortira pas vivant de l'aventure, qui fasse moins d'efforts pour se soustraire au péril, et qui dure néanmoins autant.

Les plus affaiblis s'arrêtent souvent et, derrière eux, toute la file des grimpeurs disloquée par les « poses ». La colonne se tronçonne...

Brusquement, nous débouchons en palier sur un chemin forestier. A la même seconde une détonation

formidable éclate à nos côtés... Effroi bref. Une batterie cachée sous les arbres vient de tirer si près de nous que les hommes ont pris les coups de départ pour des explosions d'obus ennemis.

On marche, tantôt sous bois, tantôt le long des lisières... Partout des cadavres de chevaux dégagent une odeur infecte... Nous sommes quinze, groupés autour du chef, et tout le régiment doit cheminer ainsi par petits groupes. On avance en tâtonnant dans l'ombre qui grandit ; et par miracle tous se retrouvent, les rangs se reforment, escouades, sections, compagnies se ressoudent, et le régiment s'engage sur une route labourée d'ornières énormes... On trébuche, on grogne, on souffre... « C'est pas possible, dit une voix, qu'on ne soit pas à Rupt depuis le temps qu'on marche... » Des maisons sortent à droite de la nuit. « Ca y est !... On y est !... » On avance plus vite... On passe... Ce n'est pas encore le gîte... « Tiens ! voilà un grand mur !... Cette fois... on y arrive... » On hâte le pas. C'est un cimetière... Des hommes dont la force est sans limite coltinent de lourds fagots trouvés en traversant les bois. A deux ou trois ils forment équipe ; alternativement l'un porte les fusils et l'autre les fardeaux ; tenaces, infatigables, ils vont...

La route, décharnée par l'eau, oppose à notre

avance ses cailloux et ses trous où le pied tourne ; nous vacillons à chaque heurt ; le poids du sac nous entraîne et nous tomberions sans l'appui des voisins.

***

Nous marchons sans trêve ; le chemin semble maintenant aller vers la vallée de la Meuse et la route de Villers à Rupt. Les pieds font mal ; les courroies du sac coupent les épaules... Des murmures s'élèvent... « Pourquoi l'étape est-elle si longue ?... *Ils* se sont trompés... *Ils* ne savent pas lire leur carte !... » La colonne, sur ses jambes fléchissantes, semble, dans la nuit, une procession d'ombres qui vacillent.

Nous marchons toujours. Un à un les hommes tombent.

Je sens moi-même ma force de résistance peu à peu s'amollir, et, inversement, mon fusil, mon sac, mes deux cents cartouches et mes souliers s'appesantir. Mes mains gonflent, autour de mes veines dilatées ; mes yeux éblouis se troublent ; mes oreilles tintent ; mon sang passe violemment par bonds saccadés aux creux des aisselles et dans mon cou tendu en avant ; mes tempes battent ; mon cœur accélère son jeu ; l'air me manque ; je respire de plus en plus court ; une sueur fiévreuse couvre mon corps ; et mes

mains, crispées au col de mon chandail, le tirent pour dégager le cou.

Il pleut... Cette pluie tamisée nous achève. Parmi ceux qui avaient résisté jusque-là, beaucoup se détachent des unités et s'égrènent. Dès qu'un homme a perdu le groupe avec lequel il cheminait, sa marche se ralentit et sa force décroît ; il n'avance qu'à peine ; ses pieds se traînent, raclent la route, et il s'écroule sur le bas-côté.

Coutellier, Mikelidi, le « Chti-mi », Hergaland et moi, allons de compagnie sans jamais nous quitter. Quand l'un se sent trop las, il prévient les autres ; on s'arrête. Tous les cinq cents mètres en moyenne on se laisse tomber dans l'herbe du fossé, sur le dos, sans déboucler le sac ; on demeure étendu, le fusil au bras ; on respire longuement, la face tournée vers l'ombre du ciel, sous la pluie dont les mille crins piquent la peau.

LE REPOS

I. *Réveil.*

J'écris ces lignes en un coin de grange presque tiède, assis dans le foin : je viens de dormir huit heures et n'y puis croire.

Hier soir, vers neuf heures et demie, nous sommes enfin entrés dans Rupt ; nous avons cherché le cantonnement de la compagnie ; le hasard nous y a

conduits, et nos pieds meurtris par les démarrages successifs nous ont portés jusqu'à cette grange, gîte de l'escouade. Tant bien que mal nous grimpâmes l'échelle. Sans manger, sans même dénouer nos bandes molletières, nous nous jetâmes dans le foin, et, dès avant dix heures, déséquipé, la tête sur mon sac, le corps au chaud et au sec, je dormais.

J'ai dormi d'un trait jusqu'au matin, jusqu'à six heures... je m'en étonne encore. J'ai dormi malgré la canonnade qui faisait trembler les tuiles du toit. J'ai dormi comme une masse, sans pensée, sans souci de corvée, de faction ou d'attaque ; j'étais si anéanti durant ces heures, qu'elles me paraissent former un bloc de néant. Cette nuit ne comptera pour rien dans ma vie, mais elle me paraît au réveil d'un prix inestimable, puisque j'ai dormi tout mon saoul, sous un toit, au chaud, à l'abri du vent et de la pluie, loin de la terre humide.

Une voix joyeuse m'appelle... J'avance jusqu'au haut de l'échelle et vois à l'entrée de la grange, rajeunis et brillants de bien-être, les camarades, le quart en main, groupés autour d'un seau de toile d'où monte dans la vapeur l'odeur du café brûlant.

II. *Indépendance.*

Je sens la main toute puissante fermée sur moi depuis une semaine s'entr'ouvrir; ses doigts irrésis-

tibles s'écartent ; elle s'élève, et sa grande ombre s'évanouit dans la lumière de ce matin d'automne. La volonté suprême qui a pris possession de mon corps, et le commande par l'entremise des chefs, me permet de disposer de moi pour un temps.

Mon corps va donc m'appartenir un peu aujourd'hui. Quand j'aurai assisté au rapport et peut-être à la théorie, je serai libre d'aller où bon me semblera dans les limites du cantonnement ; je pourrai, s'il me plaît, demeurer dans la grange, ou rôder de maison en maison en quête de vivres. J'ai bien une tâche à remplir : il faudra refaire mon paquetage, démonter, nettoyer, graisser mon fusil, graisser mes souliers, brosser mes cuirs et mes vêtements, mais je ferai tout cela à peu près à mon heure, sans hâte, sans ordres, dans une illusion d'indépendance.

« Mon corps, durant ce jour, va être à moi ». Je me répète cette phrase pour m'en bien persuader et goûter toute la joie qu'elle contient. Je vais pouvoir vivre ce jour comme j'ai dormi cette nuit, presque libre. Ma propre volonté, déchue de tout pouvoir sur mon être physique, va jouer à nouveau encore qu'elle s'ankylose à la longue sous les contraintes répétées. Je pourrai agir autrement que sur un ordre ; je pourrai me lever, m'asseoir, aller, venir au gré de ma fantaisie ; je ne serai pas lié

obligatoirement à un groupe d'hommes ; et je souris à cette part de moi-même que je retrouve une fois encore, en revenant de la bataille.

III. *Reprise.*

Illusion!... Comme on t'a vite chassée!... Gérard, le capitaine, a voulu t'arracher de notre esprit. Il nous a réunis dans la rue, devant les basses maisons lorraines, entre une charrue et un tas de fumier. Furieux, il roulait de gros yeux aux deux bouts de sa moustache hérissée, et nous a fait cette « théorie » étrange : « J'ai tous les droits sur vous... Vous êtes mes choses... Je vous enverrai, si cela me plaît, dans des coins d'où vous ne reviendrez pas... Je n'oublie ni le bien, ni le mal... Je reconnais mes hommes, moi!...» Après cette algarade, nous nous sommes réunis près des feux du bivouac ; on nous a donné notre petite part de légumes ; et nous avons mangé assis au hasard. Le vent couchait la flamme entre les pierres plates du foyer improvisé dans le ruisseau et chassait la fumée dans nos yeux...

A une heure, les pommes de terre une fois pelées, on nous a laissé sortir, chasser le tabac, le chocolat, le vin; de deux à trois, nous avons tourné en rond sous un ciel triste devant la Mairie, pendant le concert ; vu le capitaine Labbé, tiré, vieilli, Malacrida commandant le premier bataillon, jauni, le foie

rongé, Cabotte chef du régiment dont la maigreur a creusé l'énergique figure, un général élégant nommé Herr ; et des amis, le caporal Bourgeois, et Hautebert, sergent que je rencontre près de la fontaine où le piétinement des hommes, des chevaux et l'eau qui gicle ont gâché une boue énorme... Et à trois heures le bruit du départ se répand... Déception... On rentre à la grange... On prépare le « fourbi ». On mange à quatre heures, en hâte... On rassemble la compagnie au galop... Cris de Gérard; cris du chef; cris du fourrier et des caporaux... On distribue le lard, le café, les pommes de terre, le sel, le sucre ; les hommes les enfouissent dans leurs musettes, ou leurs poches ; Gérard hurle toujours ; le soir tombe lugubre; on part ; on retourne là-haut.

L'ANGOISSE

7 octobre.

Nous avons regagné les tranchées et les derniers jours ont été très durs : alertes fréquentes, bombardement intense et précis, fracas terrible des explosions, insomnie presque totale.

Depuis près d'une journée en seconde ligne, nous creusons des tranchées et tressons des huttes de feuillage. Nous y dormirons cette nuit et peut-être la nuit suivante ; on nous l'a promis.

A quinze heures, un homme de liaison arrive : ordre de préparer la soupe pour seize heures. C'est anormal. A dix-sept heures, nouvel ordre : on arrimera étroitement tout ce qui, dans l'équipement, est susceptible de faire le moindre bruit, et surtout les chaînettes de gamelles, les anses de nécessaires « bouthéon » ; on retirera les baïonnettes des porte-épée pour éviter le heurt des croisières, et on les passera dans le ceinturon ; on vérifiera l'approvisionnement des armes.

Les hommes se regardent inquiets, déçus et s'interpellent :

— Voyez repos !

— Vivement ce soir, qu'on se couche !

— Marie, bordes-moi mon lit !

— Ça sent l'attaque de nuit !

Nous sommes assis à terre, des deux côtés du chemin forestier qui descend vers Mouilly, puis remonte vers les Eparges. Entre les arbres, au fond de la vallée semée de noirs trous d'obus, le village paraît dont les petites maisons aux toits éventrés s'égrènent en troupeau indocile ; en face de nous, à douze cents mètres, sur une crête, un paysan et deux soldats, le fusil en bandoulière, se profilent en noir sur le ciel chaud et crémeux. Ils vont arracher des pommes de terre.

Une angoisse serre les gorges. On avale en hâte

le riz, la viande mal cuite, le café. Je laisse dans mon « bouthéon » une demi-gamelle de riz « en rabiot ». Nous attendons, étendus ou assis sur le sol. Machinalement, je détache ma montre de mon poignet, je la pose sur la mousse, près de moi, et m'en vais... Un camarade me la rendra plus tard. Beaucoup d'entre nous n'ont plus le parfait contrôle de leurs actes ou de leurs paroles ; ils commencent des phrases qu'ils n'achèvent pas... Nous voudrions dormir... Un « bleu » qui ne parvient pas à démancher sa « pelle-pioche » pour la fixer sur son sac, cherche des yeux une pierre où il pourra heurter le manche de l'outil. Le sol n'est que terre et boue. Il avise sur le bord du chemin une vieille petite croix de bois tachée d'un lichen jaunâtre qui s'écaille ; il y frappe le manche de sa pioche ; le bras de la croix se détache, tombe et roule sur le chemin... Nous nous regardons inquiets, gênés.

***

Un coup de sifflet : c'est le rassemblement. Un commandement : « Sac au dos ! » — On vérifie « l'arrimage » ; on boucle sous le bras droit la bretelle du sac ; on attend, le corps penché en avant, appuyé sur le fusil pour moins sentir la charge.

Second coup de sifflet : on part. Nous gagnons en silence le poste de commandement du capitaine...

Arrêt... Sans raison apparente, je sens l'angoisse générale monter, grandir autour de moi.

Le capitaine fait former le cercle :

— Nous allons occuper un poste très dangereux, nous dit-il. Je vous ordonne la plus grande prudence. Il y va de la vie à tous. Défense de prononcer un seul mot. Ce soir et demain, plus que jamais, j'exige de vous une obéissance passive. Je brûle la g... à qui faiblira. Rompez le cercle.

Reformés en colonne par quatre, nous partons.

Plus nous avançons sous bois et plus le jour baisse. Nous respirons mal. L'air est lourd ; une chaleur étrange pèse sur nous ; les courroies de bidon, de musette, compriment notre poitrine ; mais surtout nous sentons approcher des heures mortelles. De temps à autre, sur le bord du chemin, des chevaux crevés bombent leurs ventres énormes et dressent leurs pattes raidies.

Des balles commencent à siffler entre les arbres. L'ennemi n'est pas loin.

Brusquement, notre chef qui, au fond, n'est peut-être pas plus ferme que nous, commande :

— Halte !... Vous marchez comme des cochons, nous crie-t-il. Je vais vous dresser, moi. Garde à vous !... Arme sur l'épaule... droite ! Reposez arme !... Présentez... arme ! En avant... marche ! Demi-tour à droite... marche...

Cette séance de maniement d'arme sous le feu dure une demi-heure. L'ombre se fait de plus en plus dense autour des hommes hébétés. Malgré les balles, personne n'a été blessé, mais plusieurs de mes voisins tremblent.

Nous quittons le chemin forestier où nous avancions par quatre pour prendre un sentier où nous marchons par deux, puis par un ; la compagnie s'allonge en une immense file. L'ombre est complète ; je ne vois pas l'homme qui me précède et, pour ne pas le perdre dans cette course aux détours multiples, je tiens en main l'une de ses courroies de charge déroulée. A chaque instant, le chemin est barré par de grands arbres que les obus ont fauchés ; il faut les escalader ou se glisser par-dessous ; nous trébuchons dans des racines ; des branches nous giflent au passage ou heurtent le canon de nos fusils. Nous allons dans la nuit et le silence. Pas d'autre bruit que la plainte étouffée des feuilles sèches qu'on écrase, que le sifflement des balles aveugles, le grincement des obus, pas d'autre lueur que l'éclaboussure furtive, jaune et verte des explosions.

Cette marche fantastique dure deux heures. A plusieurs reprises, notre file est coupée, mais toujours, grâce à l'oreille exercée des hommes, les tronçons se rejoignent. Tout à coup, dans le noir à travers des branches, au ras du sol, je crois voir des têtes. Comme

la colonne s'arrête, je me penche, m'agenouille, regarde. Ce sont les tranchées de troisième ligne et des camarades les occupent.

Pour la trentième fois peut-être, on repart. Les arbres fauchés et les trous d'obus deviennent de plus en plus nombreux. La nuit s'éclaire. Nous dépassons le seconde ligne: nous atteignons les premières tranchées. Les hommes qui les défendent en sortent en rampant ; nous nous y glissons un à un ; la relève est faite ; l'ennemi, bien que très proche, n'a rien entendu.

***

Je m'installe. Contre mon habitude, j'enlève mon sac. Mes camarades en font autant, car notre marche d'approche a été épuisante. De longues minutes passent. Soudain, à ma gauche, dans le silence, une voix s'élève, bizarre, sèche, basse, brûlante, monotone et dont le ton se hausse peu à peu. J'entends mal tout d'abord, mais bientôt je perçois un même mot ou plutôt le début d'un même mot répété rapidement, mécaniquement par une bouche de détraqué :

— Assass... assass... assass...

La voix se fait plus claire et vibre dans la nuit.

— J'exige une obéissance passive... Conseil de guerre... Je vais vous brûler la g... Les voyez-vous les lâches ?... Ah ! les lâches, vous vous mettez tous

contre un seul homme! Halte-là!... halte-là!... halte-là !...

Et la voix s'abaisse peu à peu pour reprendre plus haute que jamais :

— Vous êtes tous jaunes... jaunes... jaunes ; mais voilà ma mongolfière... La voyez-vous ? La voyez-vous qui s'avance sur l'eau ?... Assass... assass... assass...

Un de nos pauvres camarades n'a pu résister à l'angoisse étouffante qui nous étreignait tous depuis tant d'heures. La secousse a été trop forte pour lui et sa voix lamentable continue à remplir la forêt :

— Vous êtes tous jaunes... vous êtes tous jaunes...

Je veux le faire taire, mais alors il se dresse et hurle à pleins poumons :

— En avant, en avant, en avant !...

L'ennemi que le bruit tenait en alerte croit à une attaque et tire. Nous nous jetons sur l'homme; nous le maintenons collé à terre par les poignets et les chevilles ; il se tord, soulève son cou, tourne brusquement la tête à chaque seconde et sa joue droite et sa joue gauche, alternativement, heurtent le sol avec un bruit mat que je perçois malgré la fusillade. Nous n'avons pas de cordes ; nous attachons les poings et les pieds du malheureux avec des courroies de sac et tandis que par-dessus le parapet nous tirons sur l'ennemi, il gît au fond de la tranchée ; son corps

est secoué par de longs soubresauts; ses joues se meurtrissent rythmiquement dans la terre ; il halète, il s'épuise, mais garde assez de souffle pour nous crier encore :

— Assass... assass...

LE LAYON

10 *octobre, 7 heures.*

Il pleut depuis quarante heures. Toute la nuit, sans arrêt, l'averse est tombée, régulière et monotone. Un jour gris sale se lève entre les arbres, pareil à une tête d'enfant crasseux qui aurait pleuré. Nous sommes transis ; la pluie a traversé képis et vêtements ; ma capote, ma veste, mes deux chandails, ma chemise ne forment à nouveau qu'une éponge ; l'eau coule dans mon dos, sur ma peau ; il y a trente centimètres d'eau dans la tranchée ; nous avons faim ; hier soir, on a donné à chaque homme un morceau de viande que je garde par précaution dans ma musette.

Voix du sergent-major :

— Il me faut vingt poilus là dedans. Laissez les sacs ; prenez vos outils... Rassemblement dans cinq minutes...

Avec dix-neuf camarades je saute hors de la « baignoire ». Nous partons l'un derrière l'autre, l'arme à la main, l'outil sur l'épaule.

Nous suivons un mince layon aux coudes fréquents, nous traversons des réseaux de fil de fer et arrivons à une sorte de réduit souterrain occupé par un détachement du génie. Là, on nous distribue un certain nombre d'outils de parc ; nous vérifions l'approvisionnement de nos fusils ; quelques sapeurs se joignent à nous et : « En avant. » Au sortir du réduit, le layon s'approfondit ; nous nous y glissons, le dos courbé, salués par la fusillade (la voie n'est qu'amorcée en certains secteurs qu'il faut franchir d'un bond); nous arrivons au bout ; l'ennemi est à quatre-vingts mètres.

Il pleut. Le boyau où nous travaillons a été ouvert dans une argile blanche extrêmement compacte, garnie de rognons de silex ; au fond une lourde tranche d'eau boueuse ou, si l'on veut, une boue liquide, blanche, pareille à de la crème de riz trop délayée. Les hommes la triturent, la piétinent, la piochent, la battent, la mêlent et la pluie vient allonger à point cette sauce sous laquelle, près de moi, trois soldats du 67e gisent à demi enfouis. Le boyau est si étroit que mes hanches et les deux musettes qu'elles portent raclent ses bords. Autour de nous des arbres, des broussailles dégouttantes de pluie. Les tranchées allemandes sont en face, un peu en contre-haut, mais invisibles malgré la faible distance. Des tirailleurs ennemis se sont installés dans les arbres ; grâce à

leurs uniformes, ils se confondent avec le feuillage ; je devine leur emplacement au son de leurs mannlichers qui nous fusillent.

Nous nous espaçons à deux mètres et commençons à travailler en silence, pliés en deux... Chocs de pioches... Raclements de pelles. Bruit de la chute de la glaise sur le remblai... Au-dessus de nos têtes, c'est la trépidante allée et venue des obus de tous calibres et de toutes vitesses. Les obus français éclatent à cent mètres de nous sur les tranchées allemandes, les obus allemands vont tomber derrière nous sur les tranchées françaises. Au son, je compte que plus de huit plans de trajectoires s'étagent et se croisent au-dessus de notre layon. Les hommes n'ont pas l'air d'entendre ; ils sont habitués à cette musique et savent au surplus que tout ce qui passe n'est pas pour eux ; le reste importe peu.

Il pleut. Le travail est terriblement dur : la glaise est compacte ; le fer des pics s'émousse sur les silex et pénètre mal dans la terre collante; on creuse trop lentement... Voilà deux heures que nous piochons... Les dos se brisent. Avec les outils de parc, les larges pelles, les longues pioches du génie, on se courbe peu, mais le manche de notre outil d'infanterie, de notre petite « pelle-pioche » est si court qu'il faut littéralement se casser pour atteindre le sol. Une écorce de boue de plus d'un millimètre d'épaisseur recouvre

entièrement mes mains, sauf les paumes qui saignent.

J'en ai assez... Je me redresse et me détends... « Bzss... Bzss... Bzss... » A la même seconde, trois balles me sifflent aux oreilles : mon képi a dépassé le bord de la tranchée, on le salue... Ma foi... tant pis... Je m'agenouille dans la boue... Je sens aussitôt mon genou droit pris comme dans une gaine exacte et froide. Je pioche avec rage. Plus le trou sera profond, plus mes amis et moi serons à l'abri. Mon voisin de droite, un jeune sapeur parisien, paraît fébrile. A gauche, Hallez, étonnamment brave, travaille. Il pleut.

Mon genou droit s'ankylose... Au tour du genou gauche de prendre son bain de boue.

8 *heures* 30.

Je creuse encore, mais cette fois les deux genoux dans le sol. La fusillade ennemie devient plus fréquente. *Ils* commencent à s'inquiéter. Des balles éclatent au-dessus de nos têtes ; des coups de feu retentissent à notre droite, à notre gauche, devant nous ; la tranchée s'approfondit peu à peu ; le remblai s'étale. Il pleut.

9 *heures*.

Nous avons faim. Rien mangé depuis hier soir. Il pleut. Le froid humide des vêtements engourdit les membres ; la fatigue grandit. Accroupi dans la

boue, j'en arrive à pousser de ma main gauche sur ma petite pelle les morceaux que je viens d'arracher aux parois. Un obus passe et va éclater à courte distance ; un autre tombe un peu en avant du layon ; un troisième en arrière, mais plus près que le premier ; *ils* nous ont repérés et nous encadrent ; nous arrêtons le travail ; nous nous regardons un instant en silence ; tous les anciens ont compris ; il ne reste plus qu'à tenir le plus longtemps possible. Machinalement, avant de reprendre l'outil, un de mes voisins allume une cigarette.

10 *heures.*

Dès lors alternativement, régulièrement, sifflants ou muets, obus et bombes arrivent. Nous entendons les coups de départ, le sifflement abaissé de l'obus tendant vers son point de chute, l'éclatement. Nous avons l'exacte sensation d'un tir progressivement rectifié ; on dirait d'une bête monstrueuse qui allonge par saccades, sa griffe. Bien qu'épuisés, affamés, nous travaillons avec ardeur ; il est impossible de nous ravitailler pendant le combat, nous en prenons notre parti. Par bonheur j'ai mon « beefsteack » et du pain dans ma musette ; mais la pluie et la boue ont traversé la toile, la viande est immangeable et je la jette ; le pain n'est plus qu'une éponge terreuse, j'en arrache un morceau et je le mange.

12 *heures.*

Sous la pluie, nous creusons toujours. Des balles éclatent, ricochent, plaintives, miaulent sans toucher personne. Que de bruit pour rien ! Un moment cependant les obus qui tombent dru derrière nous sèment une légère panique dans un coin de la première ligne : une vingtaine d'hommes sortent de la tranchée, mais la regagnent presque aussitôt, car, sous les branches, parmi les balles, les éclats de fonte ou d'acier volent, chantent, coupent, heurtent les troncs, tombent à terre.

13 *heures* 30.

La fourchette du tir allemand se resserre encore. Les projectiles lèchent de plus en plus près les bords de la tranchée. Nous travaillons...

Après quatorze heures, la mort est là. Elle s'amuse de nous, nous frôle, s'écarte, se rapproche, saute à droite, bondit à gauche, gronde par derrière, se dresse devant nous brûlante. Minute après minute, bombes et obus éclatent contre notre fosse. Au bruit du sifflement les dents se serrent, les têtes prises d'un tremblement latéral fébrile rentrent dans les épaules, les corps s'aplatissent contre les parois du layon ; les oreilles se dressent instinctivement pour deviner à la courbure de la parabole le point de chute probable ; je place ma pelle-pioche sur ma nuque : l'obus

éclate ; j'ai l'impression d'un coup de faux ; un souffle ardent passe sur nous en tempête, puis nous nous redressons lentement dans la fumée et nous reprenons notre tâche.

Que cette mort qui nous menace nous paraît triste. Le sentiment de notre impuissance individuelle nous navre. Comment pourrions-nous lutter contre la matière souveraine, contre la force déchirante qui, mécaniquement, dans une seconde, éparpillera peut-être notre corps en lambeaux ? Ce n'est pas là la guerre dont nous rêvions en août, la guerre chantante, la guerre joyeuse au grand soleil ! Nous avions espéré des batailles épiques, et nous allons mourir pilés à coups de ferraille, par une main invisible, au fond d'un trou, dans la boue.

14 *heures* 45.

Les dernières bombes nous ont presque atteints. Cette fois c'est bien la fin. A ma gauche, un fantassin que je ne connais pas est à genoux, les coudes au corps, les mains crispées près de la bouche. En l'apercevant j'ai l'impression du « déjà vu ». Je cherche... et revois subitement dans le *Jugement dernier* de la Sixtine, en bas, à droite, un damné, contracté par la peur, qu'un démon entraîne dans une chute rapide et pesante... Littérature... Tous les autres sont très calmes, sauf mon voisin de droite, le petit sapeur pontonnier,

Parisien de vingt-cinq ans, arrivé depuis trois jours. Il est si blanc que tout son sang doit avoir reflué vers son cœur ; ses mains ouvertes, pendantes, sont animées d'un tremblement si rapide que je ne vois presque plus les doigts. Il fait le geste de fouiller dans sa poche, cherche, tire son couteau. Je le regarde ; il me dit simplement :

— Je ne peux plus... C'est trop.

Et moi de sourire involontairement et de répondre

— Mon vieux, tu es bien pressé ; attends donc encore cinq minutes, ça se fera tout seul.

15 *heures.*

Maintenant, mes pensées tourbillonnent, fouettées par les vagues d'air brûlantes qui nous balayent. Bribes de chansons, faits insignifiants, espoirs, visages lointains, souvenirs cruels que je croyais endormis pour jamais, montent rapides comme des bulles d'air du fond de ma mémoire. Tout cela défile sans suite, sans raison, au hasard des chocs ; des refrains, des mots s'imposent avec violence, qui sont chassés l'instant d'après. A cette seconde, c'est :

Quand un militai... re
S'en va-t-à la gue... rre
Il embrasse sa mère...

Et s'il n'a pas de mère ?... De la fumée, une rafale d'éclats et de cailloux, et quelqu'un à qui je reproche de décolorer ses cheveux à l'eau oxygénée me répond :

— Je ne les teins pas, je les ramène seulement à leur couleur naturelle.

Un pédant, long, maigre, triste, me dit d'un ton pénétré :

— Monsieur, vous avez oublié dans votre leçon de me donner la date de la conversion des Abodrites au christianisme. C'était capital, Monsieur ! Je vous ai retiré deux points. Vous avez encore oublié la date de la fondation de l'évêché de Havelberg, Monsieur !.

Une bombe éclate, fauche un arbre à deux mètres de nous ; il tombe au milieu de l'effroyable ouragan déchaîné. C'est la mort. «Bénis sois-tu, Seigneur ! pour notre sœur la mort... » Et voici que toutes mes pensées tournent autour du pauvre d'Assise ; au bord de la tombe, sa reposante image m'attire ; des vers du Cantique du soleil passent sur mes lèvres, mécaniquement : « Loué sois-tu, Seigneur, pour tous ceux qui pardonnent à leurs ennemis... Bienheureux ceux qui persévèrent dans la paix... » Puis c'est la réponse du médecin d'Arezzo : « Tu pourras vivre encore jusqu'à la fin de septembre ou jusqu'au commencement d'octobre... »

Je suis très calme, très maître de moi, et c'est à ce moment précis que tout mon être, d'un seul bond se cabre en une révolte terrible. « Force stupide et brutale, force triste, force mauvaise, folle, je te hais, je te méprise. Tu n'es rien, tu ne peux rien contre

moi. Tu vas me tuer ? Qu'est-ce que cela prouve ? Tu ne m'anéantiras pas. D'autres ont déjà mon cœur et mon âme et si tu m'écrases, mon esprit te brisera... Tu n'es rien ; bonté et charité valent seules en ce monde. Je serai bon. J'ai trop souffert ; j'ai trop vu souffrir ; j'ai trop fait souffrir. Je serai bon ; je le jure ; ma vie entière ne sera plus que bonté. » Et dans un fracas infernal, la terre s'ouvre ; je suis aspiré par un souffle effroyable ; je sens un choc au front, un choc aux reins ; j'étouffe ; mes yeux flambent ; je tombe ; je ne sais plus...

***

La pluie froide qui fouette ma figure m'éveille. Je suis étendu sur le côté gauche dans la boue et la caresse coulante et chaude du sang glisse de mon front sur ma joue ; de l'œil gauche, comme à travers un voile, j'aperçois sur la terre blanche et gluante une large tache rouge.

Alors je suis envahi par un sentiment d'une puissance et d'une douceur infinies. Les larmes me montent aux yeux. Sous les bombes qui continuent de tomber, sous le claquement des balles, au milieu des blessés et des morts, je suis pleinement heureux. Pendant un temps indéterminé, j'oublie tout. Je ne sens pas la douleur physique. Je regarde ce sang qui coule de mon front sur le sol avec une régula-

rité d'horloge et, à chaque goutte, j'ai la sensation d'une communion plus fréquente, plus parfaite entre la terre et moi.

Jusqu'en août, je croyais aimer mon pays, mais il est trop aisé d'aimer dans la paix ; l'amour vrai ne va pas sans douleur. Je n'ai jamais eu le sentiment d'aimer vraiment dans ma vie que lorsque j'ai pu prendre une part de la souffrance, présente ou passée, de qui j'aimais. Un instant, dans un éclair, je revois la pointe de l'île Saint-Louis, les feux mobiles, rouges et verts des bateaux glissant au ras de l'eau noire, et, appuyé contre le dernier candélabre du parapet, un enfant pleurant sur une vie douloureuse qui n'était pas la sienne. Je suis heureux de souffrir, car je sens que d'autres, grâce à moi, ne souffriront pas ou souffriront moins : toute peine ici-bas paye une joie. Je suis heureux parce que je crois que ces heures si lourdes pour mon corps épargneront à la France quelques secondes douloureuses et parce que je suis sûr enfin de l'aimer, puisque je souffre pour elle et avec elle.

Ainsi j'aurai longtemps aiguisé mon esprit, j'aurai vécu vingt années de vie spirituelle ardente au cours desquelles, par tous les moyens, j'aurai cherché à saisir l'âme subtile et claire de la patrie ; histoire et poésie, beaux-arts et géographie, musique ou arts mineurs, je n'aurai rien négligé des manifestations

qui pouvaient me permettre de la mieux comprendre pour la plus aimer ; j'aurai méthodiquement fouillé le passé ; j'aurai lu des milliers de pages, prêté l'oreille à cent auteurs, regardé des marbres, des toiles, des dessins ; j'aurai écouté le son des plus vieux instruments, des plus vieilles chansons ; j'aurai parcouru des provinces, sac au dos, avec des amis dont j'ignore aujourd'hui le sort ; j'aurai regardé, réfléchi, comparé, et cette révélation divine que je souhaitais avec tant d'ardeur éclate subite et toute simple devant mes yeux brûlés, tandis qu'au fond d'un fossé fangeux, le cœur gonflé d'amour et d'allégresse immense, je pleure de joie parce que mon sang coule sur la terre.

LE POSTE DE SECOURS

La nuit est venue. Allongé dans la tranchée de première ligne où mes camarades m'ont traîné, je n'ai lâché ni ma pelle, ni mon fusil, mon F. J. 7370 au bois sombre. Il pleut ; et, malgré qu'on m'ait tout d'abord assis sur mon sac, mon corps baigne dans l'eau glacée. Entre les branches de notre « toit » la pluie coule.

Coutellier et Moulin me donnent une goutte d'eau de vie et un peu de café. Je demeure étendu immobile, à demi-conscient. Les heures passent. Je ne

dors ni ne veille. J'ai la sensation que le champ où s'exerce ma sensation se restreint de plus en plus comme un grand rond de papier dont on aurait enflammé le bord circulaire. J'entends à peu près les bruits très proches, mais je n'ai pas la force de faire un geste. Un instant, vers la droite, au bout de la tranchée, la voix de Journaux, notre chef de section, s'élève prudente, étouffée dans le noir : « Attention !... Ils vont attaquer... Baïonnette au canon !... Au coup de sifflet du capitaine, debout, et en avant ! »

Instinctivement, j'essaye d'obéir, mais l'effort est trop grand, mes forces me trahissent, et l'aube me trouvera la main crispée sur l'arme sortie à demi du fourreau.

Le matin, vers deux heures, je reprends un peu plus nettement conscience de vivre. Je tremble. Le froid me brûle. Je sens une pointe douloureuse dans ma poitrine, du côté droit. Je suis plus faible. Je me raidis. Je voudrais appeler. Je suis seul. Toute la section est partie sans que je m'en rende compte... Le froid gagne. L'engourdissement monte, lent, sournois, impitoyable... Mes mains s'immobilisent dans leur gangue de boue... Dans la nuit pesante, dans le silence troué seulement par les obus, les balles, les plaintes des blessés, je suis seul... J'ai si froid que je ne tremble plus.

Vers six heures mes camarades rentrent boueux, trempés, affamés. Vers huit heures, on rassemble les blessés au poste de commandement de la compagnie. Le capitaine Gérard nous examine l'un après l'autre, inscrit à son habitude nos noms au crayon sur une feuille de block-note, y joint notre « motif d'évacuation ». Vers huit heures et demie, on nous dirige vers le poste de secours.

Du fond des tranchées de tir derrière lesquelles nous passons, montent vers nous des regards chargés d'envie. Après ces jours terribles et ces nuits plus infernales encore, après avoir supporté la douleur physique, l'exaspération des nerfs, les angoisses morales, l'entassement des souffrances surhumaines, ces hommes dont on ne dira jamais assez le courage, le calme héroïque, le sacrifice adorable, ces martyrs de la religion française, frissonnent dans leurs trous obscurs au passage de notre lamentable cortège. Un instant leur cœur s'amollit. — Ils nous envient... Combien voudraient être à notre place, car ils auraient ainsi une chance de revoir leur maison et leur famille. Un homme que je connais bien de vue, mais dont je ne sais pas plus le nom qu'il ne sait le mien, me dit d'un ton compatissant : « T'en fais pas, mon vieux ! .. T'as de la chance... T'es blessé... Tu t'en vas... Y en a qui sont morts... Il y a Rigollet, il y a Renard, il y a Duval, il y a... » et il me nomme

moi-même... Je voudrais protester, mais je suis si las et il est si sûr que je suis mort...

***

Le soleil maintenant brille sur la forêt verte et les feuilles assouplies s'étalent dans la belle lumière humide Nous suivons un mince sentier qui se faufile entre les arbres sous le fil téléphonique. Nous croisons le lieutenant Dumas de l'ancienne neuvième, homme au courage violent, gai, et fier ; il tient à la main son sabre orné d'une dragonne à gland vert qu'il a prise à un officier allemand , il me reconnaît ; il rit de ma figure barbouillée de sang et me dit : « Faudra vous laver ! »

Nous atteignons le poste de commandement du régiment à la croisée de la Tranchée de Calonne et du large chemin qui descend vers Mouilly. Très haut, dans le ciel, on entend le ronflement d'un moteur. Des obus sifflent et éclatent sous le bois en se rapprochant par bonds de la gauche vers la droite ; des brancardiers étalent au soleil leurs brancards sanglants ; la troupe docile des blessés attend au pied des arbres ; un artilleur du 25e a été atteint au sommet du crâne par un éclat d'obus ; le sang a giclé en étoile autour de la blessure et scintille pailleté de lumière ; un autre, touché aux reins, se soulève à demi sur ses jambes fléchissantes, deux camarades le soutiennent

sous les bras tandis qu'un troisième enroule la bande de pansement autour de son ventre nu ; le malheureux, les paupières baissées, pince ses lèvres ; sa figure creuse a pris une teinte indéfinissable verte et jaune et gris-cendre : un grand fantassin, taillé en hercule, terrassé par une pneumonie, râle doucement accoté contre un tronc, et sa vue évoque à l'instant dans mon esprit le souvenir d'un soldat allemand que je vis un jour tué d'une balle, tombé à la renverse, les deux mains crispées dans l'herbe, la face sanglante, les yeux révulsés, la langue pendante.

***

Après visite et pansement, nous partons pour le poste de secours. Nous sommes étendus sur une longue charrette à foin, faite de quelques planches, de quatre roues, de deux échelles et toute pareille à la guimbarde douloureuse que nous croisâmes sur la route lors de notre arrivée nocturne dans le secteur. Lentement, au pas d'un vieux cheval dont les reins saillent, le véhicule descend la route blanche qui tourne au creux du vallon. On saute au passage des ornières pleines d'un lait de boue ; les cercles des roues, trop larges, dansent sur un air de ferraille rouillée ; les sabots du frein, manœuvré de l'arrière par un levier de fer semblable à celui d'un étau, grincent à intervalles réguliers ; les blessés soupirent,

grognent ou jurent à demi-voix, tandis que le fourreau de leur baïonnette grelotte sur les planches cahotées.

Les obus ont entamé la route de place en place. Les champs en contre-bas sont semés en quinquonces de trous innombrables, énormes. La grasse terre noire a jailli de ces entonnoirs béants, de ces sombres blessures qui crevèrent les prairies vertes. Jamais, dans aucune guerre, la terre n'a tant souffert; elle est aujourd'hui la grande blessée. Le fer tue tellement cette année qu'il prend soin de préparer lui-même les fosses de ses victimes, et, parmi ces trous que je vois, il en est de si vastes que cinq cadavres de chevaux y tiendraient à l'aise.

L'automne est tiède et tendre et si beau qu'il me semble n'avoir jamais vécu saison plus douce. Le soleil vernit les feuilles vertes, rousses, blondes, ocres, fauves, écarlates, éclatantes, rajeunies dans la lumière chantante. L'air est bleu sans excès. Quelques touches laiteuses ou gris-pâle soulignent l'horizon, et, par une vieille habitude, et malgré l'impuissance visuelle douloureuse, je m'efforce à deviner les valeurs de sépia et d'outre-mer qu'il conviendrait de mêler pour les « rendre ». Une batterie dissimulée dans les bois, à notre droite, déclenche brusquement un tir d'efficacité, et les ondes sonores passent si nettes au-dessus de nos têtes que je lève machina-

lement les yeux pour les apercevoir, comme on regarde les ronds faits par une pierre jetée dans l'eau. Des courroies de sac, des cartouchières, des roues brisées, des boîtes de conserve vides parsèment la route, et comme des hommes et des chevaux gisent encore sans sépulture, le vent nous apporte de temps à autre une odeur fade de cadavre.

L'AMBULANCE

Voici Mouilly et son église à flanc de coteau.

La cloche de l'humble clocher tinte pour les vêpres. C'est dimanche.

On nous dépose devant une écurie ; on nous étale sur la paille, dans l'ombre fraîche. Un rayon du soleil qui luit au dehors passe par une fente de la porte et vient former à nos pieds un rond doré où dansent des mouches. Des chants grêles descendent vers nous des grandes fenêtres de l'église aux vitraux crevés. C'est dimanche. Une voix d'enfant, une voix d'homme, des plaintes, la voix du canon, des mitrailleuses alternent ou se mêlent. Un jeune soldat qu'une balle de shrapnell a atteint dans le dos me demande une cigarette. — A ma gauche un malheureux fantassin geint doucement. Il a une balle dans l'épaule et ne peut s'étendre ni rester assis. Je le soutiens ; je le console, et, tandis que je lui parle à voix basse du paradis prochain qu'est l'hôpital, du

lit, des draps blancs, de sa famille qu'il reverra, je sens dans mon cou un souffle chaud : un cheval s'est approché, penche sa tête vers nous, nous flaire doucement, et j'entends l'air qui passe dans ses naseaux et le bruissement de sa queue chasseuse de mouches contre sa croupe et contre le mur.

. . . . . .

On nous transfère de l'écurie dans la grande salle d'une des premières maisons situées à l'ouest du village : sur le sol des gerbes de blé dénouées ; à droite une petite porte donnant sur un jardinet minuscule ; au fond une vaste cheminée où un feu clair flambe devant une plaque charmante du XVIIIe ; des édredons, des oreillers sont épars çà et là, et, tout autour de la pièce qu'envahit le crépuscule, des corps meurtris sont étendus.

Devant l'âtre où brûlent des morceaux de fenêtre et des lattes de plancher, quelques blessés valides s'activent ; l'un fait fondre de la graisse, l'autre prépare des « frites » dans une gamelle ; un autre surveille le bouillonnement d'un potage condensé... Ils mangent, puis s'allongent à leur tour.

Maintenant, dans la cheminée déserte, les flammes assagies dansent plus faiblement ; de pauvres hardes fumantes achèvent de sécher ; à travers l'ombre humide semée des taches blanches des bandages, une longue plainte erre basse et monotone... Les uns,

épuisés, dorment d'un sommeil lourd, et leur souffle siffle dans la paille ; d'autres ronflent ; d'autres respirent la bouche ouverte, et, par instants, l'air gargouille dans leur gorge ; d'autres parlent leurs rêves ; d'autres souffrent et gémissent. Que de douleur enclose entre ces quatre murs ; quel lieu pour une « méditation de la mort ».

. . . . . .

Je ne puis dormir. Mon corps inerte a tassé la paille, et, de ma main droite, machinalement, je cueille aux épis des grains de blé que je mange un à un. Je ne puis dormir, mais, durant les heures interminables de cette nuit passée au milieu des victimes échappées à la mort, tandis que le canon gronde et que les braises rouges achèvent de mourir dans la cendre, mon cœur me révèle la religion douloureuse de la guerre.

Guerre, tu impliques un acte de foi et de renoncement ; tu exiges de tes fidèles de rompre avec le monde (1) ; tu les veux isolés, libérés des liens d'amour, d'intérêt, d'orgueil ; tu exiges d'eux le triple vœu d'obéissance, de pauvreté, de sacrifice... Guerre, nous avons été pliés à ton service, et, de

(1) Nous rappelons que ces lignes furent écrites longtemps avant l'organisation du régime des permissions, et à une date où le service postal fonctionnait fort mal.

notre vivant, tu as fait de nous des êtres aussi obéissants que des cadavres ; guerre, nous t'avons tout sacrifié : femmes et familles, et notre cœur et, plus encore, notre esprit dont nous étions fiers. Guerre, nous avons subi pour obéir à tes règles l'humiliation, la mortification, la souffrance ; nous commandions jadis, et nous voilà esclaves ; nous dormions, nous mangions, nous parlions à nos heures, et notre vie n'est plus que veille, jeûne et silence; nous sommes, par obligation, pauvres, égaux et chastes ; nous luttons contre le froid, contre la boue, contre la force triste des obus ; nous recevons la discipline des balles ; l'idée de la mort est présente à notre esprit tout le long du jour ; comme des trappistes nous enterrons nos frères morts, et, en creusant nos tranchées, nous creusons nous-mêmes notre tombe. Guerre qui enseigne sans le vouloir la bonté et l'horreur de la force, tu es pleine de tristesses, de grandeur, de joies suprêmes et d'amers désespoirs ; tu es une épreuve brûlante qui tue ou qui régénère ; des hommes nouveaux sortent de ton creuset, et tu fais leur propre salut, tandis que par leur sacrifice, ils rachètent leurs frères qui ne se battent pas, et les désastres de leurs pères, l'impuissance des faibles et les fautes des morts.

EN FLANDRES

EN FLANDRES

VOYAGE

Second départ... Dans le roulement monotone des roues, les souvenirs s'élèvent : une grande bâtisse en planches, l'hôpital d'évacuation de Neufchateau ; puis Vitré, petite ville, bretonne pour les Français et française pour les Bretons... Des draps blancs, L'impression délicieuse d'un lit où l'on enfonce... Du dévouement... Une bonté infinie toujours en éveil et discrète qui fait qu'on est presque heureux d'avoir été blessé... Puis la convalescence, les premiers pas, les amis « touchés » en même temps que vous ; des jardins ; une petite église, très humble et banale et froide le soir dans sa pauvre lumière mais où des âmes religieuses vraiment peuvent prier; la ville avec son vieux château et ses tours et ses vieilles maisons centenaires, ignorée hier, et dont les pierres me sont maintenant précieuses, de la souffrance et de la joie ressenties là.

. . . . . .

Et je songe : « Comme cette guerre élargit la vie : spatialement d'abord, elle m'a fait connaître à fond la Champagne, la Lorraine, la Bretagne, et demain me révélera les Flandres ; socialement, elle me met en contact avec des paysans, des ouvriers bien plus étroitement que le régiment ne l'avait pu faire : la mort, toujours planante, rapproche ; personnellement, elle m'a forcé à me creuser, à me connaître mieux, et la même menace mortelle a déchiré dans mon esprit plus d'une illusion tenace ; historiquement même, grâce à elle, j'ai mieux compris bien des faits du passé illuminé par l'ardeur du présent... — Je lui devrai, quoi qu'il arrive, une plus grande connaissance du monde, des hommes, de moi-même. »

LA ROUTE

Le temps est sombre. Il est quatre heures. Le ciel est couvert de nuages lourds gris cendré, sur un fond laiteux. Au nord-ouest, au-dessus de la mer toute proche, une mince traînée de lumière de la teinte du fer rouge s'allonge. A notre droite, un moulin à vent laisse pendre ses grandes ailes inertes. De-ci, de-là, une troupe de basses maisons flamandes se presse au bord de la route. Une lampe s'allume à une fenêtre ; puis une autre. Le soir tombe.

Devant nous le haut clocher de Hondschoote paraît à travers le squelette des grands arbres. C'est là que le régiment cantonnera et l'appel de la paille accueillante redonne un peu d'ardeur aux hommes courbés sous le sac, couverts de sueur malgré le froid, et qui vont, machinalement, l'épaule sciée par la courroie du fusil.

On ne parle pas. Chacun réserve sa force pour le dernier effort. Une vibration confuse, vraie mosaïque de mille sons, s'élève de la colonne en marche. Chaque pied qui se pose dans la boue, au pas de route, crée un bruit qui varie suivant le degré de fatigue de l'homme, le poids qu'il porte, sa place dans la colonne, les cailloux qu'il heurte, l'épaisseur de boue qu'il foule. L'ensemble donne une impression de mollesse poisseuse et traînante. On discerne un bruit d'aspiration, de succion, chaque fois qu'une des mille semelles s'arrache à la boue, un bruit gras d'écrasement juteux chaque fois qu'elle s'y enfonce, un son plus mat quand un homme trébuche sur une pierre, un raclement lassé quand ses pieds meurtris n'en peuvent plus.

***

Le pavé remplace l'empierrement et les pas du régiment se font plus clairs. Cependant on perçoit toujours le cliquetis des cartouches dans les car-

touchières et des chaînettes de gamelles sur les sacs, les chocs sourds des bidons vides contre les crosses des fusils portés à la bretelle, le frôlement léger des baïonnettes contre les jarrets fléchissants puis tendus. Derrière nous, le canon gronde. Des autos de ravitaillement cornent, passent, font gicler la boue et nous forcent à nous jeter dans les bas-côtés défoncés. A droite, à gauche, des champs bruns coupés de canaux.

Nous croisons des zouaves au repos, en capote gris-bleu, en pantalon de velours brun, coiffés d'une chéchia à manchon bleu ; un laitier conduit sa longue et large voiture peuplée de bouteilles ; des enfants aux cheveux blonds, presque blancs, aux visages rebondis, jouent sous la bruine ; quelques femmes, debout sur le seuil de leur porte, vêtues de noir, parlent dans l'ombre ; un peu de fumée sort des cheminées de briques et poétise les maisons naines. Une immense impression de souffrance se dégage de nous qui peinons sur la route ; nous sentons alentour une tristesse morne, plate, grise, boueuse, sanglante.

***

« Ah ! c'est beau la guerre ! dit Herbin... Et puis c'est gai !... Tu vois du pays ; t'as de la distraction ; t'es bien vu des habitants ; t'es bien reçu !... —

« Râle pas, Nénesse, répond Renaut ; ça te dresse ; ça te fait les pieds...». Mais l'autre, pris d'un accès de rage subite : « Tais-toi, face moche ! J't'ai t'y demandé si ta mère a fait un singe ?... Non, hein ! Je l'vois bien... Faut toujours que tu jaspines... Mais boucle-la donc une bonne fois !... Moi, je me cacherais si j'avais, comme toi, une tête à caler des roues de corbillard !... ». Et Renaut, terrifié par cette brusque attaque, jette à Herbin un regard inquiet ; et Herbin de lui dire : « Ah ! tu peux me z'yeuter avec tes yeux de merlan frit... T'en fais une bouillotte !... T'en fais une téterre... Et puis tu sais où qu'on les envoie les ballots comme toi ?... A la gare... au bout du quai... ».

Herbin se calme et le silence règne à nouveau dans la section... La section, la compagnie, le bataillon... masses anonymes, pierres brutes que des mains inconnues utilisent pour le monument grandiose qu'on élève à la France et au monde.

Peu à peu, dans le demi-rêve de la marche, un souvenir se précise en mon esprit. Je revois sur d'autres routes de jadis une autre foule anonyme, comme la nôtre, mais moins « organisée », moins géométrique, et désarmée. Des milliers d'hommes des femmes même et des enfants, s'attellent à des chariots chargés de lourdes pierres, de bois et de blé, et les traînent vers Chartres où s'élève après

des désastres successifs l'immense cathédrale anonyme. Il en vient de partout, de la Normandie et de toute la France ; ils appartiennent à toutes les classes ; les clercs et les bourgeois sont confondus et les nobles, au milieu d'eux, travaillent « comme bêtes de somme » avec de pauvres paysans bretons. Ceux que l'âge ou leurs forces trahissent contribuent de leur argent à la construction sacrée. Et tous, unis, oublient leurs querelles et leurs peines, leurs jalousies, leurs ambitions, leur orgueil ; tous n'ont qu'une même âme collective, un même amour qui nourrit leur effort, les soutient quand leur vigueur défaille, les relève quand ils tombent sur la route boueuse. Sur cette immense foule règne, malgré son ardeur, un si profond silence qu'on n'y entend pas la moindre parole ni le moindre chuchotement. Et tous ces bois, et toutes ces pierres apportés par des anonymes sont mis en œuvre par des architectes, des maçons, des sculpteurs anonymes. Et peu à peu l'église s'élève, anonyme, mais pleine d'âme, œuvre de tous, sortie de terre et bâtie jusqu'à l'extrême pointe de ses flèches, par la volonté, par le sacrifice universels. Des milliers de créatures y travaillent que personne ne connaîtra jamais. Beaucoup tombent épuisées au bord du chemin, mais meurent heureuses d'avoir mis leur force et leur cœur dans le grand poème de pierre.

Et nous aussi, nous portons notre faix sur la route.

Milliers d'hommes venus de tous les coins de la France et dont personne ne parlera, nous avons oublié pour l'instant nos querelles et nos ambitions ; nous nous efforçons d'oublier jusqu'à nos peines pour mieux remplir notre tâche épuisante.

Car cette guerre, chez tous les peuples, est surtout l'œuvre du soldat inconnu ; jamais on n'a vu en ce monde la valeur moyenne de la masse si élevée... C'est le chrétien anonyme qui a fait l'incroyable effort de construction des XIIe et XIIIe siècles ; c'est le soldat anonyme qui fournit l'effort surhumain de la guerre au XXe. Toutes les classes sont ici mêlées comme tous les terroirs, chacun apporte, inconsciemment parfois, à l'œuvre de guerre le meilleur de lui-même et ceux qui tombent éternisent le sublime poème anonyme de souffrance, de courage et d'espoir.

LE TÉLÉPHONE

Derrière nous, la plaine immense, s'étale, coupée de haies, zébrée de watergands, parsemée d'arbres, jalonnée d'églises. De place en place, la terre plate ratissée semble une vaste pelouse préparée pour un semis de gazon. La pluie tombe fine et si tamisée qu'elle paraît flotter dans l'air. La route, bordée

d'arbres, file droit entre les rectangles des polders.

C'est ici le royaume de l'eau plus encore que du feu ; partout on sent sa menace sournoise. Elle étend en lacs infinis son miroir gris au milieu duquel émergent des maisons basses, isolées, couvertes de chaume ou de tuiles rouges ; des troncs de saules marquent de loin en loin le lit submergé d'une rigole de drainage ; et aux confins de l'immense nappe, à dix kilomètres parfois, des clochers sombres se dressent à l'horizon. Sur nos têtes des mouettes au bec long, à l'envergure vaste, planent d'un vol lent, presque immobile ; leur cri éclate dans le vent de la mer qui balaye toute la plaine ; elles virent sous le souffle puissant qui les berce et, doucement, dérivent.

***

Les zouaves retournent aux tranchées.

Leur chef, le colonel Capdepont, les regarde passer de ses yeux clairs et droits. Sa belle figure est bonne et rude et triste un peu. Il est de ceux qu'on juge en une seconde et à qui un seul regard lie.

En vérité, c'est un chef.

Il contemple ses hommes qu'il aime : « jeunes » des dernières classes d'active et vieux décorés, tannés aux têtes ridées, balafrés aux yeux creux ; revue poignante d'une troupe qui retourne là-bas et au

cours de laquelle on se dit toujours : « Quels seront les morts ? »

Le 6e zouaves de marche (4e zouaves) passe et ses quatre bataillons de 850 hommes forment une troupe solide de 3.500 fusils. Mais voici le 1er, décimé par les combats de la Maison du Passeur, où 3.200 zouaves tombèrent pour enlever des tranchées ennemies que l'inondation montante nous eut livrées seule huit jours plus tard. Les bataillons ne comptent plus 550 rationnaires (115 à 130 par compagnie, soit un manque minimum de 40 fusils par unité) ; le dépôt de Saint-Denis, vidé par des prélèvements successifs n'a pu combler les trous... Et le chef songe aux sacrifiés en pure perte, aux journées d'Ypres où, après dix minutes de préparation d'artillerie, on faisait charger sur les retranchements allemands ces lions menés par un âne.

Les hommes avancent allègres, malgré la pluie fine, et le temps doux, et le sac, et l'ennemi ; la dernière compagnie approche ; on perçoit le bruit des mulets porteurs de mitrailleuses et le roulement des voitures amorti par la boue molle... Et leur chef se souvient.

***

...Les zouaves aux tranchées préparent l'attaque

prescrite. A 18 heures précises, ils se ruent en avant franchissent la zone balayée par l'infanterie ennemie, tombent dans la tranchée qu'elle occupe, la nettoyent et s'y installent. De son poste de commandement, le colonel suit le combat par téléphone.

— Allo ! mon colonel, dit l'officier de liaison qui parle de la première ligne, la tranchée ennemie est prise.

— Bien... Combien y a-t-il d'hommes pour la tenir ?

— Une compagnie et demie environ, mon colonel, 300 hommes.

— Bien. Faites établir immédiatement un layon jusqu'à la tranchée enlevée pour la réunir aux nôtres Hâtez-vous ! Travaillez ferme afin d'être prêts au jour, lors de la contre-attaque.

Le téléphone se tait dans le poste. Là-bas, en première ligne, les zouaves piochent, sous les balles et les obus. La nuit est venue, si dense, qu'ils ne se voient pas entre eux. En avant, les camarades tiraillent contre l'ennemi rejeté. Leurs munitions s'épuisent. Il faut les rejoindre.

Deux heures passent.

— Allo !... Le layon avance ?

— Oui, mon colonel, mais c'est dur.

— Combien de temps vous faut-il encore avant de les atteindre ?

— Six heures, mon colonel.

— C'est beaucoup... Enfin... Allez-y... Oui.. Des racines qui arrêtent... Je sais... *Il faut* arriver, vous m'entendez ?

— Oui, mon colonel.

— Ont-ils encore des munitions ?

— Oui, mon colonel.

— Tâchez donc de leur envoyer un homme de liaison afin qu'ils sachent que nous arrivons et disent ce qui leur manque.

— Impossible, mon colonel. On a déjà essayé de communiquer avec eux : trois hommes sont tombés en y allant... Un feu terrible...

***

Dans l'ombre de son poste, le chef angoissé attend. Il connaît le terrain ; il sait quelles difficultés ses zouaves éprouvent à creuser ce sol plein de racines au milieu de cette nuit noire. Il tremble pour les trois cents malheureux vainqueurs, qui défendent ardemment leur conquête, mais seront bientôt désarmés si on ne les ravitaille pas. A l'aube, la vague ennemie les noiera. Cela est mathématiquement sûr. Le layon sera-t-il prêt avant ?

L'impatience le ronge... Vingt fois il veut décrocher le récepteur, mais se contient... La terre tremble sous les gros obus... La bougie qui met dans le poste

une lueur funèbre danse à chaque choc... Il sent qu'on tue les siens, là-bas, l'un après l'autre, qu'il ne peut rien pour eux, que la terre qui les veut se défend contre les travailleurs... Cela fait mal...

Il veut savoir :

— Allo ! Où en êtes-vous ?

— Mon colonel... Il faisait trop sombre... Nous avons donné au layon une fausse direction. Nous allions droit sur la partie de la tranchée encore occupée par l'ennemi...

— Alors, vous ne serez pas prêts au matin ?

— Non, mon colonel ; d'ailleurs on avance à peine, ce n'est pas six heures qu'il nous faudra pour les atteindre, c'est deux jours !...

Un long silence. Puis :

— Les entendez-vous encore ?

— Oui, ils tirent, mais certainement leurs munitions s'épuisent... On les accable de grenades et de bombes... Ils ont sûrement plus de la moitié de leur effectif par terre...

— Tenez-moi au courant, mais travaillez...

***

Voici le jour...

Ses enfants qu'il aime vont mourir.

Les *autres* bombardent violemment. Des obus éclatent au-dessus du poste de commandement et percent le toit de terre et de rondine.

Sonnerie du téléphone.

— Allo ? mon colonel ! l'ennemi contre-attaque.

— Bien, je demande un barrage...

— Allo l'artillerie. Allo !... C'est la 76e brigade.. Allo ! Mais répondez, nom d'un chien !... Allo l'artillerie !...

Rien... Le fil est coupé... Les batteries sont à six kilomètres .. Tout effort est inutile... Stupeur.

Enfin de son trou noir le chef appelle l'officier de liaison :

— Allo !

— Allo ! mon colonel, je...

Et plus une parole ne parvient, car l'officier est tombé à son tour, mais seulement des éclatements de bombes sur la première ligne qui résiste désespérément, des feux de salve, des cris confus par intervalle... Le chef est comme un aveugle près de l'enfer.

. . . . . .

Le jour se lève tout à fait. La contre-attaque ennemie est brisée ; mais, des trois cents hommes qui, la veille au soir, ont occupé la tranchée allemande, quatre sont revenus.

LA GRANDE DUNE

Vendredi 29 *janvier.*

On se bat dans le sable.

Quand nous marchons, le pied enfonce dans la dune aux formes incertaines, sinueuses, changeantes ; quand nous nous couchons, le vent pousse contre nous le sable qui nous recouvre insensiblement. Il est blanc, partout où le sang n'a pas coulé, fin comme de la farine, couvert par places de petites vagues éoliennes, semé parfois de cailloux jaunes ou noirs, de fragments de briques et de silex. Il voltige, tourbillonne, entre dans les yeux et les oreilles comme dans le mécanisme des fusils, crisse sous les dents, glisse, bruisse, croule en petites cascades dans les traces de pas, et, par intervalles, au milieu des obus et des balles, j'entends le frottement de sa marche éternelle, contre les longues touffes d'herbe rigide, qui percent le sol, tristes et rares.

A notre gauche, la mer. Elle trace contre l'horizon une ligne d'un vert-gris et, près du rivage, elle est frangée de deux ou trois plis sombres et d'une vague qui écume et s'abat. Au bord gisent des étoiles aux bras géométriques, des coquillages aux teintes douces et charmantes où dominent les jaunes clairs, les mauves et les violets.

A notre droite, Nieuport ceinturé d'eau ; les rues ruinées s'y coupent encore à angle droit ; tous les canaux draineurs de polders y convergent du Nord-Est, de l'Est, du Sud et du Sud-Ouest. Voici le bassin à flot, les huîtrières, et devant nous Lombært-

zyde, Westende et, plus à gauche, les musoirs du port, le phare, la frange mouvante des dunes...

Et dans le fracas du canon, dans le bruit de la vague et la plainte du vent, creusant encore la tristesse lamentable de ce paysage désolé, une clameur s'élève : les tirailleurs de la brigade marocaine chargent. Ils bondissent baïonnette haute, tendant vers la Grande Dune leurs faces étranges, brûlantes d'ardeur, leurs têtes basanées de sémites aux nez immenses ou de métis nègres aux nez aplatis ; leurs turbans bizarres, aux couleurs imprévues, jaune-safran, contrastent avec leurs capotes gris-bleu qui tournent au verdâtre ; les fourreaux rouillés de leurs baïonnettes battent leurs pantalons de velours à côte ; ils se ruent d'un élan sauvage.

LE COMBAT SUR LA MER

Mardi 2 février.

Des fuseaux noirs empanachés d'une fumée ténue ou lourde, suivant l'occasion, passent dans le lointain allongés sur la mer. Ils guettent les torpilleurs ennemis tandis que les chalutiers, en quête de sous-marins, vont et viennent, lentement, comme des moissonneuses dans un champ. Leurs manœuvres égayent pour nous les lentes heures d'attente vaine et, tout en montant notre garde monotone, nous

épions la minute où les masses cuirassées bondiront à la chasse.

. . . . . .

La mer voisine, reine toute-puissante dont le grand souffle passe sur nous, bat le pied de la dune. Immense et grise, elle semble s'élever en pente douce vers l'horizon, et, couché sur le sable, je perçois le choc de sa masse contre la fragile et mouvante colline blanche sur laquelle les hommes se tuent.

Elle est là, toute proche, infinie, obsédante, funèbre et cependant source de vie ; elle embrasse le monde de son étreinte et sa poitrine monte et descend sur un rythme lent, sous l'effort des astres lointains qu'elle reflète ; son souffle léger fait frissonner la terre où nous nous battons, et lorsqu'elle enfle sa grande voix, quand, dans une immense clameur, elle jette à l'assaut du rivage la masse de ses flots sombres frangés d'écume, toute cette dune imprécise, errante encore, tremble jusque sur ses bases, s'épouvante, tourbillonne affolée, et fuit vers le sud ou vers l'est en une bruissante déroute.

Bien que sa force illimitée me semble assoupie un instant, sa vue produit en moi une telle impression de poids, de masse et de mouvement, qu'elle m'apparaît comme la plus grande somme de puissance existant ici-bas. Jadis elle recouvrit les

terres qui forment aujourd'hui des montagnes de huit mille mètres ; que notre taupinière de sable doit donc être peu de chose pour elle. Une vague un peu plus élevée que les autres nous balayerait tous. Et cependant son mépris nous néglige ; elle nous laisse employer la force dont nous disposons à nous tuer sur le sol comme à nous tuer sur ses flots.

L'émotion est si forte qu'une sorte de prière me monte aux lèvres : « Mer, toi qui te tapis derrière la muraille blanche de la dune et qui m'attire, sois propice à mes frères qui sont là-bas sur les vaisseaux.

« Rapides, ils parcourent ta route grise, ô nourrisseuse, et leur lourde fumée se mêle aux nuages pesants. Ils se sont arrêtés, puis ont repris à toute allure leur course vers l'Est, poursuivant les masses indécises dont la fumée ennemie s'élève à l'horizon. Vois. L'éclair des canons a jailli de leur flanc ; le fracas des décharges suit de près les lueurs, vole très bas à ta surface, s'accroche à la pointe de tes vagues et se mêle à ta voix sonore.

« Mer qui donnes le monde à qui te dompte, tes flots sont aujourd'hui semeurs de mort et le ciel a teint de gris sombre leur linceul mouvant. Mer perfide, les hommes t'ont rendue plus perfide encore ; ils t'ont semée d'embûches désastreuses ; sous

l'éperon qui te déchire, sournoise, tu te dérobes à droite, à gauche, mais tu souris, mystérieuse, car tu sais que le téméraire court à la mine qui l'éventrera.

« Tu donnes le monde à qui te dompte, mais tu ne le donnes que contre un double risque de mort, ô trompeuse, et nous autres qui combattons sur terre risquons moins parfois que nos frères des vaisseaux. Car après la lutte tu reçois le vaincu dans ton sein éternel ; tu écrases son navire sous ta pression élémentaire ; tu achèves ses blessés, ô changeante, et dans le vent qui siffle, tu feins de les pleurer.

« Mer au fond de laquelle se forment les mondes futurs, qui porteront, incrustés en eux, fossiles énormes, des épaves d'acier, preuves formidables de notre soumission au mal ; mer vorace, mangeuse de terre qui flatte doucement la côte rectiligne puis l'attaque avec une violence soudaine de démente ; mer rongeuse qui lutte contre le sol que nous aidions de nos machines et de nos digues, tu ris de l'effort criminel des humains, car la force qu'ils emploient à s'entre-détruire est perdue pour la lutte qu'ils menaient contre toi. Des années passeront avant qu'ils ne tentent à nouveau de restreindre ton vaste domaine.

« O puissante, tu es heureuse et tes longues vagues lisses aux crêtes mousseuses bondissent à l'attaque

du rivage sous l'effort du souffle du Nord ; tu croules en plein tonnerre et t'étales d'un coup, largement, sur le sable dompté et plat, ô dominatrice...

. . . . . .

« Sois-nous propice à nous qui t'aimons depuis si longtemps, mer subtile, diverse, toute en nuances, mer infinie qui ouvre l'âme toute grande. Les autres sont pour toi des étrangers ; tu les connais à peine ; voilà juste vingt ans qu'ils ont voulu te conquérir ces terriens du plat pays ; mais nous, te visitons depuis vingt siècles ; de la Provence aux Pyrénées, de la Gascogne à la Bretagne, au Marquenterre, nous t'avons parcourue en tous sens ; nous t'avons comprise, nous t'avons aimée malgré tes fureurs meurtrières ; songes aux milliers d'entre nous qui dorment sous ton manteau gris. »

LE BRASSEUR

Nous cherchons une maison qui accueillera notre « popote »... Vainement, nous frappons à toutes les portes du « secteur »... Partout on nous met dehors... Près de moi Herbin rage : « Ah ! les vaches, les bougres de vaches... Tu l'as entendue, ce fumier ? C'est plein ! qu'elle a dit. Et pis t'as vu comment qu'elle nous a z'yeutés ! On aurait dit qu'on avait la gale... Madame a des z'hauts-le-cœur quand elle voit des troufions ! Des troufions, des pauvres

brutes qu'y s'font trouer la peau, sans même avoir des galons sur les bras, des crève-la-faim qui gagnent un rond par jour... Purée !... Ah malheur !... Si qu'on serait des juteux, ou seulement des pieds d'banc, t'aurais vu comment qu'all' nous aurait reçus ! T'aurais vu l'sourire, et la bouche en cul-de-poule, et l'œil en coulisse : « Mais oui, Mossieur, on s'arrangera. Il y aura toujours une petite place pour vous. On s'serra au besoin... On aime tant les militaires chez nous ! » Charogne ! C'est leur pognon qu't'aime... Tu sais que les sous-off's, ça touche des quarante francs par mois ; qu'ça donne quarante sous pour un lit ; qu'ça boit, et qu'ça se saoule avec du bon, tandis qu'nous autres... Faut qu'on bosse dix jours pour s'payer un triple-sec ou un verre de fine... Alors ils s'foutent pas mal de ta gueule... Et c'est pour ça que tu te fais tuer !... Malheur !... »

Nous heurtons une autre porte qui ne daigne même pas s'ouvrir... Nous sonnons ; on ne nous répond pas... Le ciel est lourd des masses d'eau suspendues aux poches des nuages. Une pluie fine, pénétrante et mauvaise nous fouette la peau ; la rue est balayée par le vent d'ouest qui l'enfile de bout en bout ; le sol est gras d'une boue plombée, gluante, glissante, hachée d'ornières ; à la voir, on sent la trituration formidable que lui infligèrent les semelles et les clous de milliers d'hommes, les

fers des chevaux, les cercles des roues de canons, de caissons, de fourgons, les pneus de camions, les plateaux écraseurs des tracteurs et des pièces lourdes...

« Bon Dieu ! dit Bille-en-tête... Y a pas de justice ! Qu'est-ce qu'on d'mande ? Un toit, une table et deux bancs ? C'est pas des exigences ! V'là un mois qu'on a pas croûté à l'abri... Ça s'rait tout de même pas du luxe de ne plus être sous la flotte.. Dis donc, vieux, si des fois qu'on avait des assiettes ! Non, mais tu vois ça !... Des assiettes, les quarts et les couverts... Et avec ça, madame ?... Tiens, voilà ce qui nous faut... Ça c'est des mecs au pèze qu'habitent là. On va voir... »

Une grande porte cochère aux deux battants ouverts donne sur une vaste cour entourée de bâtiments. Une inscription « Brasserie Hackein » flamboie au-dessus de la porte.

Nous entrons. Par les fenêtres de la cour nous apercevons une pièce où brille un beau feu clair ; des vieux meubles, garnis de vaisselle ancienne, luisent dans la pénombre ; des cuivres accrochent les lueurs dansantes du foyer ; un tapis rend à nos yeux cette pièce plus douce. Un civil se chauffe paisiblement... Bille-en-tête s'arrête sous l'averse, le contemple et remarque, philosophe : « Ah ! bien, il ne s'en fait pas, le salaud... »

Sur notre droite, la porte à coulisse d'une remise est entr'ouverte. Ah ! la belle « piaule ! » Comme elle est sèche, bien close, et soigneusement couverte ! Le sol est cimenté ; pas une fente ne lézarde le plafond ; les impostes ont tous leurs carreaux, et la porte, dont les quatre galets glissent aisément dans leurs rainures, nous mettrait à l'abri du froid.

— Vieux ! On tiendrait cinquante là dedans !

— Ça vaudrait tout d'même mieux qu'not' grange à claire-voie, où qu'la flotte vous tombe su' l'blaire.

— C'est vrai. Mais les quatre voitures... Où les mettra-t-on ?

— Pis qu'elles sont houssées, on les fourra bien sous un autre hangar. All' craindront rien... Et pis, si on les laisse on pourra encore tenir vingt-cinq... Ah ! vieux ! on a d'la veine pour une fois... On va d'mander au type. Y dira pas non, hein ?... Quoi-qu't'en dis ?... Tiens, le v'là !...

Un homme s'avance vers nous ; de taille moyenne, maigre, cinquante ans environ ; sous le lorgnon qui chevauche son nez un regard perce sec, dur, métallique ; par instants, les muscles de ses mâchoires contractées saillent : « Qu'est-ce que vous faites là ? nous dit-il brutalement. — « Monsieur, mon camarade regardait votre remise. Il pensait que vous nous autoriseriez peut-être à y coucher pendant le temps de notre repos à Hondschoote... Nous sommes can-

tonnés dans une mauvaise grange ; des tuiles manquent au toit, la pluie coule la nuit sur nos figures et a transformé le sol en boue où notre paille pourrit ; le vent souffle par les planches disjointes... Monsieur, mon camarade et moi nous pensions...

— Ah ! vous pensiez !... Alors je mettrais mes voitures dehors par ce temps-là !...

— Mais non, monsieur, vous pouvez très bien les laisser... Nous aurions assez de place...

— Oui ! pour que vous alliez vous coucher dedans ! Je connais ça !...

Alors le regard de l'homme se fait plus dur ; on sent qu'une colère monte en lui et brutalement il nous dit : « Allez-vous-en ! »

— Mais...

— Fichez le camp ! tout de suite !... et il crie maintenant : Sortez de chez moi, tout de suite, tout de suite... Je vais vous faire arrêter !

Une servante paraît sur le seuil d'une porte et nous regarde consternée. Bille-en-Tête, fou de rage, veut tomber sur le brasseur... Je le retiens. Je lui dis à l'oreille : « Tais-toi, Bille-en-Tête, tiens-toi peinard... S'il arrive quelque chose, c'est encore toi qui prendra... Tu n'es qu'un pauvre troufion...

— Je m'en fous, mais j'le viderai c'fumier-là... Laisse moi que j'te dis, laisse-moi, j'veux l'vider...

L'homme tend toujours vers nous sa tête rageuse

de despote, habitué à tout voir plier sous sa volonté dans le canton. Il faisait jadis voter les gens à sa guise parce qu'ils étaient ses locataires, ou ses débiteurs. Il a dans le pays trente ou quarante cabarets, installés dans *ses* maisons, qui débitent *sa* bière, que *ses* cochers conduisent à *ses* tenanciers, dans *ses* voitures ; il est le maître de ses ouvriers, qui n'osent pas élever la voix quand il parle ; il va régulièrement à l'église, car il feint d'être pieux, et affecte de remplir ses devoirs de chrétien ; pour un empire il ne mangerait de viande le vendredi, mais il nous laissera sans remords trembler de froid et crever dans notre grange plutôt que de déranger ses voitures. D'ailleurs il loge trois officiers chez lui. Il fait donc largement *son devoir*... Et puis ses trois officiers lui valent une indemnité de trois francs par jour, tandis qu'on ne lui allouerait qu'un sou par soldat... à condition de fournir une lampe la nuit !

A n'en pas douter ce demi-paysan nous méprise parce que nous sommes des « hommes », des simples soldats. Il ne se dit pas que s'il est encore chez lui, que si le feu brille dans sa cheminée, et glace les bois lisses de ses meubles, que même s'il nous refuse sa remise, c'est à nous qu'il le doit... Quel abîme sépare Bille-en-tête, le Parisien frondeur, indépendant, qui pour un mot « plaque » son patron, qui porte en lui profondément gravé le sentiment de la

justice, et cet être cynique, autoritaire, injuste et méchant...

— Bille-en-Tête, amène-toi! Laisse-lui sa remise et qu'il se la f... au ...

— Non, j'te dis... j'veux l'crever... Ah ! si j'le poisse !...

Et nous passons la grande porte, suivis du brasseur au regard de maniaque... Il se campe, vainqueur... Dehors la pluie tombe toujours. La boue se délaye plus que jamais ; le jour est plus sombre et plus triste sous le ciel plus lourd ; je suis las ; l'eau nous pénètre, nous amollit, fait une chiffe de notre volonté ; le vent lugubre passe en rafales, siffle autour des fils du télégraphe, des girouettes et des cheminées.

LA VIEILLE

Faut tout de même qu'on dégote une piaule, dit Herbin. Cherchons.

Chez un nommé Wils on nous dit : « C'est difficile, nous avons un malade paralysé » ; chez le boulanger Dujardin loge un officier; rien à faire pour nous ; la voisine, madame Vienne, nous annonce avec douleur que son mari est malade ; le photographe, un jeune « type » qui paraît vingt-cinq ans, nous met à la porte en disant : « C'est cinq francs par jour ! » Bille-en-Tête s'échauffe...

— Si on entrait là, propose Herbin en me désignant une petite maison joyeusement peinte en rose autour de ses volets verts... Allons-y !...

Un couloir. Nous ouvrons une porte. Nous sommes dans une cuisine aux murs badigeonnés de jaune dans lesquels on a encastré de vieux carreaux de Delft où des petits moulins à vent grossièrement peints tournent leurs ailes bleu-pâle. Sous le grand manteau de la cheminée, à droite et à gauche du classique fourneau de fonte qui semble une grande urne funéraire, d'innombrables ustensiles pendent, vieilles pincettes, poches, fourchettes, tisonniers ou crochets aux formes jamais vues... Sur les meubles et la cheminée, de vieux plats, de vieilles faïences, de vieux pichets d'étain, une petite vierge aux mains jointes mettent des teintes douces.

***

Tout contre le fourneau luisant comme un émail dans un grand fauteuil de bois à haut dossier, une vieille femme est assise qui se lève à notre approche.

Pauvre petite vieille trottinante, un peu courbée, dont la vie régulière devait s'écouler avant la guerre sur un rythme lent d'antique horloge monotone. Chaque journée passait pour elle pareille à la précédente, au milieu des mêmes meubles, dans la même solitude, moulée par le même silence. Aux

mêmes instants ses gestes étaient les mêmes, et, mécanique régulière, elle mettait ses mêmes vêtements aux mêmes minutes, sortait à six heures moins cinq, fermait sa porte d'un même effort, et pesait sur le bouton pour s'assurer de la fermeture ; elle allait à l'église au son des mêmes cloches ; elle entendait sa messe, marmottait les mêmes prières et revenait le long de la rue vide, de son même petit pas pressé, silhouette toujours pareille se détachant sur les mêmes maisons trapues encore qu'après chaque hiver elle parût un peu plus courbée vers la terre.

Elle s'est levée... Son visage se tend vers notre groupe et son œil vitreux nous cherche un instant avant de nous apercevoir. Elle est très vieille. La pauvre figure ravagée paraît teinte d'une étrange couleur blanchâtre et violacée ; des rides symétriques et profondes la creusent. Sa main osseuse aux veines saillantes, tachée de jaune, tremble un peu et s'appuie au bras du fauteuil, tandis que de sa voix fêlée elle nous dit sur un ton d'excuse : « Kick ! je ne vois plus bien clair ! »

Elle porte la main à ses cheveux gris-jaune qu'une raie sépare en deux bandeaux réguliers ; elle paraît perdue dans sa jupe noire, dans son corsage noir, sous le haut bonnet noir, semé de passementerie et de carrés de jais, et dont les brides noires sont re-

jetées sur ses épaules, et comme une rafale de canon fait tout trembler dans la maison, elle tourne vers moi son regard où passe une lueur craintive et joignant les mains, dit simplement : « Ils ne viendront pas... N'est-ce pas, Monsieur ? »

. . . . . .

Elle est très bonne... Jadis, avant la guerre, elle n'eut pas supporté qu'on entrât dans sa maison. Malgré ses soixante-seize ans elle tenait à tout faire de ses mains chez elle. Elle disait : « Que Dieu me laisse assez de force pour pouvoir me servir moi-même jusqu'au bout » ; car le pire des supplices eut été pour cette aïeule de voir une jeune servante lâchée dans son vieux ménage, salir les parquets les jours de pluie, cogner sans respect ses chers meubles ou ébrécher sa vaisselle à fleurs.

Malgré que les soldats ébranlent sa maison et troublent toutes ses habitudes, et malgré qu'elle en souffre, elle ne nous est pas hostile : « Kick ! Bien arrivés ?... » nous demande-t-elle aimablement.

— Mais oui, Madame. Vous même n'êtes pas malade ? » — Non, non, et avec vous, Monsieur, comment ça va... ? On sent que le français qu'elle parle n'est pas sa langue, mais une langue apprise ; on devine souvent qu'elle fait ses phrases en flamand pour nous les traduire ensuite. Elle dit : « Vos yeux sont *appesantis* de sommeil, » et parlant de

larmes qu'elle a versées, elle traduit : *la pluie de mes yeux.*

— Asseyez-vous... Je vais vous donner du bon vin... Elle va à l'armoire, en tire des verres, une bouteille qu'elle place devant Bille-en-tête médusé. Elle voit son étonnement et en rit... Herbin se penche et me glisse à l'oreille : « Ca, c'est la bonne vie !... Dis donc, si l'brasseur nous voyait ?... » — Puis il se tourne vers la vieille : « Ah ! vous savez, ils n'sont pas tous comme vous dans l'patelin !... C'est tous des fainéants, des grigous ; on n'a jamais vu des pareils depuis qu'Jésus-Christ était garde champêtre à Bagnolet !...

Elle n'a pas compris, mais acquiesce poliment de la tête, et comme je lui demande si elle loge des soldats : « Il y avait l'autre jour un officier, me répond-elle... Il était bien honnête... Il est arrivé tout trempé, alors j'ai pris des pantoufles de mon mari qui est mort depuis six ans, Monsieur, et je les ai mises sur le bac à charbon, à chauffer, près du fourneau... Il était content, allez... Mais il y a eu au moins soixante hommes dans le grenier... Ils étaient mauvais... Ils recevaient du sel, le vendaient et m'en demandaient à moi... J'avais peur et je leur en donnais... Ils me prenaient trois bacs de charbon par jour, Monsieur, et encore... Ils ont pris beaucoup de petites choses parce que je suis une pauvre vieille.

Ils me disaient que je n'étais pas intelligente, que je ne comprenais rien... Ils ont mouillé le plafond... Ça a traversé la chambre... J'avais un beau tapis dans l'escalier ; il était tout neuf ; je l'avais acheté pour quinze francs l'an dernier, Monsieur... A force de passer avec leurs gros souliers, ils l'ont usé, Monsieur, et l'ont rempli de trous... Ah ! ma maison n'est plus propre comme avant !... « S'il vous plaît, un peu de cognac » — Et comme Herbin fait un geste de connaisseur satisfait en lui montrant son verre de vin : « Ia, ia, dit-elle, j'ai du bon vin !... »

***

— Madame, la guerre finira bientôt, nous serons vainqueurs ; et vous n'aurez plus de soldats...

— Ah! la guerre ! (elle prononce la *herre*, comme les gens du pays)... Ia, moi je n'sais pas... Vainqueur c'est quand on hagne à la herre... Le contraire, c'est quoi ?

— Vaincu...

— Vaincu... Ah!... Ia... Et puis je veux demander aussi : *Disparu* Je crois... qu'est-ce que ça dit, ça, *Disparu* ?... je crois que c'est quand une bombe est tombée et qu'on ne trouve même plus les petits morceaux...

Elle s'arrête un instant et soupire... Une idée triste l'obsède qu'elle veut chasser... Elle nous demande :

— Vous avez du plaisir à Hondschoote... Le temps ne vous dure pas trop ?...

Poli et galant, Renaut croit devoir répondre :

— Ah! oui, il y a des petites poules qui sont assez girondes... — Malgré l'argot, elle l'a deviné et dit :

— La guerre a beaucoup changé les choses... Nous, autrefois, avions peur, ne parlions pas... Les filles maintenant sont z'hardies, parlent aux soldats...

Mais l'idée triste qu'elle tente en vain de chasser depuis que nous sommes là l'assaille à nouveau... Une émotion l'étreint.

— J'avais aussi un soldat, un petit-fils, un grand beau garçon solide... Il semait, labourait, récoltait... Il était doux... Il avait vingt-deux ans...

Il est mort, Monsieur, à Perthes les z'Hurlus... Allez demander au *Sauvage*... On vous dira : « Masselis était estimé de tous ses camarades... » C'était mon seul petit-fils...

On a fait un service, un beau... Il y avait des draperies... J'ai eu mal... J'étouffais... Je suis sortie sur la cour... Ma fille est venue... Elle pleurait, Monsieur... J'ai cru que j'allais mourir...

La malheureuse !... Son pauvre masque fripé se contracte sous la douleur. Et je songe aux autres, aux vieux de Mouilly, de Rupt, de Vaux-les-Palameix qui restaient assis au soleil sur le pas de leur porte malgré les obus ; je pense aux milliers de

vieillards qui tenaient à leurs maisons par des fibres si secrètes que malgré les menaces mortelles, ils ne les ont pas voulu quitter ; et dans une grande pitié je les associe à cette triste grand'mère dont la douleur abaisse les coins de la bouche, creuse les rides crispées, mais dont les yeux restent secs, car elle ne peut plus pleurer.

L'ESTAMINET

— Tu viens au *Chat* ? — Allons-y !

Bille-en-tête, Herbin et moi quittons notre paille et gagnons la petite maison basse, verte, ornée d'une enseigne, où l'on peut reconnaître à la rigueur un matou blanc au-dessus d'une inscription indispensable: «*Cabaret au Chat*». Nous entrons. La salle est presque vide... Dans un coin, Laleu et Labbé mangent leur gamelle en buvant de la bière... Au beau milieu, une gamine de deux ans est assise à terre. Ses cheveux courts, bouclés, dorés, encadrent son délicieux visage ; ses yeux bleus, ses joues rouges et lisses l'éclairent ; elle rit, en serrant tendrement entre ses bras, contre sa robe qui fut blanche, un chat presque aussi gros qu'elle et qui ferme les yeux comme un enfant qu'on berce.

Herbin la contemple attendri, murmure : « Mignonne... » puis déclare :

— On est mieux ici qu'au *Soleil*, ou qu'au *Bœuf de Flandre*.

— On est mieux qu'à *La Botte de paille* ou à *La Belle vue*, dit Bille-en-Tête.

— Les ous-soff's vont à *L'Arc* ou à *L'Hôtel de Ville*.

— Les officiers vont au *Sauvage*...

— Nous autres, on est chez nous au *Chat*... Eh! la patronne ! Trois cafés, trois cognacs !

La patronne arrive... C'est une jeune femme aux grands yeux bleus un peu tristes, dont le mari a été pris à Lille avec des camarades du 8e territorial.

— Avez-vous des nouvelles ?

— Non, pas de lettres encore... J'ai peur... On a des misères... C'est la guerre, qu'on dit.

— Ne vous désolez pas. Ca va bientôt finir. Il reviendra votre homme.

— Ah ! je suis bien sûre qu'il n'y a pas de calcul sur ça... En tout cas, on pourra dire qu'on a été beaucoup souffrir...

Nous non plus ne comptons pas sur une fin rapide du conflit, et pourrions nous plaindre de la souffrance. Mais, à vrai dire, nous n'y pensons guère en ce moment. Le poêle de fonte entretient dans la salle une douce chaleur, le « café » bouillant fume dans nos verres, et le « cognac » brun doré luit tout auprès ; nous avons une table sur quoi poser nos

coudes ; nous sommes assis sur des chaises, et, de notre abri paisible, nous entendons la pluie crépiter sur les tuiles des toits, ruisseler jusqu'à la gouttière, tomber en mince filet du chéneau sur la terre du trottoir, ou sortir en crachant rageusement du tuyau de descente.

— Y a pas à dire, on est bien ici, répète Herbin. On est bien ici, ensemble, nous trois, les trois poteaux !... Eh ! Bille-en-Tête, quoi qu't'en dis ? A quoi qu' tu penses, face de rat ? A l'hôtel de l'avenue Henri-Martin où c'qu'y avait des singes peints sur les murs des cabinets ? Tu t'souviens, on s'amenait à huit heures pour la plomberie, et le maît' d'hôtel v'nait, comme ça, sur la pointe des pieds : « Madame a dit qu'y fallait pas vous mett' à travailler avant qu'elle l'dise... pour qu'on la réveille pas !... Alors, on s'couchait, on en grillait une, on attendait... L'maît'd'hôtel y nous r'filait du poulet, et pis du pinard maous... Bille-en-Tête, tu t'souviens... qu'est-ce qu'on se jetait !... »

Et Herbin se tourne vers moi : Tu l'connais pas, toi, l'hôtel où c'que les singes se cavalent après dans les cabinets ?... C'est face à la mairie du XVIe, à Passy. Ah ! vieux ! t'as perdu si t'as pas vu ça !

***

Je regarde Herbin et Bille-en-Tête, et là-bas Laleu

et Labbé et les autres camarades qui jouent, fument et boivent, et la patronne aux beaux yeux tristes et la petite fille au chat ; j'écoute la pluie qui claque sur les toits de ce village perdu, près de la mer et de l'ennemi, et mon cœur frissonne brusquement de solitude.

Me voilà donc seul, dans la masse des camarades, sans un ami, selon mon cœur. Je les aime bien cependant tous mes compagnons de misère. Ils le savent et me le rendent. J'ai mis toute ma confiance en eux, qui comptent sur moi en toute sécurité. Chacun, dans une certaine mesure, tient dans sa main la vie des autres. Les liens qui nous unissent sont tels que rien, semble-t-il, ne les déliera jamais. Plus tard, ceux d'entre nous qui se reverront n'auront qu'à dire : « Te souviens-tu ? » pour que la foule grouillante des images familières nous emprisonne de son réseau. La simple vie commune de la caserne, en temps de paix, des manœuvres faites ensemble créaient déjà entre nous cette « fraternité » d'armes que la mort bravée chaque jour, de conserve, rend encore plus indissoluble. Il faut le feu pour souder.

Mais, malgré tout, il me manque quelque chose. J'ai beau aimer la vie de mes amis, et la vivre complètement ici et un peu chez eux puisque j'écris souvent leurs lettres, j'ai beau sentir qu'ils ont be-

soin de moi et qu'aux heures de cafard mon assurance raisonnée les soulage, je n'en souffre pas moins de n'avoir près de moi personne à qui me confier.

Maintenant, le *Chat* est envahi. Toutes les tables sont occupées. Les hommes serrés sur les bancs boivent des chopes ou du café ; zouaves et fantassins parlent haut, et discutent et plaisantent sous la clarté jaunâtre des lampes ; la fumée des pipes enveloppe les choses et les êtres d'un tiède nuage bleuâtre... Dans le brouhaha, on perçoit parfois plus nettement une phrase, un mot :

— Six-quatre, hurle un joueur de dominos

— Pique !... Atout !...

— Ah! mon salaud ! Il est cocu ! Y a pas !... il est cocu. C'est pas permis d'avoir de la veine comme ça !...

— Je te dis qu'on remontera aux tranchées dans dix jours. C'est le secrétaire du colon qui l'a dit au juteux de la troisième... Oui, le secrétaire du colon... Y doit l'savoir lui...

— Eh ! va donc ; il est comme toi, y sait rien !

— De quoi ! Y sait rien. Pisque que j'te dis que c'est l's'crétaire du colon qui l'a dit au juteux d'la troisième !... Y sortaient tous les deux du *Bœuf de Flandre*... L'juteux y faisait l'aimable, y voulait s'mette bien avec l'bureaucrate, pour des papiers

à lui qui voulait faire envoyer à la brigade... Ah! il la connaît l'frère... « Alors, qu'il lui dit, on en a-t-y pour longtemps dans c'patelin ? » — « Probable que non,» que lui dit l'bureaucrate. — « Quand que c'est-y qu'on les met, » qu'il lui dit ? — « Dans une dizaine p'tête bien, qu'il répond, mais faut rien en dire... » — Tiens ! il y a Guérin qu'était avec moi... Dis si c'est pas vrai, Guérin. Même qu'on leur tournait le dos et qu'on faisait semblant... de r'garder des cartes chez la marchande d'tabac ! Pas vrai, Guérin ?... »

On s'anime... On discute... « On retournera à Nieuport, dit l'un. — On fera la Grande Dune », précise l'autre... On parle « cuisine », visite, corvées, mandats, vaguemestre, gradés; on parle de ces mille riens qui font presque toute notre vie, et en écoutant les échos de la salle, et Herbin qui me raconte comment la nuit dernière il a semé un « cogne » qui voulait le « poisser », je songe à ce que seraient ces heures si j'avais un ami vrai près de moi.

. . . . . .

A la guerre plus que dans la vie l'ami est nécessaire, car on fait une telle dépense de volonté, de courage et d'espoir, que les plus riches n'y peuvent suffir. Brusquement, et souvent sans raison apparente, vous sentez que votre cœur est vide ; tout

votre être défaille ; vous hésitez ; votre confiance en vous vous abandonne... Mais à qui vous ouvrir ; qui appeler à votre aide ?... Quelle âme pareille à la vôtre, quel esprit plié aux jeux subtils dont inconsciemment vous avez besoin vous comprendront, vous soutiendront pendant l'heure mauvaise ?

A trop aider les autres sans être payé de retour, on s'épuise un peu... Ah! si j'avais près de moi Aussière, ou Arène, ou Boucau, ou Guasco qui tous trois viennent de m'écrire. Mes amis, qui êtes si différents et cependant mes amis, pourquoi ne sommes-nous pas réunis ? Comme chacun de nous donnerait un effort plus grand encore sous l'œil des autres Il me semble que nous nous surveillerions davantage et qu'il s'établirait entre nous une sorte d'émulation sublime dont le pays profiterait.

Mes amis, si vous étiez là, je serais plus sûr de moi. Je serais plus sûr de ne pas faiblir et plus sûr aussi de n'être pas abandonné, si, d'aventure, je faiblissais. Grâce à vous je serais soulagé d'un grand poids. Je ne serais pas, au milieu des camarades, le seul soldat d'une autre classe sociale, donc le seul point de mire. Et voilà justement que Guasco m'écrit qu'on l'envoie dans l'artillerie, au 13e, qu'il voudrait venir avec moi et ajoute : « Tu dois avoir une vie merveilleuse ; si tu savais comme je t'envie !... »

— Eh ! vieux ! huit plombes qui s'débabichonnent... Faut calter !

C'est Bille-en-Tête qui m'annonce la fermeture... Les gendarmes sont à l'affût et auraient tôt fait de verbaliser contre la propriétaire de l'estaminet, s'ils nous y trouvaient après l'heure réglementaire. Evitons-lui d'être consignée quinze jours.

— Sortons, Bille-en-Tête !

. . . . . .

Nous passons le seuil et plongeons dans la nuit humide. La pluie tombe toujours, têtue, pénétrante ; la boue englue nos semelles hésitantes ; nous allons dans le noir gonflé de vapeur d'eau, muets, angoissés et si tristes que nous ne hâterions point le pas si la mort elle-même nous apparaissait brusquement au coin de notre grange, debout dans une des immenses lueurs brèves, qui, vers l'Est, éclatent dans le ciel.

APRÈS LA PLUIE

16 *février.*

Une douce et tendre lumière enveloppe la Flandre. Au loin, dans le ciel très bleu, les huit ailes de deux moulins tournent, rapides, et le rouge de leur toile rappelle les voiles rouges des bateaux de pêche sur le bleu de la mer.

Droit et pointu, un clocher monte dans l'air

transparent et me semble blanc et marbré de teintes vertes bien que je le sache bâti en briques De-ci, de-là des toits de tuile d'un rouge vif, des toits de tuiles violettes vernies, des ramures très fines et grêles d'arbres en qui la sève monte. Un ciel immense. Des routes qui sèchent sous les premiers frôlements du soleil et s'étendent à perte de vue.. Une douce et tendre chaleur nous pénètre ; de grands oiseaux noirs et blancs volent lentement contre l'horizon, et le soleil qui dore au passage les gouttes de pluie paraît un sourire dans des larmes.

L'eau brille dans les ornières et sur le bord des routes ; l'herbe jeune et courageuse pointe entre les mottes de terre ; de petites maisons de briques, peintes en ocre dur, en jaune, en rouge avec des volets d'un vert cru, semblent semées dans la campagne.

C'est mardi-gras, et le canon gronde. Ses larges ondes se déploient dans l'air. A ma droite des hommes creusent hâtivement des tranchées ; sur la route un vieux paysan avance, courbant vers le sol son visage encadré de poils blancs sous sa casquette râpée. Un bruit léger à l'est ; des éclatements ; des flocons mous de fumée blanche qui flottent dans le ciel : ce sont trois avions qui rentrent.

. . . . . .

Tout s'éteint brusquement dans la plaine sous l'ombre énorme d'un nuage qui passe. Le clocher devient noir, et puis les ailes des moulins qui tournent entre les arbres ; toutes les maisons meurent ; le ciel se vide de sa grâce et reprend à l'instant sa tristesse hivernale... Les yeux des hommes s'étonnent et s'affligent d'instinct... L'ombre froide règne.

Mais voici qu'au loin reparaît une tache de soleil. Le grand vent de la mer emporte le nuage ; la lumière victorieuse reconquiert les champs ; toutes les couleurs éteintes se rallument... L'hiver agonise... On oublie la bataille toute proche et la mort menaçante ; une joie immense s'élance dans le ciel si profonde, si vibrante qu'on s'étonne que les cloches du clocher voisin ne sonnent pas d'elles-mêmes.

LE MOULIN

Mercredi 17 février.

La plaine infinie s'étale écrasée, assombrie, mortelle sous le ciel courbe. La tempête balaye la ouate sale des nuages, déchire leurs flocons gris, noirs ou laiteux, allonge le cou, hurle comme un chien perdu, et sa plainte douloureuse passe, sifflante, coupante, puis s'attriste, et pleurante se prolonge, et s'effrite en lambeaux dans les rafales comme les embruns sur la mer.

Sous la pluie qui cingle, une route serpente. Le milieu du chemin est pavé ; les côtés sont crevés d'ornières énormes, longues, boursouflées, sinueuses, pleines d'eau. Entre elles, la boue noire ou blanchâtre, triturée, s'affaisse en purée gluante et quelques brins de paille tombés là par hasard y mettent de menues taches jaunâtres. A droite, à gauche, les champs que la pluie a couverts d'innombrables petites poches d'eau, prennent une teinte gris clair et semblent refléter le ciel. Quelques taches vertes paraissent çà et là ; craintivement, sous la bise, l'herbe sort.

Des haies fines et transparentes limitent les champs derrière les rigoles de drainage ; des saules étêtés dressent leur courte personne trapue, et de hauts arbres, rangés en ligne dans la plaine, élégants et légers à l'horizon humide, flottent embués de brume grise et bleue.

. . . . . .

Eparses à la surface du pays, de basses maisons vides se cachent derrière les haies. Elles ont toutes un air de famille et sont habillées des mêmes couleurs : murs ocres, contrevents verts crus, balustrades vertes à barreaux peints en blanc au sommet ; elles sont coiffées du même toit de tuile rouge crevé par les obus ou troué par les balles ; des êtres almes y coulèrent autrefois une existence paisible cem aintenant le vent s'y engouffre par les brèches,

se glisse sous les tuiles, court les chambres désertes, geint en secouant rageusement les portes.

Toutes les couleurs sont noyées dans le gris terne. Au loin, tout au bout de la plaine, un troupeau d'humbles maisons aux cheminées à oreille, aux toits à grande pente, tremblantes sous la rafale, se tassent autour d'un haut clocher ; des arbres sombres secouent en gémissant leur squelette grêle tandis qu'au ciel passe la chevauchée fantastique des nuages. Harcelés, bousculés, fouettés, déchirés par le vent d'ouest, ils grimpent les uns sur les autres, comme des bœufs que bouviers et chiens mènent à grands cris à l'abattoir. Le canon s'est tu. Les hommes sont muets. L'ouragan règne en maître.

De l'eau partout : dans le ciel, sur mes yeux, sur la terre, sous le sol qui semble une éponge énorme, dans les champs, dans tous les sillons, derrière chaque motte, dans les tranchées et les layons, sur les chemins, autour de chaque pavé, dans toutes les ornières, autour de chaque tas de boue, dans chaque empreinte de fer à cheval, dans tous les fossés, dans tous les képis, dans tous les souliers. Les capotes sont traversées et les hommes tremblent. Les mains sont raides et bleues de froid, les dos courbaturés s'affaissent, les pieds s'enlisent, les paupières clignotent sous le poids des gouttelettes suspendues aux cils.

Avant d'arriver aux tranchées nous longeons une maisonnette, une étable, un moulin à vent. Au milieu du pré, autour de l'abreuvoir, trois cadavres de vaches tuées par un obus achèvent de pourrir. Leurs têtes énormes se creusent et s'effritent ; des porcs qui rôdent près d'elles nous regardent au passage en glissant un regard pointu entre le bord de leurs immenses oreilles roses marbrées de noir rabattues sur leurs petits yeux, et leur groin aux narines blanches qu'on dirait garnies de vaseline. Ils soulèvent entre leurs dents des morceaux de chair et de la paille, s'ébrouent sous la pluie, la queue pendante, le poil rare lissé en touffes, puis, affamés, fouillent les charognes.

Le moulin, jusqu'ici, a été épargné. Bâti de planches, il est en équilibre sur un pivot soutenu par de larges poutres et quatre piliers de briques blanchis à la chaux et verdis par places. Le bois est noir et vert, et semé de longues taches de moisissure blanche. Une petite lucarne à poulie avance hors du toit d'écailles vertes et grises ; des moineaux s'y cramponnent dans la tempête, et, au bout d'une longue tige, un coq-girouette affolé tourne dans tous les sens.

Les ailes sont faites d'un quadrillage de bois garni de « matelas ». Elles vibrent largement sous le vent comme les cordes d'un navire et, dans la tem-

pête, la grande machine penche et grince telle un voilier qui aurait vent debout. Les ailes sont rouges d'un rouge brique que les gouttes de pluie ne peuvent aviver ; on les dirait teintes de sang séché... Et rougeâtre et grinçante, la chose gigantesque tourne sans trêve, continuant sous le ciel funèbre son immense geste d'appel circulaire et désespéré. « Bataille ! Bataille ! » semble-t-elle crier dans le vent à toutes les bêtes mangeuses de chair. Des mouettes blanches et noires, stridentes, planent dans l'air chargé de senteurs marines ; un vol de corbeaux s'approche à tire d'aile ; leurs plumes lissées de pluie ont des reflets d'acier ; leurs cris joyeux, perçant le vent, arrivent jusqu'à nos oreilles ; ils tourbillonnent, se séparent, virent, se groupent, et s'abattent lourdement, et quelqu'un dit à mi-voix : « Comme ils sont gras cette année... »

LE BROUILLARD SOUS LA LUNE

22 février, 22 heures.

L'ombre brutale d'un mur noircit le premier plan. Quelques maisons imprécises élèvent un peu plus loin la pente de leurs toits où des taches de lumière pâles et douces s'accrochent comme des vers luisants au verni des tuiles. Une vapeur gris-bleu, éparse en l'air, plane légère. Elle est subtile, trans-

parente à laisser voir, réduites à de minuscules points d'argent, les plus brillantes étoiles.

La lune les a presque éteintes. Elle monte dans le ciel, voilée à peine, et lente, et la froide caresse de sa lumière glisse sur la terre douloureuse. Un peu de neige subsiste sur les plans horizontaux, sur des caissons d'artillerie ; les ruisseaux et les flaques sont lamés d'argent ; le grand clocher toujours debout s'estompe en demi-teinte et semble flotter dans un rêve clair.

Un calme immense couvre la plaine criminelle ; de temps à autre un obus éclate, bouscule le silence, qui bientôt s'allonge à nouveau sur nous, et les âmes durcies des guetteurs, insensibles aux plus terribles bruits de bataille, frissonnent à l'aboiement lamentable d'un chien errant.

Rêve, tristesse plaintive, incertitude.

LA VIE EN CERCLE

Mercredi 17 mars.

Même vie « en cercle », toujours identique, monotone, désespérante... Mêmes horizons, mêmes platitudes, mêmes ruines, mêmes tranchées, mêmes réseaux, mêmes clochers, mêmes ruisseaux, mêmes visages, mêmes espoirs, mêmes souffrances, même menace de la mort qui s'approche ou s'éloigne

suivant l'heure, mais qu'on devine, toujours, guetteuse, autour de soi.

Un ciel gris, bête à force d'être immobile, calme et semblable à lui-même... Du matin au soir, et depuis tant de jours que leur nombre m'échappe, nous vivons imbibés de couleur grise. Le ciel n'est pas en son entier d'une teinte uniforme ; il y a ici plus de blanc et là plus de noir ; mais malgré ces différences légères, le poids de l'énorme coupole grise posée sur la terre humide pèse sur tout notre être.

Pas un souffle de vent ; il semble que la respiration va nous manquer. L'air est relativement chaud et lourd ; il a tonné le mois dernier. L'ennui nous tenaille ; nous n'avons d'autre occupation que d'aller, d'attendre, et de revenir. Les nerfs sont tendus ; les hommes deviennent irritables et sous la vaste cloche plombée qui nous écrase, le canon vibre par larges ondes qui retentissent au fond de nos poitrines.

Il n'y a pas de bataille, mais seulement « musique de scène » de bataille. Canonnades et fusillades intermittentes s'essayent à nous donner le change et leurs appels nous inquiètent, nous attirent, nous repoussent alternativement comme un courant électrique. Les pertes sont faibles actuellement dans le secteur, mais ailleurs il n'en va pas de même ; à chaque mort que j'apprends j'ai comme un éton-

nement et un remords de vivre et je sens augmenter la dette que je contracte envers ceux qui sont tombés.

LE PRISONNIER

Je ne puis croire qu'Aussière soit mort. Cette lettre est menteuse que je tiens dans mes mains et qui m'annonce que mon ami n'est plus...

De la neige fondue... Un ciel cuivré endeuille le monde. Le vent qui soufflait en tempête ces jours derniers tombe peu à peu. Je relis la lettre... Ainsi, il aurait été tué, tout près de moi, à Zillebecke et je n'ai rien su, rien pu pour lui... Mon esprit remonte dans le temps. Je suis il y a un an... Je vais chez lui... Voici la rue pauvre et triste et l'étroite cité aux murs sales dont le plâtre tombe par plaques... J'avance ; mon pied tourne sur les larges pavés déchaussés ; je longe les grilles dont la vieille peinture verte s'écaille et les jardinets noirs et minuscules où le linge sèche sur une ficelle ; voici sa grande porte ; je m'arrête ; un chien aboie ; j'entre et sur la dernière marche de l'escalier, l'ami paraît...

Nous sommes dans sa chambre et, comme il fait très chaud les volets sont clos. Sur sa table des notes que je lui ai prêtées comme il me prête les siennes, car par goût, ou métier, nous lisons aux mêmes heures les mêmes livres, nous étudions ensemble les mêmes

questions, nous jugeons les mêmes hommes vivants ou morts... Dans la lumière adoucie de la pièce, l'un de nous commence une phrase et s'arrête aussitôt, car il sent, que l'autre, mentalement, l'achève. Nos âmes sont si pareilles que nous n'avons guère à parler... D'un mot nous nous rendons compte que nos jugements sont identiques ; nos deux pensées s'élèvent, jumelles, suivent les mêmes sinuosités, pareilles à deux vapeurs légères qu'un même souffle agiterait.

Dans l'ombre silencieuse je devine le battement de sa pensée subtile, les jeux de son jugement droit ; ses yeux brillent ; son sourire, ses lèvres rouges, ses cheveux noirs s'estompent et tout mon cœur m'emporte vers cette intelligence ingénieuse, mais tendre, bonne et simple...

Il n'est plus. Cette lettre entre mes doigts me le tue une seconde fois. Mon ami, qui était vraiment une part de moi-même puisque j'avais besoin de le voir pour me connaître, mon ami est mort...

***

— Dis donc, vieux ! Il y a deux prisonniers ! .. Le capitaine t'appelle pour les interroger...

— J'arrive.

Des camarades encadrent les hommes ramassés par une patrouille.

J'interroge le premier, un être malingre, petit, vêtu d'une capote gris-vert, garnie de boutons au timbre de la couronne de Saxe. Il est très pâle ; ses yeux vifs regardent inquiets, rapides et faux : « Ton nom ? — Ernst Reissmann. — Age ? — 28 ans. — — Né à ? — Anthonstal, près de Zwickau. — Profession ? — Ouvrier en fer. — Quel régiment ? — Régiment de réserve 243 saxon. — Quel corps ? — Vingt-septième corps d'armée. » Et l'interrogatoire continue. L'homme dit tout ce que je veux, précise sur la carte les positions occupées par les siens, me raconte ensuite sa vie depuis la mobilisation ; son arrivée au 133e d'infanterie à Zwickau, son pied cassé le 10 septembre pendant la bataille de la Marne, son évacuation sur un hôpital près de Magdebourg... Mais Aussière m'avait écrit dans sa dernière lettre du 2 décembre qu'il avait devant lui des Saxons, et une curiosité ardente me pousse ; je me tourne vers l'homme : « Après ta convalescence de cinq semaines chez toi, en Saxe, qu'as-tu fait ? — Je suis parti le 16 novembre avec un renfort de 200 hommes pour le 243. Je suis arrivé le 20 à Waterdamhoek ; j'y suis resté un jour, puis on est allé douze jours dans les bois entre Veldhœk et Zonnebeke ; puis on a pris les tranchées vers Zwarteleen et Zillebeke... » Zillebeke !... Il était donc de ceux qui tirèrent sur mon ami.

J'interroge l'autre maintenant, Christian Minner, un paysan de trente-deux ans, brute, lourde machine, matière où l'on ne peut discerner une lueur d'intelligence. Il ne sait pas ; il ne sait rien ; il a suivi les autres ; il n'a rien vu, rien compris, il est allé où on l'a mené, a fait ce qu'on lui a fait faire... Et brusquement, comme un éclair, cette idée me traverse l'esprit : « C'est lui qui a tué Aussière ». Sans raison, je suis sûr que c'est lui... L'intelligence rare de mon ami en pleine floraison, est tombée sous les coups de cette bête pesante... C'est ça la guerre...

Une immense colère me soulève, une rage irrésistible m'empoigne ; et je fixe l'homme droit dans les yeux et lui dis : « Répondras-tu ? Mais répondras-tu ?... »

Alors, comme une bête traquée qui sent qu'un danger mortel la menace, blême, affolé, il oscille sur lui-même, ses traits se décomposent, il cherche une excuse à ses réponses vagues, et balbutie ces mots qui, pour moi, accentuent le contraste entre le bourreau et sa victime : « *Ich hab'nit viel gelernt* ! ... » (Je n'ai pas fait de grandes études...)

LES GOUMIERS

Jeudi 25 *mars.*

Tout à l'heure j'ai vu des pas de chevaux sur le

sable de la dune au pied de laquelle je suis assis... Qui peut bien être allé par là ?

Des minutes passent ; la journée sera bientôt tuée à son tour ; et nous essaierons de dormir au bruit de la vague, du sable et du vent.

Soudain à droite, une silhouette noire de cavalier se profile un instant sur le ciel, disparaît dans un pli du sol, reparaît, suivie d'une seconde, puis d'une troisième et toutes ensemble descendent vers la plage.

Ce sont des goumiers, bottés de cuir fauve, armés de carabines. Que leur présence ici est donc paradoxale ! Quel rôle peuvent bien jouer ces rapides coureurs africains dans notre sinistre guerre de « civilisés ». Quelle différence pour eux entre la poursuite d'un djich sur des centaines de kilomètres en plein désert, et la garde nocturne montée dans un coin de tranchée humide ?

Leurs petits chevaux, vifs, nerveux, jolis, dansent dans le vent du soir. Beaucoup sont blancs. Droits sur leurs hautes selles aux troussequins arrondis, les hommes s'appuient étroitement sur leurs larges étriers. Des turbans bruns serrent leurs coiffes blanches.

Les uns, empaquetés dans leur grand burnous bleu, le capuchon rabattu sur les yeux, cheminent les bras croisés, les coudes et l'avant-bras faisant

saillie sous l'étoffe ; presque immobiles sur leur selle ils semblent aussi loin de nous que les « pleurants » des tombeaux du Moyen Age... Les autres poussent leurs chevaux harnachés de cuirs rouges et roses et dont les larges œillères carrées cachent les yeux. Les bêtes fines bondissent au galop sur le sable dur ; le vent de la course soulève les grands manteaux lourds de pluie ; une ivresse d'espace, de vitesse, s'empare un instant de ces hommes, devant l'horizon sans limite ; le sable qui croule sous les sabots de leur cheval se prête à leur illusion ; en fermant les yeux, bercés par le galop qui les emporte, ils peuvent imaginer une minute l'Erg immense, et la mer des sables, l'Iguidi, les murs de terre séchée et les terrasses d'Ouargla et de Laghouat, et les petites tentes en poil de chèvre, et le soleil rouge qui, vers la fin du jour, après avoir brûlé la terre, descend lentement vers l'Occident Extrême.

Mais il fait froid et l'humidité du ciel et de la mer alourdit les grands manteaux bleus ; les chevaux n'ont plus la même fougue que lorsqu'ils foulaient la terre assoiffée du Sud ; le ciel est gris ; la mer est terne ; et le monde est enfoui sous un immense éteignoir. Peu à peu, dans la rafale, le mirage d'indépendance et de lumière se déchire, s'effiloche, disparaît ; les chevaux essouflés, reprennent le pas en secouant la tête, les yeux noirs et profonds des hom-

mes se rouvrent sur la mer du Nord et une immense tristesse d'exil plane sur leurs faces sombres.

LA VILLE BLESSÉE

Elle sommeillait depuis plus de deux siècles au creux de ses murailles zigzagantes, serrée dans sa ceinture d'eau lumineuse et semée de roseaux. De grands arbres couronnaient ses glacis gazonnés. Du haut du tertre où on l'avait bâtie, ses clochers et ses tours surveillaient l'immense platitude flamande, flèche pointue de Saint-Winoc, tour carrée de Notre-Dame, beffroi étrange, aux coupoles bulbeuses, dominées par le lion héraldique de la girouette dorée.

Ses maisons, tassées autour du vide de deux larges places, avaient de petits airs satisfaits de bourgeois somnolents. Telles d'entre elles révélaient une aisance paisible, et telles autres, par leur sobre élégance, une richesse ancienne ; des feuillages en guirlandes décoraient les dessus des portes ; des mascarons bi-centenaires souriaient et grimaçaient alternativement aux cintres des hautes fenêtres ; de petits jardins minuscules se cachaient derrière les maisons, et sur leur gazon et leurs fleurs, leur lierre et leurs gloriettes, sur les toits aux tuiles vernissées, rouges, noircies ou violettes, sur les larges pavés des rues assoupies, sur les vieux remparts et l'eau morte des fossés, sur les champs et les prairies

qui s'aplatissaient jusqu'au bout de l'horizon, le carillon du donjon bulbeux égrenait l'appel mélancolique de toutes ses cloches pendues en espalier.

Bergues n'avait pas même voulu que la gare fût sur son territoire. Ses rues paisibles et sonores ne s'animaient guère qu'aux heures de marché et, la semaine durant, le passage d'une forme humaine, le bruit d'une porte qu'on ferme ou d'une sonnette qui tinte suffisait à les emplir.

***

Un fracas effroyable vient de faire éclater le silence. On dirait que tout se brise et s'écroule, que les poitrines se déchirent, qu'une invisible main empoigne tous vos nerfs et crispe net votre vie... Puis le bruit infernal s'atténue brusquement, vibre encore par petites ondes abaissées, espacées, s'émiette en un grésillement de verre cassé et de tuiles qui s'écrasent...

Le tympan bat encore un peu ; le sang coule par bonds moins secs dans les artères.

Un grand silence tombe.

. . . . . .

Lentement la ville blessée se ranime, soulève sa stupeur pesante, se dresse angoissée, incrédule à demi. Elle cherche son terrible adversaire... Où est-il ? Quel est-il ?... Un avion plane dans l'air clair, au-

dessus d'elle, mais le coup ne vient pas de lui car jamais une bombe n'eut produit de tels ravages.

Une minute, deux, trois minutes passent. Les plus courageux discutent, conseillent et...

Nouvel éclatement, foudroyant, plus déchirant, plus énorme que le premier, plus proche encore de nous. Un souffle prodigieux bondit par-dessus nos têtes, secoue les murailles, s'engouffre par les fenêtres brisées tandis que dans la rue les éclats d'acier sifflent ou chantent en fendant l'air et viennent crever d'étoiles blanches la face du vieux beffroi noirci...

Plus de doute maintenant : l'ennemi bombarde avec ses gros canons.

Tous cherchent dans les caves un illusoire abri ; on bouche les soupiraux avec des oreillers, des paillassons, des planches ; les enfants entassés dans des coins d'ombre pleurent à petit bruit ; les femmes se désolent et prient ; tous les faibles frissonnent.

Et le lâche crime continue mathématiquement. Du bout de l'horizon, les obus monstrueux s'élèvent, arrivent, s'abattent et grenaillent l'humble cité sous leur masse désastreuse ; leur haleine brûlante vide les maisons de la cave au grenier, car ils éclatent tard, disperse à travers l'air les toits, les meubles, les planchers et les êtres; ils brisent et tordent les poutres de fer comme des fêtus, éven-

trent places et façades et ne laissent subsister d'une paisible demeure qu'un tas de décombres entre quatre murs branlants.

***

Accalmie...

Le silence si court et si long à la fois qui séparait deux éclatements se prolonge... L'avion signaleur s'éloigne vers l'est et, la curiosité nous poussant, nous sortons de notre refuge.

Un obus est tombé de l'autre côté de la rue, un peu à gauche, à vingt mètres de nous. La maison touchée a disparu et les deux voisines sont plus qu'à demi détruites. C'est un indescriptible fouillis de pierres, de briques et de bois ; le long des pans de murs des lambeaux de papier effilochés s'allongent ; des fragments de planchers, de lattes, de plafonds restent fixés aux poutres effondrées; l'œil dérouté ne peut discerner dans cet amoncellement aucun objet de forme précise et s'arrête sur un morceau de linge qui fait une tache blanche sur la ruine.

Un silence de mort couvre la rue qui s'étend étincelante et rouge dans le soleil. Les briques pilées, les tuiles écrasées l'ont peinte comme au minium et les millions d'éclats de verre qui la parsèment la poudrent de gemmes scintillantes. Un nuage de plâtre monte lentement dans l'air. Des hirondelles repa-

raissent, volent, virent, et crient joyeuses dans la lumière... Nous avançons... Partout, à chaque pas, le verre craque sous nos semelles ; aux fenêtres se gonflent des rideaux à demi arrachés, tout remplis de longs débris aigus de vitres.

. . . . . .

Un homme !... Le premier que nous apercevons depuis le drame... Nous allons vers lui.

C'est un vieux à trogne rouge, vêtu d'un veston râpé, d'un pantalon de velours vert et coiffé d'un chapeau de teinte et de forme indéfinissables ; il va, les yeux fixés au sol, s'arrête, se baisse, et repart, cherche et se baisse et repart encore... Que diable peut-il faire ?... Sa provision de bois... Il ramasse les débris.

Et là, cet autre, debout, la face tournée contre un mur, qui vacille et se cramponne à un tuyau de descente des eaux de gouttières ?... — Un blessé peut-être ? — Pas même ; un soldat belge qui a employé de son mieux son séjour dans les caves et à qui le soutien du tuyau paraît indispensable et parce qu'il l'arrose, et parce qu'il l'étreint. Il lui parle ; il se parle ; se gourmande ; s'attendrit et prononce entre deux hoquets le doux nom de : « Palmyr'sche ! »

Voici la caserne où jadis commanda le marquis de Thémines. Sous le grand soleil son haut mur

blanc flamboie, mais à gauche de la porte de larges éclaboussures grises et brun-jaunâtre maculent sa chaux vive; l'obus a surpris là un malheureux soldat belge et l'a littéralement crépi contre la muraille ; quelques loques bizarres qui traînent sur le trottoir sont les restes de son uniforme... Une femme passe ; elle tient par la main deux fillettes vêtues de noir qui pleurent. Le bruit mêlé de leur triple pas long et doublement bref résonne et décroît dans le vaste silence.

Cette image de désastre est si poignante que je m'arrête et la contemple avidement. Les trois douloureuses s'éloignent tremblantes entre les ruines, le long de la rue rouge, étincelante. De temps à autre, une ardoise, une tuile se détachent d'un toit et tombent sur le sol avec un bruit clair, et les petites ont peur et tirent sur les bras de la mère.

***

Nous franchissons la porte de Bierne ; nous entrons dans la gare que les 380 ont frôlée, arrachant les toits, volatilisant les vitres, disloquant les portes. L'air chaud est lourd de cette même poussière blanche, qui, montant des décombres, erre lentement, éparse dans les raies de soleil.

Dans les salles d'attente, sur les quais, des grands blessés gisent, inertes sur des brancards ; d'autres

un peu plus valides se tassent sous la marquise ; des malades, des typhiques qu'on traîne comme on -peut arrivent de l'hôpital rapidement évacué. Par tout des figures hâves encadrées de barbes incultes, des pansements, des corps abattus de zouaves ou de « bat'-d'Af' », somnolents ou inquiets, mais taciturnes, qui regardent sans les voir les quatre rubans des rails dont l'éclatante et rigide blancheur fuit, interminable.

Quelques soldats balayent machinalement les débris du même geste las dont ils feraient la corvée de quartier, en temps de paix, à la caserne, et, sous l'horloge, arrêtée à sept heures vingt-quatre, j'aperçois Daré, le « bon Daré » comme nous disions, évacué brusquement voici quinze jours et dont nous étions sans nouvelles. Ses joues creuses sont couvertes de poils roux et durs, son long corps amaigri paraît perdu dans sa capote ; la gaieté de ses doux yeux bleus est éteinte ; il grelotte de fièvre, m'aperçoit, s'essaye à me sourire, et me dit à voix basse :

— Tu vois comme c'est laid, bête, triste, un malade à la guerre ! Combien de ceux qui sont étendus là vont-ils mourir de leur fuite imprudente ; ils traîneront, s'étioleront peu à peu au gré de leur lente souffrance... Plains-les, car ils n'auront pas été frappés dans la griserie de la bataille ; ils auront plus de douleur et moins de gloire ; l'injustice des hom-

mes ajoutera encore à l'injustice du sort !... Les heureux, vois-tu, sont ceux qui meurent d'un coup sans le savoir, « au champ d'honneur » comme on dit ; les « guignards » sont ceux qui crèvent de maladie dans un lit d'hôpital, ou chez eux, après six mois d'agonie... Qu'il est stupide le préjugé qui donne plus d'honneur à ceux-ci qu'à ceux-là ! Ne devrait-on pas garder aux malades une reconnaissance infinie, puisque leur supplice fut plus lent et plus cruel ? Qu'un obus m'écrase dans une guitoune pendant que je joue aux cartes, ou que la typhoïde m'infecte dans la tranchée et me tue, cellule après cellule, en serai-je moins mort pour la France ?...

— Pauvre Daré !... Mais ne désespère pas. On va vous évacuer vers l'intérieur ; couvres-toi ; n'aies pas froid ; soignes-toi ; guéris-toi ; écris-moi... Adieu Daré !

***

Nous rentrons en ville et marchons au hasard.

La maison d'angle de la petite place a disparu. Dans les platras, au milieu des pierres éclatées, des poutres hachées par la force infernale de l'explosion, on distingue un léger ruban de soie bleu pâle noué d'un joli nœud lâche. On dirait que la petite fiell qui en avait orné son front vient de le poser près

d'elle ; il a gardé la forme de la tête ; on a, en le touchant, une impression de molle tiédeur ; un long cheveu souple et doré brille encore sur le bleu tendre taché de sang.

. . . . . .

Maintenant, les rues mortes se raniment. Les portes s'entre-bâillent craintivement. Dans toutes les demeures on s'apprête à fuir, durant l'accalmie ; beaucoup partent sans même songer à fermer leur porte et cet exode est d'une tristesse sans nom.

La foule angoissée fuit la ville par les portes de l'enceinte comme des fourmis leur fourmilière crevée d'un coup de pied. Tels s'en vont les mains vides, les yeux encore tout remplis de terreur. Ils se hâtent et ne songent qu'à mettre une distance entre l'enfer et eux. Une grosse femme à face rouge, les regards baissés vers la route, porte en soufflant deux lourds paniers ; au milieu d'ouvriers coiffés de casquettes, un homme à chapeau melon, vêtu d'une jaquette tient péniblement de ses deux mains un ballot autour duquel il a noué une toile à carreaux. Voici des vieilles vêtues de noir, des femmes et des jeunes filles et des gamines qui portent en se penchant en arrière et de côté des paquets plus gros qu'elles-mêmes. Voici des mères poussant une voiture ou les deux plus jeunes rient tandis que les « grands » de trois et quatre ans s'agrippent à leurs jupes,

se plaignent d'une douce plainte continue et pleurent en traînant leurs petits pieds sur la route. Des garçons de sept ans plus solides, plus courageux, s'amusent de l'aventure, défilent un bâton sur l'épaule, nous font au passage le salut militaire et jouent de la trompette dans leur poing fermé. Des voitures à deux roues, où l'on s'entasse... Un long chariot de culture où l'on a empilé hâtivement tout un ménage : matelas, sommier, bois de lit, armoire, et au sommet une cage d'oiseau... Hommes et femmes fuient sans regarder en arrière, et, suivant leur force, leur nombre, leur charge s'égrènent peu à peu sur la route en une immense file. Ils fuient devant la mort atroce qui les enveloppa l'heure d'avant ; ils vont vers l'exil, et la misère.

***

Nous quittons la ville par la porte de Cassel. Le soleil qui se couche, marbre le ciel de teintes merveilleuses : brun-foncé, rouge-pourpre, jaune-safran se reflètent dans l'eau du fossé. Près du pont, des soldats vêtus de bleu clair pêchent dans l'eau stagnante ; des oiseaux chantent ; la voiture file entre les arbres de la route rectiligne, et, derrière nous, les silhouettes des clochers, du beffroi, des pignons et des tours se découpent en noir d'encre sur le ciel sanglant. Les vieilles murailles enterrées

de Vauban dominent de leur monticule vert les tranchées de la plaine où des 90 attendent une hypothétique attaque. La nuit arrive de l'Orient ; une fraîcheur monte de la terre avec l'ombre ; un calme immense couvre la campagne. Pas un son de cloche ; le carillon centenaire se tait, et la ville blessée, ombre chinoise qui décroît sur l'horizon splendide, paraît une cité de légende, un mirage, un décor vidé de sa vie.

ENTRE DEUX BOMBARDEMENTS

17 mai.

On nous a renvoyés à Bergues.

Au hasard de ma course dans la ville déserte je découvre une petite place rectangulaire, plantée de hauts marronniers, où des fleurs blanches et rosées, ébranlées, alourdies par les ondées, tombent en pluie à chaque souffle d'air. Derrière moi un haut mur de briques que des arbres en fleurs dépassent. Au milieu du mur, une porte à fronton triangulaire que surmonte une lanterne. Il fait gris, triste et lourd et les couleurs sont délavées.

Les maisons semblent mortes sous leurs volets clos. Tous les bruits se sont tus. Pas une voix, pas un son, pas un soupir. La pluie a semé la terre de petites flaques vaseuses toutes pleines de fleurettes roses pâles, et, déesses de ce silence, les trois nym-

phes de Germain Pilon, qui tournaient au centre de la place en se donnant la main, semblent s'être arrêtées brusquement, foudroyées de tristesse et de peur.

Par-dessus tout ce vide et cette morne solitude passe une angoisse fiévreuse. On sent que la mort rôde tout à l'entour. Bête monstrueuse et rapide elle va venir d'un bond sauvage à près de mille lieues à l'heure. Je la devine tapie là-bas à trente kilomètres, dans un trou noir, au flanc d'une colline, derrière le miroir immense de l'Yser débordée. D'un bond elle franchira frontières, marais, canaux, armées, villages, étangs, et ses mille kilos d'acier et d'ouragan tueront, disperseront en fine poussière les êtres et les choses.

Les êtres peuvent fuir ; les choses sont rivées au sol et n'échappent pas à leur destin, mais j'imagine qu'elles sentent la mort tout comme nous, et qu'il y a de l'effroi aussi dans le long tremblement des feuilles et la chute tournoyante des fleurs....

LETTRES DE LA MARRAINE

Mon cher militaire,

Maman m'a dit que tu, vous étiez blessés ; s'a m'a fait bien du chagrin. Je serai bien contente que vous veniez à Turenne. Maman est infirmière et

elle vous soignera bien et moi je lui aiderais. Venez bien vite ici, c'est à dire à Turenne ; on vous soignera, mais, après, il ne faudra pas retourner à la guerre parce que vous vous fairiez encore blesser.

Je vais à l'école touts les jours mais nous nous amuserons bien quand même le jeudi et le dimanche, et à la sorti de l'école. Vous viendrez me cherchez avec maman et nous ferons de bonnes parties.

Turenne c'est très joli ; tout à fait au bout de Turenne il y a la tour de César et la tour du Trésor; on peut les visitées en demandant la clef à Madame Raygal et il y a aussi à 2 ou 3 kilomètre le château de Linoir et si papa venait on pourrait visité les grottes mais moi je connais bien le chemin pour aller à Linoir mais je ne connais pas le chemin pour aller dans les grottes.

Enfin venez, venez le plus tôt possible et je serai fière et heureuse si vous pourriez venir jeudi prochain parce que c'est mon aniversaire.

Votre vieille amie qui ne vous oublie pas et qui vous aime. Jacqueline.

***

Mon cher grand ami,

J'ai été bien contente de recevoir la belle lettre que vous m'avez écrite. Vous m'excuserez d'avoir attendu tant de temps pour vous répondre, mais

j'attendais que maman revienne de Paris parce que Paul n'aurais pas voulu me laisser tranquille pendant ce temps car il est très taquin.

Donc puisque vous ne pouvez pas venir cette année me voir à Turenne vous viendrez l'année prochaine quand ces méchants boches seront sort de notre chère France. Maman m'a dit que vous alliez un peu mieux mais que vous n'étiez pas encore guéri de votre blessure ; il faut bien vous soignez. Je pense que maman va nous faire rester toute l'année à Turenne, dont je suis bien contente ; et je prends des bonnes leçons de patois avec Elise et je sais presque le parler, mais encore pas tout à fait. J'ai appris à tricoter et la première paire de chaussettes que j'ai fait était pour les soldats qui se battent ; c'est à l'école que j'aie appris avec Madame Rivet ; quand j'aurai fini mon bas (j'en suis déjà au talon) je vous ferez un cache-nez à l'aiguille car c'est plus chaud à l'aiguille qu'au crochet.

Mon cher et grand ami, je vous envois d'affectueux baisers. Jacqueline.

***

Mon vieil André,

Je m'amuse beaucoup et il fait un très beau temps. Nous faisons des tranchées et je me bas avec les

garçons, nous jouons à la guerre et on se lance des mottes de terre en guise d'obus.

Maman m'a rapporté du papier à lettres de Paris pour écrire au militaire, et c'est pour vous que je prends la première feuille. En ce moment je suis en vacance, mais je crois que je ne retournerais plus à cette école je travaillerai avec maman car les petites filles qui sont à l'école que je suis sont que des méchantes.

Mon vieil André je vous embrasse bien fort.

Votre vieille amie

Jacqueline.

***

Mon vieil André,

J'ai été bien contente de rentrer au cours et tout, mais ce qu'il y a de dégoûtant c'est que mon pâtissier est fermé et mon marchand de marron n'y est plus.

Le gendarme va très bien. Jeannette est en train de lui faire ses moustaches. Ca fera un bel époux pour Anne-Marie. Je pense que vous reviendrez bientôt.

Mon vieil André, je vous embrasse bien fort.

Votre vieil amie

Jacqueline.

LE RETOUR

LE RETOUR

LA RUE

Septembre 1915.

Le soleil emplit tout l'espace et, quand je sors du hall immense de la gare, il fait sourdre la joie du granit des pavés, des trottoirs asphaltés, de la masse bruissante des arbres et de la foule dense.

Je m'arrête ; j'hésite ; je ne comprends pas.

Cette ville qui m'apparaît subitement presque insouciante, gaie, amoureuse, élégante, pleine de rumeur ensoleillée, est-elle la même que j'ai quittée quatorze mois plus tôt, grave, calme et si belle ? Comme tout change ! Comme l'état d'âme des hommes modifie un décor matériellement semblable ! Ces façades percées géométriquement de fenêtres, ces larges rues, ce boulevard, ces grilles, ces hauts murs teints en noir par la fumée et le temps sont pareils aux façades, au rues, aux murs de 1914 dont ma mémoire a conservé l'image précise. Et

cependant je les reconnais à peine, car les êtres qui les peuplaient sont partis ou ont changé moralement et la vapeur des âmes qui monte sous le soleil déforme les choses comme l'air chauffé.

. . . . . .

Je reviens triste, faible, et cette vie bruyante où je baigne d'un coup m'étreint d'une douleur mauvaise. Je reviens le cerveau rempli d'images de souffrance, le cœur meurtri de la douleur des autres et du martyre des choses, le corps usé par un effort excessif ; je revois malgré moi les villages détruits, la terre saccagée, éventrée, les ambulances, les hôpitaux et leurs misères physiologiques, les blessures affreuses, les maladies, l'enfer des souffrances morales ; j'entends encore le crépitement du long brasier de douleurs, qui, brûlant de la mer à la Suisse, arrête l'ennemi devant son mur de feu, et je me demande par quel sortilège tous ces êtres qui m'entourent ignorent qu'on souffre et qu'on meure près d'eux et pour eux.

Le vent apporte jusqu'ici les échos de la bataille, mais on s'y est accoutumé. Par une adaptation progressive, ces femmes, ces hommes jeunes et vieux ont accepté la guerre, source d'ennuis petits ou grands, de petites gênes ou de larges gains, ils n'y songent pas plus qu'on ne songe à la pluie, quand il fait beau.

L'insouciance, la densité même de cette foule me font mal. J'ai l'impression d'arriver après un long temps révolu dans un monde nouveau. Les mœurs m'en seraient étrangères, mais ne me déconcerteraient pas plus que ces voix qui sonnent légères dans l'air tiède. Je n'aperçois pas les visages ; l'énigme des sons n'en est que plus pressante, et je voudrais dire à tous ces êtres dont la joie malséante m'étourdit : « Vous ne devriez pas rire. »

LA MAISON

La voilà renfoncée et maussade.

Voici le vaste porche et la cour misérable où cent fenêtres regardent le vide ; devant moi l'escalier vieilli déroule ses murs crayonnés et déteints et ses marches usées qui penchent vers la rampe.

Je monte lentement, et, au tournant, apparaît sans paillasson la double porte rouge, veinée de noir, où les deux boutons de cuivre et la plaque du verrou de sûreté mettent trois taches de jaune terni.

Mon cœur bat plus vite. Subitement ces planches peintes prennent pour moi toute leur valeur de symbole. Je les ai jadis ouvertes tant de fois ; le bonheur, le malheur les franchirent tout à tour ; et je leur suis reconnaissant de m'avoir protégé, naissant à la vie, en me donnant les heures de soli-

tude sans lesquelles on ne se connaît pas. Mais maintenant j'hésite ; une crainte légère m'effleure devant l'huis clos depuis plus d'un an, car j'appréhende une désillusion pareille à celle qui m'a secoué devant la place populeuse ; dans l'ombre de cette porte, dix ans de mon passé sommeillent, ou mieux, dix ans du passé d'un homme qui fut moi.

. . . . . .

La clef tremble un peu dans ma main. Je tâtonne avant de trouver l'entrée de la serrure, car j'ai perdu cette exactitude automatique du geste qu'on acquiert après mille reprises. Le pène résiste à ma pression ; il ne me cède qu'à contre-cœur, comme à un étranger dont on se méfie.

Et j'entre enfin. J'entre dans une ombre qu'atténue un faible jour filtrant sous les lattes des volets. L'air me semble lourd, moisi, et tendu de toiles d'araignées ; il est dense, froid, humide et fade ainsi qu'un air de caveau ; les murs qui ont désappris la lumière se couvrent dans la demi-obscurité d'une blancheur de léthargie, et suintent l'abandon et la vie ralentie. La poussière a pu s'étendre à son aise. Elle recouvre tous les objets d'un même manteau de demi-deuil et semble ouater le silence.

Les pendules éteintes grandissent la tristesse morne de la demeure abandonnée. Je me souviens de ce qu'elles y mettaient autrefois de vie ardente

et régulière ; machines presque humaines, activeuses de pensée, créatrices de travail et berceuses de rêve, elles donnaient son rythme à ma vie...

Elles son mortes maintenant, comme sont morts tant d'objets usuels : robinets aux caoutchoucs séchés dont la vis tourne, mais où l'eau ne passe plus, tuyaux engorgés, cheminées pleines de suie, gaz et lumière électrique coupés.

J'avance et retrouve partout, dans chaque pièce, la même indifférence froide. Je me heurte à des portes fermées à clef, et j'ignore où sont les clefs, et cette idée me vient que je suis chez un autre. Je me sens oublié des choses, qui, jadis, se prêtaient dociles à mes mains et venaient comme apprivoisées se placer juste à leur portée, car j'avais, par habitude, le sens exact des distances relatives et leur proportionnais mes mouvements.

J'ouvre avec peine une fenêtre ; je repousse ses volets, et, d'un coup d'aile, effarouchée, l'ombre qui sommeillait dans la pièce depuis plus d'une année s'envole avant que les vantaux, tournant sur leurs gonds, aient atteint le mur extérieur. Une lumière blafarde entre, hésitante, et s'accroche à la blancheur jaunie des murs, aux journaux dépliés, étalés sur les meubles, aux cuivres, aux baguettes dorées des cadres ; devant moi, dans un angle de la pièce,

derrière ma table de travail, le fauteuil un peu repoussé en arrière et tourné à gauche donne l'impression qu'un être vient de se lever, de le quitter ; et, sur la table même, une enveloppe, fermée de cinq cachets de cire rouge, et portant cette mention : « Testament, 2-3 août 1914, » complète l'impression funèbre qui se dégage de la maison, et m'affirme que, quoi que je pense ou fasse, une part de moi est bien morte, là-bas, au champ de douleur et de gloire.

LA LUMIÈRE ATTÉNUÉE

Les jours passent et me prouvent de plus en plus que je suis autre et que le monde est différent du monde où j'ai vécu jusqu'à mon départ.

Physiquement d'abord. Il s'estompe devant mes yeux atténués. Adieu, les fêtes de la lumière, ses jeux étincelants où je me complaisais. La chanson des couleurs qui montait des choses, étouffée par le mal, n'arrive plus jusqu'à moi qu'en bribes.

Assis dans la pièce que j'aime, au milieu des meubles familiers, je songe devant leurs masses imprécises, assombries, à toutes les joies qu'ils me donnèrent. Ici, entre les deux fenêtres, le chiffonnier d'acajou, couvert de marbre noir, dresse son tas d'ombre aux contours incertains. Les entrées des serrures, les anneaux des tiroirs ne m'apparaissent

même pas, et cependant quelles éclatantes et subtiles audaces de soleil doivent danser sur le satin de son bois, poncé, verni par les hommes, et luisant de la glissade des années...

Même fadeur de la table-bouillotte et du bureau Louis XVI. Leur ardente couleur fauve, rousse et veinée, les éclats de lumière dans les cuivres usés sont éteints. Eteints encore les barreaux brillants des chaises lorraines, claires comme des glaces, et les dorures du dos des livres, les étoffes des sièges, les teintes si douces du poirier, si solides du chêne, si chaudes du merisier. Les vieilles reliures du XVIIIe siècle, leurs rouges, leurs verts à peine ternis, leurs ors immuables, s'enveloppent d'un nuage gris, et les fleurs, enfin, brodées, tissées, peintes ou vivantes, ont l'air saupoudrées de cendre.

. . . . . .

Les visages, eux aussi, sont éteints.

Lorsqu'on sait qu'on peut descendre par les yeux dans les âmes, lorsqu'on aime à suivre les bonds de la pensée dans les mouvements parfois imperceptibles du visage, il est dur d'entendre à deux mètres de soi un être vous parler comme du fond d'un brouillard. Tous les traits, si connus soient-ils, s'enchevêtrent. Les contours des joues, du nez, du menton, invisibles à faible distance, sont si flous quand on se rapproche qu'on les dirait fondus,

étalés en taches affadies, dégradées, mélangées par leurs bords, et, pour peu qu'une figure s'inscrive dans un fond clair, elle s'y mêle et disparaît presque.

Ces visages indistincts me semblent loin de moi, et j'imagine parfois que je leur téléphone... Eloigné, isolé au milieu des hommes, je viens d'éprouver la plus grande douleur peut-être qui m'ait assailli depuis mon retour : nous étions deux, et nous parlions, et, sur un mot, j'ai deviné qu'on souriait en face de moi d'un sourire indulgent et tendre, que j'aime et ne reverrai plus.

LE SOUVENIR DE L'ODEUR

J'étais sorti. La pluie est tombée. J'entendais les gouttes lourdes choir brutalement sur le sol, et, oubliant que je ne sentais plus, j'ai largement humé l'air.

Vous souvenez-vous de la forte odeur de la terre mouillée au printemps ? Elle est grasse, profonde, emplit les narines et vous comble de joie, car elle semble une promesse des floraisons prochaines. Vous souvenez-vous des parfums qui, l'été, vers le soir, chargent l'air de leur ardeur puissante ? Vous souvenez-vous ?...

J'y songe sans relâche. Je voudrais les imaginer, les recréer exactement en esprit, et suppléer ainsi par le souvenir au vide de la sensation présente :

mais plus je m'acharne à les préciser, plus ils me fuient et s'amincissent. En vérité, je ne sais plus ; et c'est une chose navrante. Je me heurte à l'oubli, comme une mouche à une vitre, et comme elle je m'acharne, monte, m'écarte et m'élance vainement. Je ne sais plus...

Tout se conjure pour exaspérer mon regret. J'ai retrouvé hier deux petits flacons que je conservais depuis des années, bien qu'ils fussent vides, car ils gardaient trace des parfums jadis contenus. J'aimais à les respirer de temps à autre, puisque, à la seconde, ils évoquaient en mon esprit des images jadis précieuses. Je n'ai pu discerner leur odeur ; elle est restée morte pour moi, comme celle des fleurs, aux couleurs fanées, comme celle de la mer qui, elle aussi, me hante, comme d'autres encore indicibles...

Ma recherche impuissante, si douloureuse en soi, est par ailleurs lourde de menaces. Je me demande : « Une sensation qui n'est plus nourrie s'atrophie-t-elle, jusqu'à disparaître ? Si ma vue déjà déclinante s'évanouissait entièrement, deviendrais-je à la longue incapable de me souvenir des couleurs, comme je suis incapable d'imaginer les parfums ? » J'accepte la disparition du goût, ce petit supplice renouvelé tout le long du jour ; je consens à ce que tout ce que je bois et mange soit fade et ne se différencie

que par le tact ; mais je ne m'habituerai jamais à la perte de l'odorat, à l'atténuation de la vue, puisque les sensations passées s'estompent. En respirant le sol mouillé par l'averse, un seul souvenir se reflète en moi, le souvenir d'une joie qui m'est désormais interdite et me devient inexplicable.

LE TRIOMPHE DU SON

Les impressions terribles que voilà... Elles vous investissent, vous étreignent, vous étouffent. J'ai la sensation que je manque d'air parce que de hauts obstacles sont entassés entre le monde extérieur et moi. Je me sens enfermé en moi-même par la rupture de trois des cinq sens qui me rendaient compte de l'univers, et m'en trouve diminué, comprimé comme un corps à l'intérieur duquel on ferait le vide. Une angoisse me serre le cœur devant le rétrécissement de ma vie murée ; la même sensation d'étouffement, d'emprisonnement me revient sans trêve, et j'imagine que je suis déjà mort un peu.

Malgré les soins et le repos, je sens une lassitude immense de la machine. J'ai la perception nette de la formidable dépense de force faite en quinze mois de guerre et je devine une usure si décisive de l'organisme que je me demande par quel miracle il fonctionne encore. Un poids me maintient cloué à ma chaise; je voudrais ne pas bouger, demeurer

allongé, inerte, longtemps, malgré toute l'humiliation qu'inflige la faiblesse de muscles autrefois joyeusement entraînés.

***

Mais voici qu'à la longue, à petits coups, l'espoir renaît. La vue, le goût, l'odorat sont toujours rebelles, mais le tact et l'ouïe se développant insensiblement, tentent de les suppléer ; je commence à juger des subtilités du toucher, et l'infini des nuances du son se révèle.

Le soir tombe ; l'ombre envahit la pièce, mais je n'y prête pas attention. Le calme apparent de cette fin du jour est si rempli de sons divers que mon oreille discerne et suit à peine leurs ondes ennemies, emmêlées...

Un meuble craque ; l'aiguille des secondes trotte menu sur ma montre au milieu d'un petit bruit métallique où l'on perçoit les vibrations contractées du ressort ; et, souveraine de la demeure assoupie, paisible et un peu dédaigneuse, la pendule noir et or bat largement la mesure.

Paisible et précise, hachant le temps sans relâche, sans défaillance, implacable, elle laisse peser sur qui l'écoute le poids de son exacte cruauté. Son rythme monotone, impérieux, pareil au rythme d'une faux, limite les secondes et les abat et semble redire le même lieu commun : « Celle-ci est morte,

tuée par moi, et celle-ci, morte à son tour, a disparu ; songes-y bien. Les heures brèves, dont tu disposes, s'évanouissent ; songes-y bien. La mort approche, à pas égaux, inexorable. Apprends à croire. Emploie ta vie... » Les secondes à peine nées disparaissent pour l'éternité, et la leçon régulière de ce pendule transmise à mon esprit par l'oreille, est infiniment plus grave que les avertissements de l'aiguille transmis, jadis, par mes yeux, s'il leur plaisait.

***

Dehors, le vent souffle en rafales, tourbillonne, et, comme un chien, bondit autour de la maison en quête de l'issue où l'on se coule; il va, vient, saute, donne de la voix, revient, couvre un instant le bruit de l'horloge, s'engouffre dans la cheminée et secoue rudement les tôles de la trappe qui vibre.

Les arbres du jardin plient dans la tempête et frissonnent de toutes leurs feuilles bruissantes. J'imagine les deux cyprès ployés à droite, à gauche, balayant l'ombre de leur pinceau plaintif ; j'entends le glissement en cercle des feuilles mortes qui tournent au souffle du vent, et le bruit de la pluie dans la terre et sur les vitres, et sur le mur, et sur les toits des hangars et le tronc noir des arbres ; je perçois le son mat des gouttes qui s'écrasent sur le rebord de zinc de la fenêtre, le son plus gras de

celles qui tombent sur le sol, et le grésillement de la terre qui les boit.

Le son se transforme parfois en vision. Tel bruit de goutte d'eau me fait voir d'autres gouttes accrochées aux fils de fer des tranchées et chassées par le vent le long de ces fils. Des appels de trompe passent dans l'air ; une porte se ferme ; un sifflet de locomotive troue le rideau de pluie et d'ombre ; le bruit lointain d'un train qui passe au bord de l'eau se transpose en une image des lumières ; je « vois » en esprit des wagons qui se reflètent dans le fleuve et s'éloignent et confusément vous invitent au voyage. Le grondement des lourdes roues pleines s'atténue et se perd dans le vent qui déchire et disperse les appels venus de la ville et noie le son jeune d'une cloche perçue, puis inaperçue et perdue enfin dans la mêlée des bruits.

***

Et, pierre à pierre, le mur s'écroule qui murait mon âme au fond de moi. Les sens se suppléent les uns les autres. Mes relations avec le monde extérieur se rétablissent différentes, transposées, mais presque aussi fréquentes qu'autrefois. Il y a différence de nature, mais non différence d'intensité, entre la masse de mes perceptions de naguère et d'aujourd'hui. Ma respiration se fait plus libre

et je me sens renaître comme une plante dont les racines arrachées, mutilées, pénétreraient à nouveau dans la terre.

DISCORDANCES

Comme on entend mal, quand on voit trop bien !

L'œil fait tort à l'oreille et la distrait, et détourne d'elle mille perceptions subtiles.

Comme on voit mieux une âme quand on l'écoute au lieu de la chercher dans les reflets d'un visage ! On farde ses joues et ses yeux... mais on ne farde pas sa voix. On a si peu l'habitude de la surveiller, de la truquer — lorsqu'on le tente, on y parvient si mal — que l'artifice éclate à l'oreille attentive. L'hypocrisie d'un être se décèle dans sa voix et dupe vos yeux ; mais, par ailleurs, la voix révèle aussi les beautés profondes de l'âme, et, prenante, vous la montre enthousiaste, précieuse.

Cette remarque faite, j'ai appris à écouter, comme déjà à espérer et à attendre, à vivre et à mourir. Et maintenant, je juge d'instinct les êtres par l'ouïe mieux que je ne les jugeais jadis d'un regard.

***

Vous qui parlez en ce moment, sûre de vous, loin de mes yeux et si près de moi, comme vous redouteriez mon silence, si vous pouviez deviner mes pen-

sées! Je vous aperçois moins, mais vous perçois bien davantage, et votre voix me livre en un instant le secret de votre âme vraie que mon œil charmé par votre visage n'avait jamais pu pénétrer. Il me semble que vous n'êtes plus vous-même et que l'être que voilà m'apparaît pour la première fois.

Qui êtes-vous, vous que je retrouve après vingt mois d'absence, et pourquoi être si différente de l'image que je gardais ? Je sais que je vous juge maintenant, à votre insu, telle que vous êtes ; mais là n'est pas la seule raison de la discordance naissante de nos âmes.

Peut-être me suis-je tracé de vous, en esprit, durant ces jours si longs, une image factice ; mais peut-être aussi avons-nous évolué l'un et l'autre, loin l'un de l'autre, et dans une atmosphère différente. Je me suis tellement modifié, et vous avez si peu l'air de vous en rendre compte !

C'est là qu'est le danger : un petit drame se joue entre nous sans que vous en ayez l'impression. Votre défaut de compréhension nous disjoint, malgré mes efforts, et vous vous entêtez à traiter de lubies ce qui est transformations profondes de l'esprit. La guerre m'a conduit à une revision des *valeurs* que vous vous refusez à admettre ; vous souhaitez tout prendre légèrement, et cette insouciance qui nous ruine dissociera encore demain des milliers d'êtres.

LA NUIT VIENT...

Décembre 1915.

Souple, douce, insinuante, la nuit aux gestes lents approche ; elle se glisse muette et grise et d'abord humble, puis se hausse, emplit l'espace et l'assombrit ; elle enveloppe la colline et les grands arbres nus, le jardin vide et la vieille maison, et les yeux qu'elle embue et l'âme qu'elle endeuille.

Tout se voile et l'être sans défiance est pris à ce jeu triste ; tout s'éteint ; les choses paraissent s'éloigner et décroître ; la voix sourde de la ville immense qui s'étale au bord du fleuve semble plus anonyme encore dans le soir.

. . . . . .

J'ai agi tout le jour, non par goût de l'action, mais pour ne plus penser à ceux que j'ai laissés là-bas. J'ai voulu oublier leurs souffrances que je ne partage plus, la mort qui les guette, les larmes et les étreintes du départ, et j'ai goûté un peu de paix dans le tourbillon salutaire de la vie...

Mais, sous ton poids, nuit souple et froide, l'heure présente et mon repos factice sombrent. Tout le faux décor dont je m'entourais, tout l'air truqué que je respirais, se volatilisent ; ce qui est, fuit sous mes doigts...

Je sens le danger et veux me défendre du mal que

tu vas me faire. Je saisis au passage un fait d'aujourd'hui, une image présente, un visage entrevu quelques heures plus tôt, une parole dite, une douleur même, ou la tâche que je veux m'imposer demain... Je m'y cramponne, et tout s'effrite, fond, s'évanouit.

***

Voici tout le passé qui monte... Je ne peux plus lutter ; mon âme est prisonnière... Les rets du passé grave l'enveloppent et la pressent... Prisonnière, abandonne-toi.

. . . . . .

Mes amis, où êtes-vous ? Dans quelle boue sanglante souffrez-vous à cette heure ? Domy, Fauqué qui pleuriez comme des enfants quand je partais pour l'hôpital, vivez-vous encore, et qu'a-t-on fait de vous ?

Mes amis, j'ai peur de chaque courrier qui me rapportera peut-être la lettre que je vous envoyais deux mois plus tôt, timbrée de la mention trop claire : « Le destinataire n'a pu être atteint en temps utile » Je vous ai laissés sur l'Yser et vous sais maintenant à Verdun... Mes amis, je tremble pour vous ; je tremble pour toi, Herbin, pour toi, Boucau, mon frère au gai courage, car je n'ai plus que vous... Tant d'autres, vous le savez, sont morts !...

Guasco, Péguy, Pascal, Thilloy, Delrue, Mike-

lidi, Givord... je ne vous reverrai jamais. Vos visages familiers que j'évoque semblent me dire malgré toute la bonté dont l'au-delà les auréole : « Pourquoi vis-tu encore, toi ?... Nous autres sommes couchés, mutilés, dans la terre, et nos pauvres corps s'y dissolvent, tandis que *tu vis*.

« Tu vis !... Comprends-tu bien tout ce que cela veut dire ? Tu peux agir, penser, créer, si tu en es capable...

« Te souviens-tu des longues causeries, où notre esprit s'aiguisait et jouait, le soir, certains soirs semblables à ce soir-ci ? Nous étions gais de toute notre jeunesse, hardis et fermes de toute notre force, heureux et grandis de tout notre espoir.

« Maintenant, de cette troupe si vivante, toi seul subsistes... Pourquoi vis-tu ?... Viens nous rejoindre. »

***

Pêle-mêle la foule des morts se presse sous mes paupières closes. Voici Lemercier que je n'avais pas vu depuis les Eparges, et qui me jette au passage son regard aigu de peintre... Voici Aussière aux yeux brillants et bons, l'ami rare dont la guerre me sépara, qui, follement, enviait mon sort de combattant, tandis qu'il était au dépôt, et qui mourut à Zillebeke, après deux jours de front, d'un obus eu

pleine poitrine. Il vient à moi, me prend la main et me dit sur un ton de doux reproche : « J'ai disparu si près de toi !... Pourquoi m'as-tu laissé partir, moi qui t'aimais ? »

Les voilà tous, maintenant, amis et simples camarades ou compagnons... Je n'aurais jamais cru qu'ils fussent si nombreux... Celui-là est Gérard, mon capitaine des Eparges, dont les nerfs furent ébranlés au point qu'arrivé au dépôt, sortant de l'hôpital, sa blessure guérie, il s'est tué d'une balle dans la tête... L'étrange histoire ! cet homme qui a échappé à la mort, qui a supporté la plus effroyable tension nerveuse qu'on puisse imaginer, qui nous a conduits à la mort, a donné la mort, nous a menacés de mort, a bravé la mort et rusé avec elle et l'a crainte parfois à en mourir, meurt maintenant qu'il semble lui avoir échappé... Comment l'a-t-elle rejoint ?... Par quel détour subtil a-t-elle ressaisi sa proie ? Qui prendra-t-elle demain ?

. . . . . .

Ma vie fut faite jadis d'amitié. J'aimais à sentir autour de moi des âmes dont le rythme approchât du mien... Ce soir je suis une chose aux doigts des disparus.

Qui donc me libérera d'eux et de l'abîme où ils m'attirent ? Quelle main se tendra vers moi pour arrêter ma chute qui s'active ? Je plie sous le vide

de mes jours d'un coup privés d'amis, comme une plante privée d'eau ; j'ai peur de ma solitude ; j'ai le dégoût d'agir. Immobile, j'attends que la grande paix de la nuit m'aide à vaincre le mal qui me tourmente, j'attends que son apaisante rosée mouille mes yeux, car la douceur des larmes solitaires sauve des bras des morts qui se tendent vers vous.

LA FOULE

La crainte m'enferma d'abord dans la maison. Je redoutais cette foule inconnue à laquelle je m'étais heurté lors de mon retour. Qu'aurais-je été faire, amoindri et dolent, au milieu de sa gaieté insouciante ?

Puis j'ai perçu le danger de l'isolement, la fausseté du monde factice où le passé me poussait à vivre. J'ai senti qu'il fallait faire un pas vers la ville et qu'elle était autre, peut-être, que mon esprit ne l'imaginait... J'ai voulu savoir. Je suis parti seul ; et de cette première sortie je reviens le cœur plein de joie.

J'ai d'abord hésité ; inquiet, je n'avançais qu'avec prudence ; mais très vite j'ai compris que l'air que je respirais était baigné de douceur et de sympathie grave. J'avais cru être seul et j'ai deviné autour de moi des centaines d'amis ignorés.

Qui dira, en ces jours, la pitié, la bonté de la foule anonyme, l'immense impression de douceur maternelle qui vous enveloppe, quand faible, vous vous abandonnez en toute confiance à la force de ses flots mouvants ?

Je vais mon chemin. J'approche d'un obstacle que je n'aperçois pas. Une main m'arrête aussitôt et me guide. On m'aide sans un mot, simplement, avec tact et bonté, et partout je sens autour de moi la même sollicitude. Des pas s'attachent aux miens, s'arrêtent quand je m'arrête, indécis, au bord d'un trottoir, et je sens peser sur moi des regards protecteurs, qui surveillent la rue où je vais m'engager, m'entourent, et me suivent.

Je me risque jusqu'à prendre le « métro » et, dès l'entrée, un bras se passe sous le mien, une main inconnue prend mon billet, me guide dans le dédale des escaliers et des couloirs ; les portillons des quais s'ouvrent d'eux-mêmes, à mon approche, comme les portes des wagons ; on m'aide à monter en voiture et une « place assise » se trouve toujours libre, quelque dense que soit la foule. Les hommes et les femmes me sont reconnaissants de l'occasion que je leur donne involontairement d'être bons et parmi ceux qui me rendent service, il en est qui me disent merci.

. . . . . .

Admirable impression d'identité. — Ces hommes et ces femmes m'accueillent vraiment en frère et leurs gestes si simples disent doucement leur gratitude et leur amour pour tous ceux que le mal accabla.

Ces êtres communient dans un même sentiment, car ils sont proches les uns des autres ; la masse des étrangers a disparu ; les Français maintenant ont la majorité dans une foule parisienne ; on est entre soi ; on pleure des mêmes douleurs ; on tressaille des mêmes espoirs...

***

Cependant la lumière se fait en moi ; je sens qu'à vivre abstrait du monde je me serais étiolé, tandis qu'à descendre dans la foule je reverdis, je refleuris. Et une voix me dit : « Rien n'est solide de ce qui ne pousse pas profondément ses racines dans la masse. L'œuvre que tu tenteras doit être étayée par cette masse et sa durée sera fonction de ses assises.

« Enracine-toi... Que ton âme soit en communion avec l'âme de cette foule. Comprends-la, sens-la, devine-la, suis-la dans ses souplesses, dans ses abandons et dans ses colères ; sache saisir son esprit et son humeur, car cette humeur et cet esprit collectifs sont des phénomènes profonds et sans âge, semblables au bruit de la forêt et de la mer. Tu dois

te plonger en elle pour faire œuvre humaine et vibrer avec elle, comme tu dois plonger dans la nature et trembler au vent avec les feuilles des arbres.

« Et quand tu te sentiras enraciné profondément, quand au sein de ton âme ouverte et réceptive tous les échos de cette masse retentiront, alors laisse aller ton rêve, lâche-lui la bride et monte sans crainte, de toute ta force et les yeux pleins d'étoiles... Accueille les chimères d'avenir, les espoirs fous, que demain peut-être réalisera ; monte aussi haut que tu le pourras, monte jusqu'à être seul, sans vertige, car ta base est nourricière et solide. »

LA PREMIÈRE CLASSE

Octobre 1916.

Le jour est clair et doux. La vaste place que le vent balaye à l'ordinaire du Panthéon à Sainte-Geneviève est paisible ; ses maisons entourent un air immobile. C'est l'heure où les enfants vont en classe. Par petits groupes, ou seuls, sans hâte, ils passent. Et, suivant ces gais porteurs de livres, j'arrive à mon tour devant la vieille caserne où j'enseignais avant la guerre... jadis !

Que ce temps est lointain ! Que ce retour est émouvant !... Je franchis le porche, la cour, et longe les couloirs où traînait autrefois une odeur

complexe de poussière humide, de cuisine, de papier et de serpillère. J'arrive enfin dans ma classe, et me souviens, et restitue lentement ce que je vois mal : les hautes fenêtres grillagées, le plafond aux poutres apparentes, les bancs alignés sagement, les becs de gaz portant sur l'oreille leurs abat-jour cabossés. Sous ma main le pupitre de ma chaire se hausse, zébré d'entailles, usé au bord inférieur par le frottement des coudes.

. . . . . .

Ils sont entrés. Ils gagnent leurs places, un peu émus de ce retour, pleins de gaieté et de vie, mais contenus par l'image douloureuse de la guerre qui, soudain, leur apparaît... Et quand ils se sont tous assis, je sens monter, à la fois, vers mes yeux tous ces yeux d'enfants qui regardent, grands yeux clairs, pleins de curiosité et d'émoi, débordant de confiance attendrie, belles lumières dont l'intelligence et la caresse enveloppent mon âme d'une douceur de printemps.

Ils sentent, ils comprennent, bien qu'enfants... j'en suis sûr. Ils ressentent confusément les souffrances supportées pour eux par ceux du front ; ils devinent que jamais une masse de douleurs pareille n'a été entassée sur le monde, que jamais on ne vit tant de beaux espoirs flétris ; ils comprennent un peu que *leurs* soldats, confirmés dans la foi fran-

çaise et humaine, se sont grandis par leurs actes aux yeux de l'univers, mais les ont grandis eux-mêmes, en même temps.

Et le cours commence simplement, après trois mots de bienvenue. Suivant le « programme », le maître parle de la France qu'il doit expliquer et décrire, et la classe l'écoute de toutes ses oreilles, comme s'il s'agissait d'un être vivant. La formation géologique du sol, ennuyeuse autrefois, intéresse aujourd'hui comme un conte de fée ; ils voient, au cours des âges, la chair des plaines se former autour du squelette des montagnes et les hommes naître puis mourir sur cette terre, et pour cette terre; tout paraît clair à ces petites âmes parisiennes habituées à vivre dans l'enthousiasme, dans la passion ardente et sincère de cette colline pensive des Ecoles, où, depuis bientôt mille années, rêvent des jeunes hommes.

LE DROIT DES MORTS

Ils ont le droit de vivre en nous. Il faut qu'autour de nous leurs âmes soient présentes et qu'on relise sans relâche leur témoignage signé de sang.

Plus tard, après des siècles révolus, toutes les horreurs que nous avons vécues s'estomperont. On oubliera peu à peu, car c'est notre lot éternel que de vivre entre l'oubli du passé et l'ignorance

de l'avenir malgré les liens qui les assemblent. Peut-être verra-t-on alors les extrêmes s'unir, les crimes expiés et pardonnés ; peut-être oubliera-t-on la honte des générations défuntes qui semèrent le mensonge, la douleur et la mort... Mais oublier les jeunes hommes que la guerre tua serait le pire sacrilège... Notre dette envers eux est immense.

Selon la vieille formule, lieu commun sublime, ils sont morts pour les autres, le pays, la province, la ville ou le village, la maison, la famille. Ils sont tombés, comme tombaient les mâles de la préhistoire, pour sauver la horde des haches ennemies.

Ils sont morts aussi selon la formule plus neuve, pour défendre la pensée, l'atmosphère intellectuelle et morale où baignait notre peuple. Grâce à eux nous sommes libres et maîtres de développer notre esprit dans la voie qui nous plaît ; grâce à eux, le monde entier, sauvé de la force, accueille la jeune liberté.

***

Ils furent les matelots de Xerxès se jetant à la mer pour alléger le navire qui sombre... Notre devoir envers eux est donc clair.

Il est tissé d'abord de reconnaissance et d'amour. Ils sont l'humanité crucifiée. Le Christ rédempteur versa son sang pour le salut du monde ; les tués de

la guerre sont les victimes de nos fautes, sacrifiées pour notre rachat.

Chaque année, consacrons-leur un jour, et non pas seulement nous, Français, mais tous les peuples. Ce jour-là, songeons aux morts que nous connûmes ; efforçons-nous de les voir, et écoutons-les nous dire, eux aussi : « J'ai versé telle goutte de mon sang pour toi. » Que cette fête du souvenir unisse les esprits les moins proches, les religieux et les athées, les patriotes et les sans-patrie ; qu'elle nous rappelle nos erreurs et nos responsabilités, qu'elle nous soit en même temps un *mea culpa*, une source d'espoir, un acte d'amour et de suprême merci.

***

Morts aimés dont on se souvient, morts sans amis, sans famille, que personne ne pleure, et qu'on doit doublement glorifier, il y a dans votre entassement, une force, une puissance de renouveau, un levain prodigieux que nous ne laisserons pas perdre.

Plus encore que des autres, vous avez le droit d'exiger de nous, les blessés, à qui la vie ne fut laissée qu'en prêt sous condition, la poursuite de votre tâche.

Or vous avez succombé d'abord pour que fût sauve la vie française. Le monde tend à se grouper en de vastes fédérations qui englōberont les peu-

ples mais ne les confondront pas. Jadis, après une guerre permanente, l'individu primitif s'est uni à ses semblables pour former la tribu ; et les tribus s'unirent entre elles ; et des villes furent fondées qui se battirent puis se fédérèrent sans se confondre. En France, les provinces du nord et du midi s'unirent après d'atroces massacres, mais gardèrent leur personnalité ; et demain les états s'uniront, et d'abord ceux qui souffrirent ensemble pour le même idéal. Mais nous et ceux qui nous suivront vous devrons de maintenir l'esprit national vivant au milieu de l'esprit fédératif comme aujourd'hui l'esprit régional au sein de l'esprit national.

Vous êtes morts afin que nous puissions relever la tête, afin que nous ne soyons plus semblables à ces hommes de la défaite, que nous voyons parfois promener parmi nous leur face de vaincus. Secouons l'esprit de ces vieillards qui plient sous quarante-cinq années de servitude, qui s'étonnent à chaque heure de leur liberté recouvrée, redoutent toujours les bourreaux abattus et renient maladivement la victoire... Grâce à vous nous pouvons être nous-mêmes. Soyons-le fièrement. N'abdiquons rien. Ne plions pas.

Vous êtes morts pour que tous les hommes soient plus libres, que chacun, que chaque peuple dispose

enfin de lui-même. Poursuivons sans relâche les hypocrisies basses des états qui veulent dissimuler leurs appétits de domination sous de faux dehors libéraux.

Vous êtes morts pour que tous les hommes soient meilleurs, pour qu'on s'aime plus entre soi, pour qu'on souffre moins sur cette terre, pour qu'on sache allier le mépris de la mort à l'horreur du sang versé. Et votre voix nous dit : « Etre bon, être droit est l'habileté suprême. Soyez bons sans faiblesse comme sans illusions. Ayez le dégoût de la violence, l'horreur de la force en soi, et considérez-la comme un moyen nécessaire, mais non pas comme une fin. Aimez-vous pour l'amour de nous. »

***

Mais pour continuer cette tâche des morts, nous aurons à peine assez d'énergie et de courage. N'ayons jamais peur de rien surtout d'une idée ; allons jusqu'au bout de notre pensée ; conformons-y nos actes, sans faiblesse, en êtres responsables.

Sachons aimer, souffrir et mourir, c'est-à-dire sachons croire. Croyons dans le sens le plus large du terme, comme ont cru les martyrs de toutes les causes, comme crurent les premiers morts d'août 1914 qui chargeaient et mouraient en chantant. Ayons chacun un idéal, quand ce ne serait que de

croire à notre travail quotidien librement accepté, et de le faire en toute conscience. Croyons intensément, profondément, pesamment ; respectons les croyances des autres, car la grâce souffle où elle veut, mais soyons intraitables pour tous les comédiens bluffeurs.

Que tous ceux qui jouèrent leur vie dans la grande aventure s'unissent. Qu'ils songent aux tués qui, moins heureux qu'eux, dorment dans la terre, tandis que les habiles vivent à l'aise et haussent les épaules en secret, et moquent ces « fous » qui crurent à quelque chose d'autre qu'au pouvoir et à l'argent. Traquons tous les phraseurs, les trafiquants et les jouisseurs, à quelque hauteur qu'ils se tiennent dans le monde ou l'Etat.

Dix millions d'hommes périront peut-être dans cette guerre, et leurs cadavres, placés les uns près des autres, formeraient une ligne plus longue que de Londres au Japon... Que tout ce sang n'ait pas coulé en vain. Que les quelques parcelles de l'esprit des morts incluses en ces lignes passent en vous, âmes ouvertes qui les lirez. Ayez comme eux le sentiment qu'il n'y a que la foi qui fonde et que nous ne serons sauvés que par ceux qui savent croire.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS 7

PRÉLUDE. — *Agadir* (1911).

Les réservistes 15
Le départ 17
Les marches de concentration 17
Le jour de repos 24
La manœuvre 24
Marche de nuit 26
La renaissance morale 28

LE DÉPART (1914).

Embarquement 33
On chante 38

AU BOIS DES CHEVALIERS.

En retraite 47
Le voyage 52
L'approche 58
L'arrivée 61
En seconde ligne 66
L'attaque de nuit 68
En sentinelle 75
La corvée de cartouches 79
La tombe 84
La pluie 86
La balle 90
L'insomnie 93
L'isolement 96

Pages.

L'attente 100
Les volontaires 109
La relève 114
Le repos 119
L'angoisse 123
Le layon 130
Le poste de secours 141
L'ambulance 147

EN FLANDRES.

Voyage 153
La route 154
Le téléphone 159
La Grande Dune 165
Le combat sur la mer 167
Le brasseur 171
La vieille 177
L'estaminet 184
Après la pluie 191
Le moulin 193
Le brouillard sous la lune 197
La vie en cercle 198
Le prisonnier 200
Les goumiers 203
La ville blessée 206
Entre deux bombardements 216
Lettres de la marraine 217

LE RETOUR.

La rue 223
La maison 225
La lumière atténuée 228
Le souvenir de l'odeur 230
Le triomphe du son 232

Discordances 236
La nuit vient 238
La foule 242
La première classe 245
Le droit des morts 247

Imprimerie Centrale (C. Brélaz), 20, rue Cadet, Paris.

PQ
2611
R45C7
1918

Fribourg, André
Croire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 28 04 01 004 4